Un printemps à BRACEBRIDGE HALL

Washington Irving

Un printemps à

Bracebridge Hall

Chroniques de l'époque georgienne

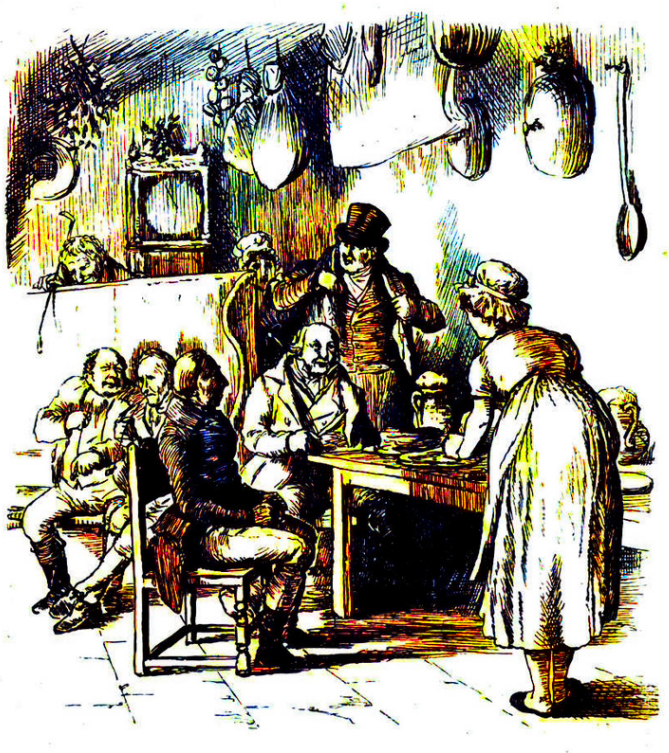
Texte annoté, adapté et enrichi

… de Washington Irving

… traduction de Gustave Grandpré

… illustrations de Randolph Caldecott

… adaptation de Jacques Prieur



Titre original : ***Bracebridge Hall or The humourists, 1822***

Bracebridge Hall

1	**Le Manoir**
2	**Les vieux Serviteurs**
3	**Les Portraits de famille**

Le Squire

4	**Les Gentilshommes**
5	**Les Arbres**
6	**Les Corbeaux**

Maître Simon

7	**Un Homme affairé**
8	**Le vieux Soldat**
9	**Les Célibataires**
10	**Confession**

La société anglaise

11 **Les Gentilshommes campagnards**
12 **La Révolution industrielle**
13 **Le Maître d'école**
14 **Les Gardiens des antiquités littéraires**
15 **Une Dynastie de propriétaires terriens**

La vie à Bracebridge Hall

16 **Le Conteur**
17 **Le gros Monsieur**
18 **Les Amants**
19 **La Fauconnerie**
20 **Le Vol**
21 **Les Diseuses de bonne aventure**
22 **Les Bohémiens**
23 **Anciens usages du jour de Mai**
24 **Malheurs domestiques**
25 **Le Mariage**
26 **Adieux de l'auteur**

Bracebridge Hall

1 - LE MANOIR

C'est de tout le comté et même des comtés voisins la maison la plus ancienne et la mieux ordonnée, et, quoique le propriétaire ne prenne que le titre de Squire, je ne connais point de lord qui lui ressemble.

Richard Brome[1], The Merry Beggars

Si le lecteur connaît mon précédent ouvrage[2], il se rappelle sans doute la famille Bracebridge. J'ai passé jadis les fêtes de Noël au château qu'elle habite, et, sur la gracieuse invitation du Squire, j'y fais en ce moment une seconde visite pour assister aux noces que l'on doit bientôt célébrer. Le second fils du Squire, le jeune Guy, capitaine d'infanterie, aimable et bien fait, est sur le point d'épouser la pupille de son père, la belle Julia Templeton. Déjà les parents et les amis de la famille se rassemblent pour fêter ce joyeux événement.

[1] Richard Brome (1590 - 1652), dramaturge anglais, auteur comique du théâtre élisabéthain.
[2] « Noël d'autrefois ».

Avant d'aller plus loin, je prierai de ne pas confondre le Squire avec ce type d'hommes, grands chasseurs, cavaliers infatigables, si souvent décrits, et qui dans le fait n'ont pour ainsi dire plus de modèles en Angleterre. Si j'emploie l'expression commune de "le Squire", titre qui fut accordé depuis un temps immémorial au chef de la famille, c'est qu'on le désigne sous ce titre dans tout le canton.

Le Squire est en effet un dernier modèle des anciens gentilshommes campagnards d'Angleterre, un de ces hommes, à qui l'habitude de résider dans leurs terres, a donné quelque chose de rustique et même de fantasque ; ce qui arrive souvent aux Anglais lorsqu'ils sont libres de vivre à leur fantaisie. Quoi qu'il en soit, je me prête volontiers à ses caprices : il professe un attachement superstitieux aux anciennes mœurs et aux vieilles coutumes anglaises, c'est là sa marotte ; mais ce travers d'esprit, si c'en est un, convient assez â mon humeur et à cette avide et insatiable curiosité avec laquelle je recherche les traces des usages surannés[3], qui caractérisaient jadis la terre de mes ancêtres.

Toute la famille du Squire offre certaines particularités qui me semblent tout à fait typiques. C'est une de ces vieilles familles aristocratiques que l'on ne rencontre qu'en

[3] Qui a cessé d'être en usage, qui évoque une époque révolue.

Angleterre, et dont les étrangers peuvent à peine se former une idée ; c'est-à-dire des familles d'une gloire fort ancienne, qui, quoique non titrées, s'enorgueillissent plus que personne de la noblesse de leur origine, et qui, regardant avec dédain les familles fraichement anoblies, croiraient déroger si elles déguisaient sous un titre moderne le nom respectable de leurs ancêtres.

Ce qui entretient ce sentiment de vanité dans la famille Bracebridge, c'est l'importance dont elle jouit dans ses possessions héréditaires.

La résidence paternelle est un vieux manoir, situé dans une contrée riante, mais retirée, du comté d'York. De tout temps les propriétaires ont été considérés dans le canton comme « les puissants de la terre, » et le petit village qu'on aperçoit au pied du château rend au Squire un hommage presque féodal. On rencontre rarement aujourd'hui une ancienne famille et un vieux manoir semblables, et il est probable que c'est l'humeur bizarre du Squire qui nous a conservé ce modèle unique, où l'on retrouve encore dans toute leur pureté les mœurs anglaises du bon vieux temps.

J'occupe une seconde fois, dans l'aile antique du logis, la chambre à grands panneaux de boiserie ; mais le point de vue que je découvre de ma fenêtre offre un aspect bien différent de celui qu'il présentait lors de ma visite d'hiver. Nous sommes encore au commencement d'avril, et cependant quelques jours de chaleur et d'un soleil brillant ont développé les beautés du printemps, toujours plus attrayantes à leur naissance. Les compartiments réguliers du parterre sont émaillés de fleurs, et le jardinier, faisant sortir de la serre les plantes exotiques, les a rangées le long de la balustrade de granit. Les arbres sont couverts de boutons naissants et de feuilles d'un vert tendre ; lorsque j'ouvre les panneaux gothiques de ma croisée, je respire le parfum du réséda[4], j'entends le chant varié de la grive, les joyeux accents du roitelet et le bourdonnement des abeilles qui, voltigeant le long du mur exposé au soleil, se chargent d'une moisson de fleurs.

Je veux profiter de mon séjour dans ce dernier asile des vieilles coutumes pour esquisser à l'occasion les scènes et les caractères qui frapperont mes regards[5]. Mais qu'on

[4] Plante herbacée, généralement caractérisée par des feuilles alternes, des petites fleurs irrégulières, de quatre à sept pétales, jaunâtres ou blanchâtres, disposées en grappe plus ou moins allongée, et répandue dans les régions tempérées.

[5] Washington Irwing a regroupé jusqu'à cinquante nouvelles dans les différents recueils en langue anglaise, certaines ayant été supprimées, d'autres rajoutées, au fil des éditions, dont certaines ne se déroulent pas lors de cette seconde

se persuade bien cependant que je ne compose point un roman ; je ne puis promettre au lecteur ni intrigue, ni merveilleux. Il ne se passe rien de mystérieux dans le château, et je n'y connais ni cloisons à coulisse, ni cachots, ni oubliettes. La famille qui l'habite est remplie de franchise et de bonhomie, et probablement depuis le commencement de mon ouvrage jusqu'à la fin on la verra boire et manger, se coucher ; et se lever d'une manière très réglée. Quant au Squire, c'est un si bon gentilhomme que, suivant toute apparence, il n'apportera aucun obstacle à l'accomplissement du mariage projeté. Je ne prévois donc aucun événement extraordinaire qui puisse arriver pendant mon séjour au château.

Je donne franchement cet avis au lecteur, de peur qu'en me voyant décrire longuement des mœurs domestiques et des habitudes journalières, il ne parcoure les pages à la hâte dans l'espoir de trouver plus loin quelque événement romanesque. Je l'invite au contraire à se promener doucement avec moi, comme s'il errait dans les champs, s'arrêtant à chaque pas pour cueillir une fleur, pour écouter le rossignol, ou admirer un point de vue, sans s'inquiéter d'arriver au but. Cependant, si tout en flânant dans ce vieux manoir, j'entends ou j'aperçois quelque chose de remarquable, propre à varier la monotonie d'une vie uniforme, je ne manquerai pas de le raconter pour amuser mes lecteurs.

Car du livre le plus savant
Le lecteur aisément se lasse.
Si l'auteur n'a su trouver place
Pour quelque épisode amusant.
The Mirror for Magistrates[6]

visite. L'unique traduction française de Gustave Grandpré en compte trente. Vingt-quatre d'entre-elles, dont l'action se passe en ce printemps précédant le mariage de Julia et Guy, typiques du « vieux temps », ont été choisies et reproduites ici.

[6] « The Mirror for Magistrates » est un recueil de poèmes anglais de la période Tudor, publié en 1559.

2 - LES VIEUX SERVITEURS

De vieux serviteurs sont une preuve certaine de la douceur du maître. Comme les rats dans une maison, ou les vers dans un fromage, ils annoncent l'ancienneté et la bonté de leur demeure.

En décrivant les habitudes du château, peut-être m'arrêterai-je souvent à des particularités triviales et communes, mais qui me paraissent propres à faire connaître le véritable caractère typique. Il semble que le Squire cherche, autant qu'il lui est possible, à conserver dans toute leur pureté les vieilles mœurs anglaises. Ses gens se sont habitués à ses manières, et même pour la plupart depuis leur enfance ; de sorte que toute sa maison est un de ces manoirs, si rares aujourd'hui, où l'on peut se former une idée assez exacte des mœurs d'un gentilhomme campagnard du bon vieux temps.

Les domestiques, pour le dire en passant, ne sont pas la partie la moins remarquable de la famille. La femme de charge, par exemple, est née dans le château ; elle y a été élevée, et ne s'en est jamais éloignée à la distance de vingt mille. Néanmoins elle conserve dans ses manières une dignité imposante qui n'eût point déshonoré une dame de la Cour du temps de la reine Elisabeth.

Je croirais volontiers que, vivant toujours au milieu de vieux portraits de famille, elle a emprunté d'eux cet air de grandeur. Peut-être aussi le doit-elle au sentiment de son importance dans la sphère d'où elle n'est jamais sortie, car les femmes des fermiers et les habitants du village voisin lui témoignent le plus profond respect ; elle exerce sur tous les domestiques une autorité sans bornes, et si son gouvernement n'a rien de tyrannique, il n'en est pas moins absolu.

C'est une petite femme mince, aux yeux bleus, et dont l'âge a fait s'allonger le nez et le menton. Ses vêtements, toujours les mêmes, du moins quant à la forme, consistent en

un vertugadin[7] bien dur et bien serré, une gourgandine[8] garnie de dentelle, une jupe de dessous à grands ramages et une robe ouverte par devant. Dans les grandes occasions, sa robe est d'une ancienne étoffe de soie qui probablement lui a été léguée par quelque vieille douairière de la famille ou qu'elle a héritée de sa mère, qui était femme de charge avant elle. J'ai une grande vénération pour ces vieux vêtements, bien convaincu qu'ils ont été admirés dans ces grands salons il y a maintes années, lorsqu'ils formaient la parure de quelque beauté incomparable du château ; et souvent après avoir considéré la vieille femme de charge, j'ai cherché à reconnaître son brocart antique dans le costume de quelqu'une des dames à taille longue, dont le portrait semblait me sourire le long des murs de l'appartement.

Ses cheveux, entièrement blancs et frisés sur le front, sont couverts d'un bonnet plat et plissé, à petits plis, et attaché sous le menton. Ses manières simples et naturelles sont cependant, par un certain air d'importance, convenables à sa dignité.

[7] Sorte de bourrelet, de cercle que les femmes portaient jadis autour de leurs hanches pour faire bouffer la jupe.
[8] Corset qui se lace sur le devant.

Pour elle tout l'univers se réduit au château, et l'histoire de la famille est la seule qu'elle connaisse, si l'on excepte toutefois les fragments d'histoire sainte qu'elle a retenus de la lecture de la Bible. C'est une chronique vivante, et elle pourrait raconter la biographie complète de tous les portraits que l'on voit dans la grande galerie.

Le Squire la traite avec beaucoup d'égards. Maître Simon m'a raconté, il est vrai, et les domestiques le répètent par tradition, que lorsqu'ils étaient jeunes l'un et l'autre, l'on vit le Squire lui donner un baiser dans la galerie des tableaux ; mais comme depuis ce moment on ne remarqua aucune familiarité entre eux, cet événement ne causa pas grand scandale. On observa seulement que peu de temps après elle entreprit la lecture de Paméla, et refusa la main d'un aubergiste du village à qui, jusqu'à ce jour, elle avait fait les yeux doux.

Le vieux sommelier, qui jadis a été laquais et du nombre de ses adorateurs malheureux, racontait de temps en temps l'anecdote, lorsqu'il se formait quelqu'une de ces petites cabales qui s'élèvent parfois, même parmi les domestiques les plus dociles, et qu'on ne peut attribuer qu'au penchant naturel aux gouvernés de censurer l'administration. Mais depuis qu'il a monté en dignité, il y a peu d'années, il semble avoir renoncé à la médisance, et lorsqu'on parle de cet événement il secoue la tête en signe de désapprobation.

Il est certain que même aujourd'hui la bonne dame vante avec complaisance les agréments du Squire lorsqu'il était jeune étudiant, et à l'en croire aucun de ses fils ne rappelle ce qu'il était à leur âge, lorsqu'il était vêtu de son habit écarlate, coiffé d'un chapeau à trois cornes, avec les cheveux crêpés et poudrés.

Elle élève une nièce orpheline, jeune, innocente, douce et jolie, nommée Phébé Wilkins, qui a été transplantée au château à l'âge d'un ou deux ans, et que sa tante gâte complaisamment. Phébé est en même temps la camériste et la compagne de la belle Julia, et à force de lire des romans et de vivre dans la société de la jeune lady, qui souvent lui lègue ses robes et ses jupons lorsqu'elle en est dégoûtée, elle s'est élevée au-dessus de la condition de femme de chambre, et est devenue une espèce de demi-élégante.

Les domestiques du château la considèrent comme une riche héritière, parce qu'elle doit posséder un jour les biens de sa tante, qui, si l'on en croit le bruit public, consistent en une forte somme de bonnes guinées bien trébuchantes, produits accumulés des épargnes de deux femmes de charge, sans parler de sa garde-robe héréditaire et de toutes les bagatelles de prix que la tante tient soigneusement renfermées dans sa chambre. Dans les faits, la vieille femme de charge passe pour extrêmement riche parmi les domestiques et les paysans du voisinage. L'on voit dans son cabinet une vieille cassette à tiroirs et un large coffre-fort cerclé en fer, qui, suivant les conjectures des servantes, contiennent d'immenses trésors.

Il existe une grande intimité entre la bonne dame et Maître Simon, qui, à dire vrai, lui fait un peu la cour comme à un personnage d'une haute importance ; et s'il s'élève entre eux quelque discussion sur un point d'histoire de famille, il ne manque jamais,

malgré ses vastes connaissances et son amour-propre d'érudit, de reconnaître la supériorité de son antagoniste. Et il revient rarement au manoir après avoir fait une tournée de famille, sans rapporter à mistress Wilkins quelques souvenirs de la part des dames auxquelles il a rendu visite.

Les fils du Squire sont habitués à témoigner à la bonne femme de charge un vif attachement et même du respect ; et de son côté, les ayant vus naître et grandir, elle les regarde comme ses propres enfants. Cependant l'étudiant d'Oxford, est son favori, sans doute parce qu'il est le plus jeune, car c'est un drôle fort espiègle, et qui depuis son enfance a toujours été disposé à lui jouer quelque plaisanteries.

Je ne puis m'empêcher de rappeler ici un usage que je crois particulier au château. Après le dîner, lorsque la nappe a été enlevée, la vieille femme de charge entre dans le salon, et se place derrière le fauteuil du Squire ; il remplit de sa main un verre de vin qu'il lui présente, et alors elle boit à la santé des convives d'une manière respectueuse, et cependant pleine de dignité, après quoi elle se retire. Le Squire tient cet usage de son père, et l'a toujours observé.

Les domestiques des vieilles familles anglaises qui vivent habituellement dans leurs terres, ont un caractère très remarquable. En s'acquittant de leurs devoirs, ils sont dociles, rangés et respectueux. Leur mise propre et soignée est toujours convenable à leur condition et vraiment technique, si je puis m'exprimer ainsi ; tout est fait par leurs soins dans la maison, sans tumulte et sans précipitation. On commande et on exécute sans bruit, sans embarras ; on ne remarque point cette agitation qui devient un tourment ; vous n'êtes point fatigué par des assiduités insupportables : cependant tout se fait bien et à propos. La besogne s'exécute comme par enchantement, mais c'est la magie de l'ordre. Rien ne se fait à contretemps, par saillies ou par boutades : c'est une horloge bien huilée, dont les rouages marchent sans bruit et d'un mouvement toujours uniforme. En général, en Angleterre, on ne gâte point les domestiques par de fréquents éloges ou une indulgente facilité ; car les Anglais sont froids et réservés envers leurs gens. Mais un signe de satisfaction, un mot obligeant de la part du maître font plus d'effet dans ce pays que n'en produisent ailleurs une indulgence excessive ou des louanges exagérées. D'un autre côté, ce n'est point par de vives démonstrations extérieures que ces domestiques laissent

éclater leur dévouement envers les personnes qu'ils servent. Cependant, malgré cette froideur apparente, ils sont inébranlables dans leurs affections ; et chez les anciennes familles anglaises l'attachement réciproque des maîtres et des serviteurs, quoique exprimé sans chaleur, n'en est pas moins vif et durable.

Partout le titre de vieux serviteur fait naître une foule de souvenirs d'affection. Et en effet, celui qui est né dans la maison, qui y a toujours vécu, n'est-il pas en quelque sorte de la famille ? Il n'est pas rare de rencontrer de vieux serviteurs qui ont blanchi au service d'une famille anglaise de la vieille souche, et qui continuent jusqu'à leur dernier soupir de remplir fidèlement leurs devoirs avec dévouement et avec zèle, mais sans ostentation. De semblables exemples d'attachement font l'éloge des maîtres et des domestiques, et ils sont si fréquents qu'ils honorent le caractère ancestral.

Ces observations ne sont justes cependant qu'autant qu'on les applique à des familles semblables à celles que je viens de décrire, et qui, vivant loin du monde, passent une grande partie de l'année à la campagne. Quant à ces laquais galonnés, qui, dans les grandes villes, remplissent les antichambres d'un homme riche ou puissant, ils sont aussi une image fidèle de la maison à laquelle ils appartiennent ; et je ne connais point de plus parfaits modèles d'inutilité largement payée et d'égoïsme dissolu.

Mais le bon vieux serviteur de famille, celui dont le nom s'unit toujours dans notre esprit au souvenir de la maison paternelle ; qui, dans nos jeunes années, nous conduisait à l'école en babillant avec nous ; qui a été le confident de nos chagrins, de nos projets et de nos plaisirs enfantins ; qui, à notre retour pour les vacances, était le premier à nous recevoir, et qui, les jours de fête, présidait à tous nos divertissements ; celui qui, lorsqu'à l'âge de la virilité, nous avons quitté le toit de nos aïeux pour entreprendre de longs voyages, nous a toujours accueillis, en nous revoyant après une longue absence, avec des élans de joie qui ne le cédaient en vivacité qu'à ceux de nos parents ; et qui, maintenant, blanchi par l'âge, affaibli par les infirmités, mais toujours fidèle et dévoué à la maison de nos pères, y remplit encore ses devoirs d'un pas chancelant ; celui qui aurait en quelque sorte le droit de nous appeler ses enfants ; dont le zèle empressé s'irrite si l'un de ses compagnons le prévient pour nous servir à table ; et qui, lorsque nous nous retirons dans la chambre à coucher qu'il désigne encore par notre nom, s'arrête à la porte en se retirant,

pour obtenir encore un mot obligeant ou un regard d'affection. Peut-on ne pas éprouver pour ce digne serviteur une affection presque filiale ?

Plusieurs fois j'ai lu sur des pierres tombales des épitaphes d'un style simple et naturel consacrées à perpétuer la mémoire de ces dignes serviteurs. J'en ai deux en ce moment sous les yeux ; l'une a été copiée dans un cimetière du comté de Warwick :

« Ci-gît le corps de Joseph Batte,
domestique de confiance de George Birch,
de Hamstead-Hall, écuyer.
Plein de reconnaissance pour ses services,
son maître et son ami a fait graver cette inscription,
afin de perpétuer-le souvenir de son assiduité,
de sa tempérance, de sa discrétion et de sa fidélité.
Il mourut célibataire à l'âge de quatre-vingt-quatre ans,
après en avoir passé quarante-quatre
au service de la même famille. »

L'autre était gravée sur une pierre tombale dans le cimetière d'Elrham :

« Ci-gisent les restes de M. James Tappy,

décédé le 8 septembre 1818, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans,
après avoir fidèlement servi la même maison pendant soixante ans ;
respecté pendant sa vie par tous les membres de la famille,
il a été pleuré après sa mort par le seul qui lui eût survécu. »

Peu de monuments, même ceux des hommes les plus illustres, m'ont fait sentir l'émotion que j'éprouvai en copiant, dans le cimetière d'Eltham, cette épitaphe honorable. Je compatissais à la douleur de ce dernier rejeton de la famille, pleurant sur le tombeau d'un fidèle serviteur de sa race, dont sans doute il était aussi la chronique vivante. En relisant cette inscription destinée à perpétuer le souvenir de longs et fidèles services, je me rappelais ces paroles touchantes du vieil Adam, dans « Comme il vous plaira »[9], tandis qu'il suivait d'un pas chancelant le jeune fils de son ancien maître :
« Allez, mon maître, un serviteur fidèle, jusqu'au dernier soupir vous prouvera son zèle. »

[9] « As You Like It » est une comédie de William Shakespeare.

3 - LES PORTRAITS DE FAMILLE

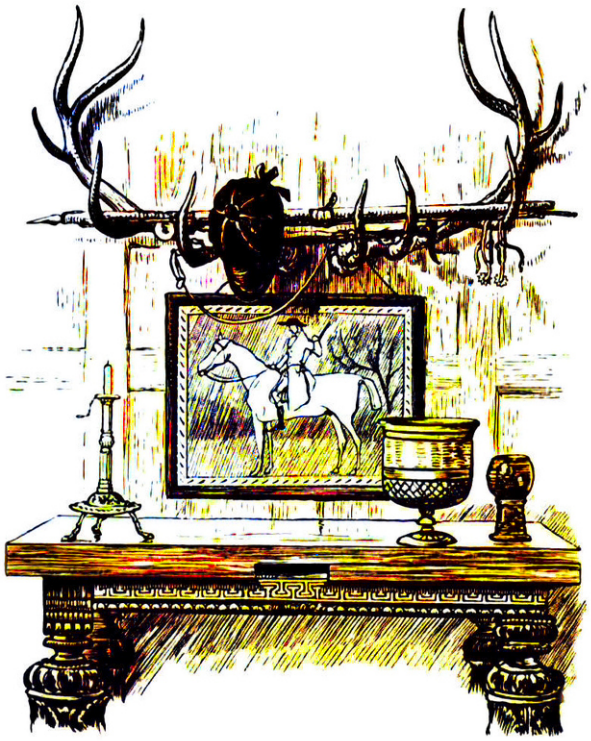
De celle que j'aimais, oui, voilà bien l'image,
Ses beaux yeux, son souris, son regard enchanteur ;
Un habile pinceau, des lis de son visage,
Sur la toile animée a rendu la fraîcheur.
Quoi ! Lorsqu'elle n'est plus, son ombre existe encore !
Hélas ! Il est trop vrai, de mon Éléonore,
Du doux son de sa voix, qui charmait tous les cœurs,
Des roses de son teint, de ses attraits vainqueurs,
De son sein arrondi, de sa taille céleste,
Un fragile portrait, voilà ce qui me reste !

Thomas Dekker – The honest whore –

En Angleterre, un vieux manoir de famille est un sujet fécond d'observations. C'est un commentaire des siècles passés ; on y peut étudier les variations de mœurs ou de caractère qui se sont succédé pendant plusieurs générations. Les bâtiments construits à différentes époques et suivant divers ordres d'architecture, les ameublements, la vaisselle, les tentures, les tableaux, les équipages de guerre et de chasse de tous les siècles et de toutes les formes ; tout fournit matière à la curiosité, et fait naître des conjectures intéressantes. Le Squire recueille et conserve avec le plus grand soin toutes les reliques de famille, de sorte que le château est rempli de souvenirs de ce genre, et en parcourant les appartements, je puis me former une idée du caractère et des habitudes dominantes aux différentes époques de l'histoire de la famille. J'ai déjà parlé de l'armure du croisé qui est suspendue dans le grand salon[10] ; au-dessous l'on voit plusieurs paires de bottes fortes avec de gros talons et des semelles d'une épaisseur prodigieuse. Elles ont appartenu jadis

[10] Voir « Noël d'autrefois »

à une troupe de cavaliers qui, à l'époque des covenantaires[11], ont fait retentir du cliquetis de leurs armes les salles du château. D'énormes gobelets d'une forme antique, de grands verres de Venise, des verres bleus à vin d'Hockeim sur lesquels les douze apôtres sont sculptés en relief, perpétuant le souvenir d'une ou deux générations de bon vivants qui menèrent joyeuse vie, et introduisirent la goutte dans la famille.



Je ne parlerai point de plusieurs autres monuments semblables qui font connaître les goûts successifs des ancêtres du Squire ; mais je ne puis passer sous silence un bois de cerf que l'on voit dans la grande salle, glorieux trophée d'un Squire du bon vieux temps, intrépide chasseur, et le Nembrod[12] du canton. Le souvenir de ses exploits surprenants à la chasse se conserve encore par tradition. Christy, le vieux piqueur, les raconte avec le plus grand détail, et il se fâcherait volontiers si l'on s'avisait d'en douter. À quelques milles du château existe un précipice effrayant, que l'on appelle le Saut du Chevalier, parce que, emporté par l'ardeur de la chasse, il le fit franchir à son cheval, et rien n'est

[11] Important mouvement religieux et politique en Écosse, au XVII^{ème} siècle.
[12] Homme qui aime beaucoup la chasse ; très habile chasseur.

plus certain, car le vieux Christy montre l'empreinte des fers sur les rochers qui bordent le précipice.

Maître Simon témoigne la plus grande vénération pour la mémoire de ce Squire, et il sait sur son compte bon nombre d'anecdotes merveilleuses qu'il ne manque jamais de répéter à tous les repas de chasseurs ; et l'on m'a assuré que, d'année en année, elles deviennent plus extraordinaires. Il possède aussi une paire d'éperons à la Rippon[13], qui ont appartenu à ce fameux chasseur du temps jadis, et qu'il ne porte que dans les grandes occasions. Mais la pièce qui renferme le plus de monuments du passé, est la galerie de tableaux, et j'éprouve un certain plaisir mélancolique à contempler la longue suite de portraits qui la remplit presque tout entière. C'est une espèce de chronique de la vie des personnages les plus marquants de la famille, et je parviens à la déchiffrer à l'aide de la vénérable femme de charge, l'historien du château, et quelquefois aussi avec le secours de Maître Simon. Par exemple, une suite de portraits retrace toute l'histoire d'une belle dame. Dans le premier elle est représentée sous les traits d'une jeune fille en taille longue, avec des paniers, tenant un jeune chat entre ses bras, et regardant les spectateurs du coin de l'œil, comme si elle craignait de détourner la tête. Un autre nous la fait voir dans tout l'éclat de la fraîcheur et de la jeunesse, à l'époque où elle était célèbre par sa beauté, mais si cruelle, qu'elle causa le désespoir de plusieurs soupirants, et leur inspira de méchantes élégies[14]. Dans un troisième on l'a peinte sous l'apparence d'une grande dame dans la maturité de ses charmes, et près d'elle est le portrait de son mari, élégant colonel en large perruque à marteau, et chapeau bordé, qui fut tué en pays étranger ; enfin son tombeau est dans l'église dont j'aperçus le clocher à travers la croisée, et sa statue en marbre est celle d'une vénérable douairière de soixante-dix ans.

J'ai lu de la même manière, dans une série de tableaux, l'histoire de plusieurs hommes illustres de la famille, et je les ai suivis pas à pas depuis leur enfance jusqu'aux premiers emplois de la magistrature ou de l'armée, et jusqu'à leur dernier asile commun, le caveau de l'église voisine.

[13] Fameux rendez-vous de chasse ; l'un des anciens propriétaires, Rippon de Itippon, est célèbre dans les chansons des chasseurs.
[14] Poème lyrique exprimant une plainte douloureuse, des sentiments mélancoliques.

J'ai remarqué surtout un tableau dont le sujet m'intéressa vivement. Il représente quatre sœurs à peu près du même âge, qui vivaient il y a environ un siècle, et qui, si l'on en juge par leurs portraits, étaient extrêmement belles. Je me figure les plaisirs et la gaieté dont ce vieux manoir était le séjour lorsque leur beauté brillait de tout son éclat ; lorsqu'au, les voyait, comme des esprits aériens, traverser les vastes salons gothiques, s'avancer légèrement au son de la musique, et se mêler aux fêtes et aux danses dans la grande galerie de cèdre, ou bien encore fouler de leurs pieds mignons les tapis de verdure qui couvrent la prairie. Avec quel mélange d'orgueil, de respect et d'amour, elles étaient admirées par les vieux serviteurs de la famille, tandis que d'envieuses rivales les suivaient d'un œil jaloux ! Combien de fois d'infortunés amants ont fait répéter aux échos de ces vieilles murailles des sérénades, de plaintives romances, et de douloureux soupirs ! Quelle émotion faisait palpiter leurs cœurs, lorsqu'à l'aspect de ces tourelles gothiques, élevant au milieu des bois leurs flèches aiguës, ils songeaient aux précieux trésors qu'elles renfermaient ! J'ai découvert en effet quelques souvenirs qui rappellent cette époque de plaisir et de galanterie où le château était une espèce de cour d'amour. Dans la bibliothèque, j'ai lu sur les marges de plusieurs vieux romans de longues notes à la louange de ces belles, et où l'on mêle au panégyrie de leurs charmes des plaintes sur leur rigueur, et des protestations d'une constance éternelle. Divers indices annoncent aussi que les pages qui contiennent des récits d'entrevue, de déclaration ou d'adieux de tendres amants ont été souvent lues et relues ; les feuilles sont ployées, et, sur les marges, on trouve des commentaires d'admiration avec des initiales : quelques-unes de ces notes indiquent la date du jour, du mois et de l'année. Sur les vitraux de plusieurs croisées l'on voit gravés au diamant des fragments de poésie, extraits des ouvrages de la belle mistress Philips, jadis célèbre sous le nom d'Olinda. Quelques-uns semblent avoir été tracés par la main d'un amant, d'autres d'une écriture moins ferme et moins hardie, et d'une orthographe peu correcte, ont sans doute été écrits par les jeunes Ladies elles-mêmes ou par de jeunes amies qui leur rendaient visite au château. Il parait que mistress Philips était leur auteur favori, et les divers membres de leur société s'étaient distribué les noms de ses héros et de ses héroïnes. Souvent dans les vers tracés en mâles caractères, on lit des plaintes sur les rigueurs d'une beauté cruelle, et les tourments d'un amour sans espoir,

tandis que les inscriptions écrites d'une main féminine n'expriment que de modestes regrets sur le départ d'une amie. Sur le bord en saillie de la fenêtre de ma chambre qui, sans doute, a été habitée par l'une de ces belles, il existe encore plusieurs de ces inscriptions. En voici une que j'ai sous les yeux en ce moment : elle est intitulée :

Adieux de Camille et de Léonore

Ce passé n'est qu'une chimère,
Et le présent est incertain.
Hélas ! le bonheur sur la terre
A-t-il jamais un lendemain ?

Au-dessous on en lit une autre qui peut être a été écrite par quelque amant aventureux qui s'était glissé dans la chambré de la jeune lady pendant son absence :

Théodose à Camille

Je n'aspire point à la gloire,
Vivre pour toi, c'est là tout mon bonheur.
Le laurier que promet la muse de l'histoire
Ne vaut pas le don de ton cœur.
Theodosc 1700.

Lorsqu'après avoir lu ces souvenirs à demi effacés d'amitié tendre et de galanterie, après avoir contemplé les portraits flétris de ces beautés célèbres, je songe que depuis bien longtemps leur règne a fini, lorsque je réfléchis qu'après avoir un moment brillé sur la terre, elles ont passé comme une ombre, et avec elles leur cortège de grâces et d'attraits, de rivales et d'adorateurs, leur cour brillante de plaisirs et d'amours ; que tout cela n'est plus ; tout est mort et oublié ; je m'aperçois qu'une teinte de mélancolie obscurcit tout ce qui m'environne. Ce matin, au moment même où je m'arrêtais devant le portrait d'une dame dont le mari périt en pays étranger, la belle Julia est entrée dans la galerie, appuyée sur le bras du capitaine. Elle s'avançait lentement le long des croisées

gothiques ; et les rayons du soleil, l'éclairant par intervalles à traders les vitraux, tantôt elle paraissait brillante de clarté, et tantôt elle était plongée dans l'ombre, jusqu'à ce que, rendue à l'extrémité de la galerie, la porte s'est fermée sur elle. Mon cœur se serre en songeant que cette alternative est l'emblème de sa destinée ; encore quelques années d'ombre et de lumière, et ce souffle de vie, cette grâce, ces attraits auront cessé d'exister ; pour rappeler cet être charmant, il ne restera qu'un portrait périssable comme lui, et qui peut être un jour excitera des réflexions banales de quelque désœuvré tel que moi, lorsqu'ayant déjà terminé notre courte existence, mes faibles écrits et moi nous serons oubliés.

Le Squire

4 - LES GENTILSHOMMES

Sans la vertu, la naissance n'est rien ;
Mais lorsque, rehaussant une illustre origine,
L'honneur s'unit au rang par un heureux lien,
Alors vraiment la noblesse est divine.
The Mirror for Magistrates

J'ai cité quelques-uns des principes bizarres du Squire en ce qui concerne l'éducation de ses enfants ; qu'on ne se persuade pas cependant qu'il a dirigé toutes ses idées vers les avantages extérieurs. Il a pris le plus grand soin de former aussi leur esprit, et de leur inculquer de bonne heure ce qu'il appelle les vieilles maximes anglaises, telles que nous les ont transmises Peacham[15] et les autres auteurs contemporains. Mais un écrivain dont le nom seul excite l'indignation du Squire, c'est Chesterfield[16] :

« À une certaine époque, dit-il, ses écrits ont altéré le véritable caractère national, et remplacé la sincérité et une mâle franchise par une vaine et fausse courtoisie. Ses maximes ne sont propres qu'à glacer l'heureux enthousiasme de la jeunesse, à la faire rougir de cette exaltation chevaleresque, présage d'une noble fierté, et à substituer à leur place une froide politesse et une urbanité prématurée.

La plupart des maximes de Chesterfield ne tendent qu'à faire d'un gentilhomme un homme à la mode, et telle n'est point la destinée d'un Anglais. Il n'a pas le droit de se renfermer dans un froid égoïsme. Ses loisirs, son repos, sa fortune appartiennent à son pays, et il doit toujours être prêt à les lui sacrifier. Il faut qu'il soit homme en un mot, qu'il soit franc, ouvert, enjoué, prévenant, instruit, accompli s'il se peut ; qu'il soit brave, loyal et généreux ; capable de vivre avec des hommes libres, ou de lutter avec des hommes d'état, et de défendre son pays et ses droits au-dedans et au-dehors. Dans

[15] The Compleat Gentleman – Le Parfait Gentilhomme –, par Henry Peacham (1576-1643).
[16] Philip Dormer Stanhope (1694 - 1776), 4ème comte de Chesterfield, homme politique et écrivain anglais, plus connu sous l'appellation de Lord Chesterfield.

une contrée telle que l'Angleterre, où l'on ouvre à l'exercice de l'intelligence une carrière libre et sans bornes, où l'opinion et l'exemple exercent sur l'esprit du peuple une si vive influence, tout gentilhomme est obligé de consacrer ses loisirs et ses richesses à la gloire et à la prospérité de la nation. Dans une contrée où l'on entrave, où l'on arrête par de nombreux obstacles l'action et le développement de l'intelligence, les hommes éminents par leur rang ou leur naissance peuvent impunément traîner leur vie clans les plaisirs et l'oisiveté ; mais un Anglais fat[17] est inexcusable ; et c'est pour cela sans doute que de tous les fats du monde, c'est le plus ridicule et le plus insupportable. »

C'est ainsi, me disait Franck Bracebridge, que le Squire parlait à ses fils au moment où ils quittèrent la maison paternelle, l'un pour voyager sur le continent, l'autre pour se rendre à l'armée, et le troisième à l'université. Il les conduisit dans sa bibliothèque, où sont suspendus, les portraits de plusieurs vieux auteurs, et entre autres ceux de Sydney, de Surrey, de Raleigh et de Wyatt.

« Contemplez, mes enfants, s'écriait-il avec enthousiasme, contemplez ces parfaits modèles de la noblesse anglaise, ces génies dont le goût pur et délicat sut orner de fleurs les vertus sévères d'un soldat, et qui, animés de ce véritable esprit chevaleresque, seul capable d'élever l'homme au-dessus de lui-même, unirent la douceur à la force, la grâce à la valeur ; voilà les lumières que doivent suivre les jeunes gentilshommes de notre pays ; ils firent l'ornement et l'amour de leur contrée au-dedans, et sa gloire au-dehors : Surrey, dit Cambden, fut le premier gentilhomme qui, à l'illustration de la naissance, ajouta celle du savoir. On le citait comme le plus vaillant des guerriers, le plus aimable des amants, le plus parfait des gentilshommes de son temps. Wyatt, d'après le portrait flatteur que nous a laissé son ami Surrey, était d'une taille noble et majestueuse ; ses traits avaient une expression de douceur mêlée d'une certaine sévérité. Il chantait et pinçait le luth d'une manière admirable, parlait les langues étrangères avec autant de facilité que d'élégance, et possédait un fond de gaieté inépuisable. Et voyez quel bel éloge on accorde à ses illustres amis. À leur retour d'Italie, où ils s'étaient pénétrés de la majesté du style, de la douceur et de l'harmonie de la poésie italienne, ces deux guerriers s'appliquèrent à polir notre littérature encore rude et saris noblesse, et méritèrent ainsi le titre de réformateurs du

[17] Qui montre sa prétention de façon déplaisante et un peu ridicule.

style et de la poésie anglaise. Et sir Philippe Sydney, dont les charmants écrits sont des modèles pour la finesse des pensées et l'élévation des sentiments, et qui s'illustra d'une manière si glorieuse clans les combats par sa valeur chevaleresque ; et sir Walter Raleigh, courtisan poli, brave guerrier, marin aventureux, philosophe éclairé et courageux martyr, voilà les hommes que doit étudier un gentilhomme anglais.

Chesterfield et ses froides maximes de Cour auraient glacé ces brillants génies ; elles auraient arrêté leur essor et flétri dans sa fleur leur enthousiasme chevaleresque. Sydney n'aurait point écrit son Arcadie, et jamais Surrey n'aurait défié l'univers entier en maintenant la beauté incomparable de sa Géraldine.

Voilà, mes enfants, ajoutait le Squire, voilà des hommes dont l'exemple prouve à quelle hauteur sublime peut s'élever notre caractère national, lorsque l'on sait combiner et enflammer à propos les heureux éléments qui le composent. Ce sont les corps les plus durs qui sont susceptibles du plus beau poli ; et le caractère le plus propre à briller d'un éclat impérissable est celui d'un véritable gentilhomme anglais. »

Avant que Guy partît pour l'armée, le Squire le prit à part afin de l'exhorter à se comporter en homme d'honneur. Il l'engagea surtout à éviter ce froid stoïcisme qu'affectent, lui disait-on, la plupart des jeunes officiers anglais, qui se font une étude de dégrader le soldat au point d'en faire un homme à la mode.

« Un soldat, dit-il, qui n'est point enthousiaste et fier de sa profession, n'est qu'un barbare mercenaire. C'est le patriotisme et l'amour de la gloire qui le distinguent de l'assassin à gages. Il est du bon ton aujourd'hui, mon fils, ajouta-t-il, de tourner en ridicule le caractère et l'esprit chevaleresque ; mais s'ils s'éteignent jamais, le métier de soldat ne sera plus qu'un trafic de sang. »

Il lui rappela ensuite la conduite d'Édouard, surnommé le Prince Noir, la fleur de la chevalerie, vaillant dans les combats, affable, brave, humain, généreux ; et, lorsque le vieux gentilhomme vint à retracer sa courtoisie envers le roi de France, son prisonnier, comment ce chevalier l'accueillit dans sa tente, moins en captif qu'en vainqueur, le servit lui-même comme s'il eût été l'un de ses serviteurs ; marcha à ses côtés lors de son entrée à Londres, la tête découverte et sur un simple destrier, tandis que son prisonnier montait

un superbe palefroi blanc, d'une majestueuse encolure, des larmes d'enthousiasme brillaient dans ses yeux.

Enfin, en faisant ses adieux à son fils, le bon Squire lui fit présent, pour lui servir de manuel, d'un de ses vieux livres favoris, la Vie du Chevalier Boyard, par Godefroy ; sur un feuillet blanc on lisait écrit de sa main un extrait de La mort d'Arthur ; c'était l'éloge prononcé par sir Hector sur le corps de Sire Lancelot du Lac, éloge qui, suivant le Squire, contient l'énumération de toutes les perfections d'un vrai soldat :

« Ah ! Sire Lancelot, tu étais la fleur des Chevaliers chrétiens, et maintenant du gis sans vie. Jamais tu ne trouvas ton égal parmi les Chevaliers. Tu étais le Chevalier le plus courtois qui jamais ait porté la rondache, le plus fidèle ami qui jamais ait dompté un coursier, le plus fidèle amant qui jamais ait aimé une belle ; tu étais l'homme le plus humain qui jamais ait porté l'épée, l'être le plus accompli qui jamais ait paru dans les rangs des Chevaliers ; tu étais le plus doux et le plus gentil guerrier qui jamais se soit assis à la table des belles, et pour ton ennemi tu étais le plus terrible Chevalier qui jamais ait manié la lance. »

5 - LES ARBRES

De vieux arbres rangés en colonnes vivantes

Edmund Waller – St. James's Park –

Un des sujets de vanité du Squire, celui peut-être sur lequel il s'étend avec le plus de complaisance, ce sont les arbres magnifiques qui décorent ses terres et, dans les faits, je n'en ai pas vu de plus beaux en Angleterre. Ces grandes avenues de chênes majestueux, qui, entrelaçant leurs rameaux clans les airs, semblent réduire à la taille des pygmées les promeneurs que protège leur ombrage, ont quelque chose d'auguste et de solennel.

« Une avenue de chênes et d'ormeaux, répète souvent le Squire, est la seule colonnade qui convienne au manoir d'un gentilhomme. Les portiques de marbre et de granit sont à la disposition de tout le monde ; les élever est l'affaire d'un moment : parlez-moi de ces colonnades qui ont grandi et vieilli avec la famille, et qui par leur hauteur majestueuse attestent son ancienneté. »

Le Squire témoigne un profond respect pour certains arbres vénérables et couverts de mousse qu'il considère comme l'antique noblesse de ses états. Il fait voir les ruines d'un énorme chêne qui, longtemps battu des vents et des orages, n'offre plus que de tristes débris ; et cependant, dit-il, Christy se rappelle l'avoir vu dans son enfance vert et vigoureux avant qu'il eût été frappé de la foudre. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un tronc décharné, orné seulement d'un rameau noueux, que couronne à l'extrémité un petit bouquet de verdure. Le Squire fait grand cas de cette ruine imposante ; il appelle cet arbre son porte-étendard, et le compare à un vieux grenadier, qui, succombant dans un combat, défend son drapeau jusqu'au dernier soupir. Il l'a fait entourer depuis peu d'une forte palissade, afin de le préserver de nouveaux outrages.

Le Squire se décide toujours avec peine à permettre d'abattre un arbre sur .ses terres. Il respecte les uns parce qu'ils ont été plantés par ses ancêtres ; et éprouve pour les autres une affection paternelle, parce qu'il les a plantés lui-même ; et il frémit à l'idée de

renverser en un instant par quelques coups de hache l'édifice dont la construction a exigé plusieurs siècles. J'avoue qu'à cet égard je partage assez les opinions du Squire. Élevé dans une contrée couverte de bois, où les arbres ne semblent pour ainsi dire qu'un inconvénient, on les détruit sans hésitation et sans regrets ; jamais cependant je n'ai vu de sang-froid abattre un bel arbre. Les poètes, admirateurs passionnés des forêts, et pour bien dire de tout ce qui est beau dans la nature, ont imaginé un moyen ingénieux d'intéresser à leur sort, en les représentant comme la demeure de divinités champêtres, et en feignant qu'à l'existence de chaque arbre est attachée celle d'une nymphe ou d'un génie tutélaire qui l'habite. Les allusions à cette croyance poétique que l'on rencontre fréquemment en lisant la Sylva d'Evelyn[18], sont si heureuses que je ne puis m'empêcher d'en citer quelques passages.

« C'est toujours à regret, dit-il, que j'ordonne la destruction d'un arbre ; lorsque j'entends la chute d'un vieux chêne retentissant au loin comme un éclat de tonnerre, lorsque j'entends les gémissements des nymphes qui sans doute se plaignent d'être chassées de leurs anciennes demeures, je ne puis me défendre d'un sentiment de pitié. »

Puis il ajoute, en parlant d'une tempête qui avait fait de terribles ravages :

« Il me semble encore entendre – et certes j'en suis vivement affecté même en ce moment – les lugubres gémissements qui remplirent nos forêts lorsque le dernier ouragan a renversé dans sa furie des milliers de chênes majestueux, qui, déchirés jusque dans leurs racines, étendus dans une attitude effrayante, sont tombés comme des régiments entiers moissonnés dans le combat par le fer du vainqueur, écrasant dans leur chute tout ce qui avait crû sous leur ombrage. Dans les rapports officiels, ajoute-t-il-, on compte jusqu'à trois mille de ces braves chênes renversés dans un seul canton de la forêt de Dean. »

Plus d'une fois je me suis arrêté dans les déserts de l'Amérique à contempler les ravages d'un tourbillon impétueux qui semblait s'être précipité du haut des nuages pour s'ouvrir un chemin au milieu des bois, déracinant, brisant et renversant les plus gros arbres sur son passage, et laissant derrière lui une longue trace de débris. Le désordre qui

[18] Sylva or a Discourse of Forest Trees, de John Evelyn (1620 -1706).

régnait parmi ces plantes gigantesques avait quelque chose d'effrayant, et en considérant leurs restes magnifiques ainsi brisés et confondus, renversés avant le temps et condamnés à périr sur la terre natale, j'éprouvais cette émotion de pitié si vivement décrite par Evelyn. Je me rappelle aussi avoir entendu un voyageur, doué d'une imagination poétique, exprimer l'espèce d'horreur dont il avait été frappé en voyant sur les bords du Missouri un chêne d'une grosseur prodigieuse accablé, en quelque sorte, par une énorme vigne sauvage. La vigne avait enveloppé le tronc de ses nœuds immenses, et, s'étendant ensuite le long des rameaux et jusqu'à l'extrémité des plus petites branches, avait enfin étouffé dans ses bras cet arbre vigoureux. L'on eût pu le comparer à Laocoon luttant en vain contre l'affreux Python, qui le pressait de ses horribles anneaux. C'était le lion des arbres expirant dans les cruelles étreintes d'un boa végétal.

J'aime à entendre les gentilshommes anglais parler d'agriculture ; j'aime à les voir discuter avec autant de goût que de discernement, avec un enthousiasme aussi vif que sincère et naturel, des sujets qui chez d'autres nations sont abandonnés aux simples manœuvres ou à de grossiers paysans. J'ai entendu un illustre comte décrire la majesté des parcs et des forêts avec la chaleur et le savoir d'un peintre. Il vantait l'élégance et la beauté de quelques arbres de ses terres avec autant d'orgueil et de précision technique que s'il avait été question de sa collection de tableaux. J'appris même qu'il avait fait d'assez longues excursions pour aller voir des arbres célèbres parmi les amateurs, car il semble qu'il en est des arbres comme des chevaux ; ils ont des beautés de convention ; et l'on en cite en Angleterre qui ont la réputation d'être parfaits dans leur genre, et qui, en conséquence, jouissent d'une grande célébrité parmi les admirateurs des forêts.

Il me semble que ces goûts champêtres ont quelque chose de pur et de noble à la fois. Ce penchant pour les beautés de la nature, ce vif attachement pour les fiers et vigoureux enfants des forêts annoncent un cœur généreux et compatissant. La culture des arbres donne de l'élévation aux idées ; l'on pourrait dire, et je demande grâce pour cette métaphore, que c'est le genre héroïque de l'agriculture. C'est une occupation digne des plus nobles esprits, des âmes les plus fières. L'homme qui plante un chêne n'envisage que l'avenir et travaille pour la postérité. Il n'y a point-là d'égoïsme. Il ne peut se flatter de jouir de son ombre ou de se mettre un jour à couvert sous son feuillage ; mais il

s'enorgueillit à l'idée que le gland qu'il a déposé dans le sein de la terre deviendra un arbre majestueux qui, longtemps encore, continuera de se développer, de reverdir et de protéger ses arrière neveux, lorsqu'il aura cessé de fouler le champ paternel. Ce genre d'occupation élève nécessairement l'âme au-dessus des vils sentiments terrestres. De même que les feuilles des arbres absorbent, dit-on, les miasmes pestilentiels qui s'exhalent de la terre, et rafraîchissent en même temps l'atmosphère par de douces émanations, de même, à ce qu'il me semble, ces paisibles occupations chassent de notre âme les passions basses et haineuses, et inspirent au contraire la concorde et la philanthropie. Il règne, dans l'aspect des forêts, une majestueuse simplicité qui pénètre l'âme, qui la dilate, l'élève et la remplit de nobles sentiments. Et puis les vieux parcs héréditaires, dont les berceaux verdoyants ornent cette île, sont presque tous remplis de souvenirs ; ils rappellent sans cesse ces grands génies des siècles passés qui, fatigués du tumulte des armes ou dégoûtés des pénibles travaux du gouvernement, sont venus chercher au milieu d'eux la paix et le repos, ou bien encore ont cultivé sous leur ombrage le commerce des muses. Qui pourrait parcourir sans émotion les bosquets majestueux de Penshurst, où Sidney passa son enfance, et contempler sans attendrissement l'arbre qui fut, dit-on, planté le jour de sa naissance ? Qui pourrait errer dans les bois classiques de Hagley, ou s'arrêter aux solitudes de la forêt de Windsor, en promenant ses regards sur ces énormes chênes qui, rongés des vers et couverts de mousse, s'élèvent comme les tours d'un vieux château, sans éprouver les mêmes sensations que s'il était entouré de monuments gothiques consacrés à leur mémoire ? Considérés sous cet aspect, combien les parcs cultivés, les avenues majestueuses et les bosquets plantés par la main des hommes ne l'emportent-ils pas sur les beautés agrestes de la simple nature ! Ils sont remplis d'émotions et de souvenirs, et nous rappellent cette idée toujours attachante, qu'ils ont été fréquentés par des êtres humains. Il est donc de la dignité d'une nation aussi ancienne que noble et généreuse de conserver précieusement les bosquets sacrés qui entourent ses vieux manoirs, et de les transmettre intacts à la postérité. Républicain de naissance, élevé dans des opinions et des habitudes républicaines, je respecte peu le rang et les titres, du moins pour eux-mêmes ; mais, je le dis de bonne foi, je ne suis ni aveugle ni opiniâtre dans ma croyance. Je puis apprécier et sentir combien, lorsqu'elles sont le

partage d'une âme généreuse, les distinctions héréditaires doivent porter à la véritable noblesse. Lorsqu'il en est ainsi par un heureux hasard, un titre héréditaire multiplie les devoirs et prolonge en quelque sorte l'existence de celui qui le possède. Il sent qu'il n'est point un anneau isolé dans la chaîne des êtres, et qu'il ne doit pas borner ses vues au court espace de temps qu'il doit rester sur la terre. Il étend son existence dans le passé par de glorieux souvenirs, et la prolonge dans l'avenir par d'honorables espérances. Il vit avec ses descendants et avec ses ancêtres, et il sait qu'envers les uns et les autres il a de grands devoirs à remplir. Comme il doit beaucoup à ceux qui l'ont précédé, il sent qu'il a beaucoup à rendre à ceux qui viendront après lui. Toutes ses entreprises semblent calculées pour une existence plus longue que celle des autres hommes. Personne n'est plus disposé à bâtir et à planter pour les siècles à venir que le propriétaire doué d'une âme noble et d'un esprit éclairé, qui cultive l'héritage qu'ont possédé ses ancêtres pendant de longues années.

Je ne puis donc qu'applaudir aux sentiments de satisfaction et d'orgueil avec lesquels certains gentilshommes anglais, distingués par leur généreux caractère et l'élévation de leurs idées aristocratiques, font remarquer les arbres majestueux qui s'élèvent comme des tours ou des pyramides sur leurs domaines héréditaires. Il existe une certaine affinité entre tout ce qui est grand dans la nature vivante ou inanimée. Le chêne par exemple, clans la force de l'âge et de la végétation, peut entrer en parallèle avec l'aigle et le lion ; la grandeur, de ses attributs ne permet-elle pas de le comparer même à un homme intelligent et fier ? Lorsque je le vois diriger vers le ciel ses piliers aussi droits qu'inébranlables, et élever majestueusement son feuillage au-dessus des exhalaisons impures de la terre, au sein d'une atmosphère sans nuages qu'éclaire un soleil brillant, il m'offre l'emblème de ce que doit être un véritable gentilhomme, l'abri du faible, le refuge de l'opprimé, l'asile de celui qui est sans défense, le protégeant contre la foudre et les tempêtes ou les rayons brulants du pouvoir arbitraire. Formé sur ce modèle, un gentilhomme est l'ornement et la gloire de son pays ; s'il en diffère, il abuse de ses avantages ; il abuse du pouvoir et de la grandeur qu'il ne doit qu'à sa patrie. Si une tempête soudaine le renversait en passant, qui pourrait déplorer sa chute ? S'il était

terrassé par la main oppressive d'un pouvoir despotique, qui plaindrait son sort ? Pourquoi n'est-il sur la terre qu'un inutile fardeau ?

6 - LES CORBEAUX

J'aime le geai, la pie et le superbe autour ;
Le corbeau qui croasse au sommet d'une tour,
Et les cris du hibou, cet amant des ténèbres,
Qui, remplissant les airs de ses plaintes funèbres,
De l'immuable sort proclame au loin la loi ;
Oui, le hibou lui-même a des charmes pour moi.
William Cowper

À l'extrémité de la terrasse, au bas du jardin, existe un bosquet de chênes et de hêtres élevés, qu'une troupe de corbeaux a choisi pour retraite, et qui forme une des provinces importantes des états du Squire. Le vieux gentilhomme aime fort ses corbeaux, et ne permet pas que l'on en tue un seul ; aussi ils ont prodigieusement multiplié, et la cime des arbres est surchargée de leurs nids ; ils ont même empiété sur la grande avenue, et à une époque déjà très reculée, ils fondèrent sur les ormeaux et les pins du cimetière une colonie qui, comme toutes les colonies lointaines, secoua bientôt le joug de la mère patrie.

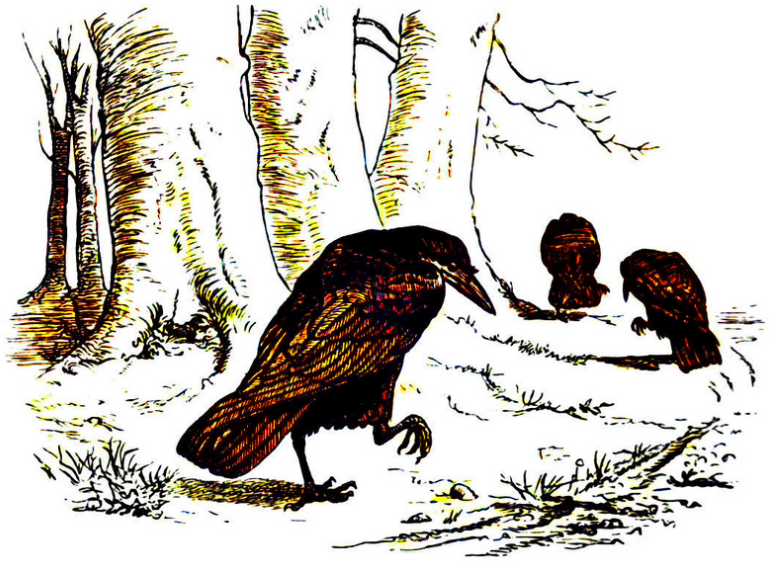
Aux yeux du Squire, la race des corbeaux est d'une noblesse aussi ancienne qu'illustre, très monarchique dans ses principes, attachée au sol et dévouée à l'église et à l'état, ainsi que l'attestent suffisamment l'habitude de bâtir leurs nids dans les lieux les plus élevés et d'habiter de préférence le voisinage des tours et des cathédrales, ou les forêts antiques qui entourent les manoirs et les vieux châteaux. Cette haute estime que professe pour eux le Squire m'a fait examiner de plus près ces respectables oiseaux ; car je l'avoue à ma honte, je les avais d'abord confondus avec leurs cousines germaines les corneilles, et dans le fait au premier coup d'œil, on remarque entre eux un certain air de famille. Cependant, rien de plus outrageant que cette lourde méprise : il en est des corbeaux et des corneilles, parmi la gent emplumée, comme des Espagnols et des

Portugais parmi les nations, le voisinage et la ressemblance sont précisément un motif pour qu'ils se détestent davantage. Les corbeaux sont d'anciens propriétaires, des gentilshommes, d'un esprit noble et élevé qui, depuis un temps immémorial, occupent leurs manoirs héréditaires ; tandis que les misérables corneilles ne sont qu'une race de vagabonds, de fainéants et de maraudeurs qui parcourent incessamment la contrée sans demeure et sans asile, toujours en guerre avec le reste du monde qui les proscrit à son tour, et que l'on pend en guise d'épouvantail pour protéger les récoltes. Maître Simon m'a assuré qu'un corbeau qui s'avilirait au point de s'allier à une corneille, serait infailliblement déshérité, et même honteusement chassé par sa noble famille.

Le Squire prend le plus vif intérêt aux affaires de ses noirs voisins, et les observe avec une affectueuse attention. Quant à Maître Simon, il prétend en connaître de vue. Un certain nombre, auquel il a donné des noms. Il m'en fit voir plusieurs qui, suivant lui, sont de vieux ; chefs de famille, et il les compare à d'honnêtes bourgeois qui, dans leur vieillesse, ont acquis une grande considération parmi leurs concitoyens, et portent le chapeau retroussé, et les souliers à larges boucles d'argent. Ils résident sur les terres du Squire, qui les honore d'une protection pleine de bienveillance ; cependant, ils semblent malgré cela méconnaître son autorité, et n'entretiennent avec lui aucun commerce d'amitié. Leurs tènements[19] aériens son situés hors de portée de la balle, et malgré la proximité du château ils affectent envers le genre humain une réserve pleine de défiance et de froideur. Cependant il est une saison de l'année qui met tous les oiseaux de niveau, et adoucit la fierté de ceux même qui appartiennent à la plus haute volée ; c'est le moment où ils font leurs nids, c'est à dire dès les premiers jours du printemps, lorsque les arbres des forêts commencent à reverdir, lorsque à l'extrémité de leurs branches encore sèches l'on voit le bourgeons pousser et grossir, lorsque le fraisier sauvage et toutes les plantes qui croissent à l'ombre des bois solitaires, développent leurs premières feuilles de couleurs variées, et que la marguerite et la primevère fleurissent à l'abri des haies. Un mouvement général règne alors parmi la gent ailée, de même que la végétation des plantes, leur agitation continuelle, leur gaieté en voltigeant çà et là, annonce le renouvellement de la vie, et la fécondité du printemps.

[19] Terre tenue d'un seigneur moyennant le paiement d'une redevance.

C’est alors qu’oubliant leurs habitudes réservées et hautaines, les corbeaux se dépouillent de leur fierté. Au lieu de se tenir à l’écart dans les hautes régions de l’air, balancés par la brise sur la cime d’un arbre élevé, et jetant sur les humbles habitants de la terre un regard de mépris, ils déposent pour un moment leur qualité de gentilshommes, et descendant sur la terre, ils s’abaissent jusqu’à la pénible et laborieuse profession d’un manœuvre. Leur froideur naturelle fait place à la confiance et à la familiarité ; on les voit voltigeant çà et là d’un air empressé et ramassant des matériaux propres à bâtir. De temps en temps, l’on rencontre sur la route quelqu’un de ces vieux gentilshommes affairés, qui marche avec peine, comme s’il souffrait de la goutte ou de cors aux pieds ; promenant autour de lui des regards perçants, examinant avec une sérieuse attention, d’abord d’un œil, puis de l’autre, chaque brin de paille qu’il rencontre, jusqu’à ce qu’enfin, apercevant quelque grosse branche assez solide pour servir de fondement à son château aérien, il s’en empare avec avidité, et l’emporte en toute hâte à la cime de son arbre, craignant apparemment qu’on ne lui dispute ce précieux trésor.



Ces architectes aériens, comme la plupart des faiseurs de château, sont un peu bizarres dans le choix de leurs matériaux, et semblent employer de préférence ceux qui viennent de loin ; ainsi quoique les arbres environnants fournissent en abondance des branches desséchées, jamais ils ne songent à en faire usage ; ils vont faire leurs provisions

dans des contrées lointaines, et arrivent au logis après avoir couru aux extrémités de la terre, chacun rapportant dans son bec un précieux morceau de bois.

Je dois à la vérité de dire, quoique à regret, car ceci semble peu honorable pour de graves et dignes gentilshommes, que pendant la saison des constructions, il s'élève entre eux de fréquentes discussions ; ils se pillent et se dépouillent les uns les autres sans aucun scrupule ; et quelquefois, à la suite de fâcheux délits de ce genre, la retraite des corbeaux n'est plus qu'un repaire affreux de trouble et de discorde. Ordinairement l'un des époux reste sur le bord du nid pour le préserver du pillage ; et souvent j'ai vu naître de graves contestations, lorsqu'un rusé voisin s'efforçait de dérober une belle poutre dont l'aspect l'avait séduit. Cependant, comme je ne peux point adopter à la légère des soupçons propres à ternir la réputation d'une nation aussi recommandable, je suis très porté à croire que les premières classes de l'état blâment hautement ces larcins, et que les autorités les punissent sévèrement ; dans les faits, j'ai vu souvent une troupe entière de corbeaux fondre sur le nid de l'un des membres de la communauté, le mettre en pièces en un instant, s'en partager les dépouilles, et quelquefois même maltraiter le malheureux propriétaire ; d'où j'ai conclu que c'étaient des officiers de police infligeant un châtiment signalé à quelque insigne larron ; ou peut-être une troupe de *baillis*[20] exerçant dans sa demeure une saisie exécution.

Pendant le temps de leurs travaux, je me suis amusé parfois à observer des expéditions d'un autre, genre. L'intendant, au grand mécontentement du Squire, qui pense que c'est déroger à la dignité du parc que l'on doit réserver uniquement pour les bêtes fauves, a permis de faire paître un troupeau de brebis dans une clairière, auprès du château. Non loin de la fenêtre du salon existe une petite éminence couverte de gazon, où les brebis et leurs agneaux se rassemblent le soir pour profiter des derniers rayons du soleil couchant. Aussitôt qu'ils y étaient réunis, à l'époque où ces oiseaux dominateurs construisaient leurs nids, un vieux corbeau, le premier magistrat de la communauté, au dire de Maître Simon, venait majestueusement se poser sur la tête d'une brebis, qui a l'instant, sensible à cet honneur, cessait de paître, et demeurait dans une respectueuse immobilité sous son auguste fardeau, toute la troupe, imitant son chef, descendait alors

[20] Huissier (en anglais dans le texte).

en planant en l'air, jusqu'à ce que chaque brebis eût sur le dos deux ou trois corbeaux voltigeant, se débattant et croassant. Récompensaient-ils la soumission des brebis en levant sur leur toison une large contribution au nom de la république, c'est ce que je ne puis affirmer ; cependant je présume qu'ils suivaient l'usage des protecteurs puissant. À la fin du mois de mai, lorsque leurs petits commencent à sortir de leurs nids et à se balancer sur les branches voisines, est le moment des grandes tribulations pour ces oiseaux. C'est alors que commence le temps de la chasse aux corbeaux, terrible massacre des innocents. Le Squire interdit dans ses terres toute expédition de ce genre ; mais on exerce, m'a-t-on dit, un horrible carnage dans la colonie établie auprès de la vieille chapelle.

C'est pour marcher contre cette république dévouée que le village rassemble toutes ses forces. Chaque oisif assez heureux pour posséder une vieille carabine ou un mousquet rouillé, se met alors en campagne avec les archers de l'école de Slingsby. C'est en vain que le petit ministre[21] interpose son autorité, et de la fenêtre de son cabinet de travail qui donne sur le cimetière, leur adresse d'une voix aigre les plus vives remontrances ; c'est une fusillade continuelle depuis le matin jusqu'au soir. Leurs coups ne portent pas toujours, car ils ne sont pas grands tireurs ; cependant les acclamations des manants qui composent l'armée assiégeante, annoncent de temps en temps la chute de quelque gras et malheureux corbeau, qui tombe pesamment à terre comme un pâté de pommes cuites.

Des désastres et des calamités d'un autre genre affligent encore la république. Il est naturel de penser que dans une communauté aristocratique aussi orgueilleuse, si fière de son illustre origine et de son antique noblesse, il s'élève souvent des discussions de préséance qui entraînent à leur suite de graves affaires d'honneur. Dans le fait, on en voit de fréquents exemples, les querelles particulières occasionnent à la cime des arbres de fâcheux démêlés, et j'ai vu plus d'une fois des duels réguliers entre deux fiers et vaillants corbeaux. En général, ce sont les plaines de l'air qui forment le champ de bataille, et on les voit déployer dans le combat autant d'habileté que d'adresse ; tantôt planent en les l'un autour de l'autre, tantôt ils s'élèvent de plus en plus pour gagner l'avantage du

[21] Prêtre, religieux chargé des fonctions sacerdotales, de célébrer le culte, de propager la foi, d'administrer les sacrements, de remplir une fonction à titre de serviteur du Christ et de l'Église.

terrain ; et souvent même ils disparaissent dans les nuages avant que le combat soit terminé,

D'autres fois ils ont à soutenir les pénibles attaques d'un faucon envahisseur, et ils le repoussent de leur territoire par un *posse comitatus*[22]. Ils sont d'ailleurs très jaloux de leurs propriétés, et ne permettent à aucun oiseau de se fixer dans leur bosquet, ou même dans le voisinage. Un digne et respectable hibou, vieux célibataire, habitait depuis longtemps un des coins du bois ; mais les corbeaux l'en ont bravement chassé, et, dégoûté du monde, il s'est retiré dans une forêt voisine, où il vit en véritable ermite, et renouvelle souvent ses plaintes nocturnes sur cet indigne traitement.

C'est ordinairement pendant le calme d'une belle soirée, lorsque les corbeaux dorment en paix, que l'on entend les cris de ce malheureux gentilhomme ; et souvent, en me promenant au clair de la lune, je les écoute avec une espèce de plaisir mystérieux. Ce misanthrope à barbe grise est très révéré du Squire ; mais ses gémissements remplissent

[22] Droit donné à un officier de police d'enrôler des hommes pour l'assister dans le maintien de la paix ou dans la poursuite et l'arrestation de hors-la-loi.

les domestiques du château de craintes superstitieuses, et l'on persuaderait difficilement à la laitière de s'aventurer la nuit dans les bois qu'il habite.

Les querelles particulières ne sont pas les seules calamités auxquelles les corbeaux soient exposés ; il en est d'autres encore, qui parfois plongent dans la consternation les familles les plus respectables. Ils ont conservé le véritable esprit des barons du bon vieux temps de la féodalité, de sorte que souvent ils sortent de leurs châteaux pour fourrager où mettre à contribution les moissons des vilains du voisinage, et quelquefois dans le cours de leurs excursions chevaleresques, ils essuient une décharge de la vieille artillerie de quelque fermier réfractaire. Quelquefois aussi, tandis qu'ils prennent l'air et se promènent en parfaite sécurité hors des frontières du parc, ils s'avancent imprudemment à la portée de quelque vaurien d'archer de l'école de Slingsby, et sont atteints d'une flèche décochée par la main d'un méchant écolier. Il arrive souvent alors que l'aventurier blessé a tout juste la force d'atteindre sa demeure, et rendant l'âme au milieu des nids de corbeaux, il reste suspendu sur une branche, comme un voleur au gibet ; terrible leçon pour ses concitoyens, et triste objet de pitié pour le Squire.

En définitive, et malgré ces fâcheux accidents, l'existence des corbeaux est heureuse et tranquille. Lorsque leurs petits sont élevés et lancés dans les plaines de l'air, leur véritable élément, la tâche des vieux parents semble terminée, et ils reprennent leur fierté habituelle et leur oisiveté aristocratique. Lorsque je les vois folâtrer avec une joie bruyante dans les bosquets élevés qu'ils habitent, tantôt planant dans les nues, tantôt se reposant sur la cime des arbres, et les ailes étendues, se balançant à l'extrémité, des branches agitées par la brise, j'envie quelquefois la félicité dont ils jouissent dans leurs demeures élevées. Quelquefois ils se dirigent vers l'église pour faire une promenade du bon ton[23], et s'amusent à tracer autour du clocher des cercles aériens ; quelquefois ils ne laissent au logis qu'une simple garnison pour monter la garde et défendre la forteresse, tandis que le reste de la troupe se disperse au loin pour respirer le grand air. Au soleil couchant, les sentinelles annoncent leur retour ; d'abord on distingue à peine leurs croassements qui se font entendre dans le lointain, et on les aperçoit à l'horizon semblable à un nuage noir qui s'approche peu à peu, et finit par se diriger vers leurs

[23] Conforme aux bonnes manières, au savoir-vivre ou au bon sens.

retraites élevées. Ils planent alors au-dessus du jardin et du château en faisant de grands circuits dans les airs, puis ils descendent peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin ils se posent les uns après les autres sur les arbres du bosquet, et l'on croirait volontiers, à entendre leurs croassements confus, qu'ils se racontent les aventures de la journée. J'aime à me promener à cette heure dans les sombres bosquets qu'ils ont choisis pour retraite ; et à entendre au-dessus de ma tête les accents variés de ce peuple aérien. À mesure que les ténèbres s'épaississent, la conversation languit, et ils semblent s'endormir peu à peu ; cependant on entend encore de temps en temps des voix aigres et discordantes ; on dirait que deux époux se querellent pour un pan de couverture ou un coin d'oreiller. La nuit est toujours fort avancée avant qu'ils soient complètement endormis ; et alors le célibataire anachorète[24], le vieux hibou leur voisin, fait entendre au fond des bois solitaires qu'il habite, ses lugubres complaintes.

[24] Ermite solitaire.

Maître Simon

7 - UN HOMME AFFAIRÉ

C'est un gentilhomme ruiné qui, pour vivre, n'a que sa gaieté et la table de mon maître, à qui il rend service après tout. Il le divertit par ses contes, ses ballades et ses chansons, par des sauts gambades qui vous charmeraient vous-même. Ils sont ensemble en ce moment.

Richard Brome – A Jovial Crew –.

Personne, à mon retour au château, ne m'a fait un accueil plus amical que M. Simon Bracebridge, ou Maître Simon, ainsi que l'appelle ordinairernent le Squire. Je le rencontrai à l'entrée du parc, occupé à dresser un chien d'arrêt, et il me témoigna cette cordialité hospitalière avec laquelle on accueille une ancienne connaissance chez un ami commun. Je l'ai déjà présenté au lecteur comme un vieux garçon, petit, mais sémillant[25], le bel esprit, l'élégant suranné d'une famille nombreuse, et le factotum du Squire. Je le trouvai fort empressé, comme à son ordinaire, ayant une infinité de choses à faire et de personnes à voir, mais toujours d'une humeur vive et enjouée, car il n'existe pas d'être plus heureux qu'un oisif affairé, c'est-à-dire un homme qui s'occupe sans cesse à faire des riens.

[25] Voir « Noël d'autrefois ».

Le lendemain de mon arrivée, j'allais, dès le matin, lui rendre visite dans son appartement à l'extrémité la plus retirée du château, car il aime, dit-il, à vivre avec lui-même et loin du fracas. C'est lui qui, en a réglé l'ordre et la disposition, de sorte que sa chambre offre un modèle abrégé des principes d'un vieux garçon sur les commodités de la vie. L'ameublement se compose de pièces disparates qu'il a choisies dans tout le château, les unes par goût, les autres à cause de leur forme qui convenait à son appartement. Il vante surtout avec complaisance les avantages d'un vieux fauteuil qui lui fournit matière à de longues digressions contre les chaises, modernes qui n'ont, dit-il, ni la dignité, ni la commodité d'un antique et large dossier.

De la chambre à coucher on passe dans un petit cabinet qu'il appelle son étude. Là, on voit rangés sur des tablettes qu'il a façonnées lui-même quelques vieux traités sur la fauconnerie, la chasse et la maréchalerie, ainsi qu'un ou deux recueils de poèmes et de chansons du règne d'Elizabeth, qu'il étudie en hommage au Squire ; ainsi que le Novelist's Magazine, le Sporting Magazine, le Racing Calendar, un ou deux volumes du Newgate Calendar, un livre sur la pairie[26] et un autre sur l'héraldique[27].

Ses habits de chasse et de pêche sont suspendus à des chevilles dans une petite garde-robe, et des crochets fichés dans les murs de son appartement soutiennent ses

[26] Certains pays reconnaissaient certains droits à des nobles. Lorsqu'ils étaient regroupés à l'intérieur d'un corps législatif, ils formaient une pairie.
[27] Science du blason, c'est-à-dire l'étude des armoiries.

lignes, son fouet, ses éperons et son arme favorite, un fusil de chasse d'un travail curieux, qu'il a hérité de son aïeul. Il possède encore deux vieilles flûtes à une seule clef, et un violon qu'il a recollé et rapiécé lui-même à diverses reprises, et qu'il affirme être un véritable Crémone[28] ; cependant je ne l'ai pas entendu en tirer une seule note qui ne me déchirât les oreilles.

Quelquefois, vers l'heure de midi, lorsque tout est tranquille au château, on l'entend, du fond de sa retraite, racler, sur un ton monotone, quelque vieil air depuis longtemps oublié ; car il se vante d'avoir un excellent choix d'ancienne musique anglaise, et il fait fort peu de cas des compositeurs modernes.

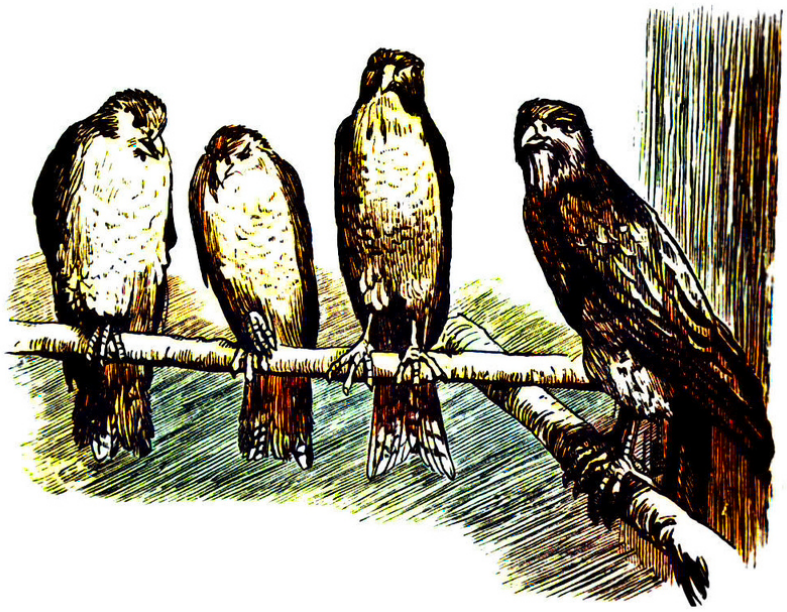
Mais le moment où son talent musical brille dans tout son éclat, c'est le soir, lorsqu'on le prie de jouer dans le grand salon pour faire danser les enfants, qui le regardent, ainsi que les domestiques, comme un véritable Orphée[29].

Sa chambre indique au premier coup d'œil la variété de ses occupations : ici l'on voit des cahiers de musique copiés à la main, là des patrons pour broder, plus loin des esquisses de paysage exécutées en amateur, une caméra lucida[30], et une lanterne magique pour laquelle il essaie maintenant peindre des verres ; en un mot c'est le cabinet d'un homme qui possède des talents très variés, qui fait un peu de tout, et ne fait rien parfaitement.

Lorsque j'eus passé quelque temps dans son appartement à admirer son habileté et son adresse, il me promena dans toute la propriété. Nous visitâmes l'écurie, le chenil, ainsi que les autres dépendances du château, et partout il semblait un général parcourant les quartiers de son camp ; car, lorsqu'il est au château, le Squire lui confie la surveillance générale. Il s'informa de l'état des chevaux, examina s'ils étaient bien ferrés, prescrivit un breuvage pour l'un, une saignée pour l'autre ; ensuite il me fit voir le sien, dont il vanta longuement les bonnes qualités, et qui occupait, à ce qu'il me parut, la meilleure place dans l'écurie.

[28] Violons italiens de première classe ; les plus célèbres étant les Stradivarius.
[29] Dans la mythologie grecque, poète musicien.
[30] Une chambre claire – en latin camera lucida – est un dispositif optique utilisé comme aide au dessin par les artistes et breveté en 1806 par William Hyde.

Enfin il me fit voir un nouveau jouet que le Squire et lui ont inventé depuis peu : c'est une fauconnerie, où quelques malheureux oiseaux emprisonnés achèvent leur éducation. Dans le nombre était un beau faucon, dont Maître Simon prenait un soin tout particulier, et il m'annonça qu'avant peu il me donnerait le divertissement d'une chasse curieuse suivant l'ancien usage. Dans le cours de notre tournée je remarquai que les valets, les palefreniers, les garde-chasses et toutes les personnes attachées au château agissaient avec une certaine familiarité envers Maître Simon, et qu'ils plaisantaient volontiers avec lui, tout en lui témoignant une grande déférence en ce qui concernait leurs fonctions.



Je dois excepter néanmoins un vieux piqueur bourru, véritable fagot d'épines, vieux routier, maigre et sec, coiffé d'une casquette de jockey en velours usé jusqu'à la corde, et dont la culotte de peau, portée pendant de longues années, était luisante comme si on l'avait enduite d'un vernis. Son ton était brusque et tranchant, et souvent, à ce qu'il me semble, il différait d'opinion avec Maître Simon par esprit de contradiction. C'est précisément ce qui arriva relativement au faucon, que le vieux piqueur semble avoir sous sa direction spéciale, et qui, si l'on en croit M. Simon, marchent vers une ruine complète. Ce dernier s'étendait fort longuement sur la cure, le leurre et les jets, sur

la manière d'essimer[31] et de faire escap[32], grands mots qui, pour le vieux Christy, n'étaient que de l'hébreu[33] ; néanmoins il tint ferme, en témoignant, un profond mépris pour cette érudition technique.

Je fus surpris de voir que Maître Simon supportait gaiement ces contradictions ; mais plus tard il m'en expliqua la raison. Le vieux Christy est le plus ancien domestique du château, il a passé soixante ans de sa vie au milieu des chiens et des chevaux, et a servi jadis le père de M. Bracebridge. Il connaît la généalogie de tous les chevaux qui sont dans l'écurie, et il a monté les arrière grands-pères de plusieurs d'entre eux. Il raconte en détail à qui veut l'entendre toutes les chasses aux qui ont eu… depuis cinquante ou soixante ans ; et chaque tête de cerf qui décore les salles du château, ainsi que les trophées cloués à la porte du chenil, lui fournissent le sujet d'une anecdote.

La génération actuelle a grandi sous ses yeux, et respecte les caprices de sa vieillesse. Lorsque le Squire alla terminer ses études à Oxford, Christy l'y suivit, et fit admirer à toute l'université son profond savoir dans l'art de la chasse. Cela suffit pour rendre le vieux piqueur fort entêté, car il sent très bien que sur une matière de cette importance il en sait plus que personne au monde. Maître Simon lui-même a été son élève, et il avoue que c'est aux leçons de Christy qu'il doit ses premières notions sur la chasse ; aussi je suis très porté à croire que le bonhomme le regarde encore comme un niais[34].

J'ai aussi appris que Christy montait d'ordinaire un vénérable cheval de chasse appelé Poivre, cheval qui est en tous points son pendant : c'est une méchante bête têtue et rétive, dont les os percent la peau, qui mord, frappe et joue tous les mauvais tours imaginables. Cet animal est aussi revêche et presque aussi vieux que son maître, qui le monte depuis un temps immémorial, et qui dans le fait est le seul capable d'en faire quelque chose. Ils se querellent quelquefois ; cependant Poivre regimbe[35], et alors, m'a-t-on dit, c'est une véritable comédie que de voir l'entêtement qu'ils déploient de part et d'autre, et la lutte obstinée qui s'ensuit, car tous deux se connaissent depuis longtemps, et

[31] Terme de Fauconnerie. Amaigrir un oiseau, pour le mettre en état de mieux voler.
[32] Faire connaître le gibier à un oiseau de proie.
[33] (Sens figuré) Se dit pour quelque chose d'incompréhensible, de compliqué, d'abscons. Expression équivalente pour les anglais : heathen Greek, soit grec païen.
[34] Faucon que l'on a pris au nid et qui n'a point encore volé.
[35] Regimber : résister en refusant.

sont fort habiles dans l'art de s'agacer et de se tourmenter réciproquement. Malgré ces fréquents démêlés, rien ne fâche Christy comme de mettre en doute les bonnes qualités de son cheval, et il en fait l'éloge avec cette ténacité d'un mari bénin lorsqu'il vante les vertus d'une épouse mégère qui tous les soirs l'endort au bruit d'une mercuriale[36].

Nous traversions l'esplanade en face au château pour rentrer au logis lorsque nous entendîmes sonner la clochette dans la loge du portier, et un instant après nous aperçûmes une espèce de cavalcade avancer lentement le long de l'avenue. Mon compagnon s'arrêta aussitôt pour la considérer ; puis, laissant échapper une exclamation, il courut à sa rencontre. Bientôt j'aperçus en m'approchant une belle dame fraîche et vermeille, quoique déjà sur le retour, et vêtue d'un habit de cheval à l'ancienne mode, avec un chapeau de castor blanc à larges bords, tels que l'on en voit dans les tableaux de sir Joshua Reynold[37]. Elle montait un charmant petit cheval écossais entièrement blanc, et un laquais en grande livrée, monté sur un grand cheval de chasse, la suivait à quelques pas.

Un peu en arrière paraissait un lourd carrosse antique traîné par deux gros chevaux bien nourris, et conduit par un cocher qui ne l'était pas moins. Auprès de lui sur le siège on voyait un page en livrée verte d'un goût bizarre, et dans le fond du carrosse un grave personnage bien roide et bien empesé que l'on pouvait prendre pour une femme de chambre ou une dame de compagnie ; enfin deux petits chiens de manchon montraient leurs laides figures en aboyant à chaque portière.

[36] Remontrance, admonestation d'une certaine vivacité.
[37] Spécialisé dans l'art du portrait, il est le premier président et cofondateur de la Royal Academy.

Toute la garnison fut sous les armes pour recevoir la nouvelle arrivée. Le Squire la salua affectueusement, et lui donna la main pour descendre de cheval ; la belle Julia se précipita dans ses bras, et toutes deux s'embrassèrent avec l'effusion de tendresse de deux amies de pension ; le capitaine, à qui elle témoignait une bienveillance marquée, lui donna le bras pour se rendre au château, et tous les domestiques rassemblés dans le salon, et rangés en haie sur son passage, s'inclinèrent profondément devant elle.

Je remarquai que Maître Simon était très assidu auprès de cette dame et très attentif à lui rendre ses devoirs. Il marchait à côté de son cheval le long de l'avenue, et tandis qu'elle recevait les révérences de toute la famille, il saisit habilement l'occasion de dire un mot en passant au gros cocher, de flatter de la main ses chevaux bien nourris, et surtout de présenter ses civilités à la suivante de Mylady, l'aigre et roide vestale qui était dans la voiture.

Je ne le revis pas de toute la matinée. Mylady entraînait tout sur son passage, et il fut emporté par le tourbillon. Une fois pourtant, tout en courant s'acquitter à la hâte d'un message que lui avait confié la bonne dame, il ralentit sa marche pour me dire en passant que c'était lady Lilly Craft, sœur du Squire et propriétaire d'une fortune considérable,

dont le capitaine devait hériter ; ajoutant que ses terres étaient situées dans un des comtés les plus giboyeux de l'Angleterre.

8 - LE VIEUX SOLDAT

« Descendues lointaines m'ont, vu blanchir sons le harnais ; ce glaive a converti quelques infidèles ; il s'est trempé dans le sang" impur des hérétiques, et a envoyé aux enfers l'âme maudite de plus d'un païen ; mais non parlons point. »

The Ordinary.

La semaine dernière, tout le château fut en rumeur pour recevoir le général Harbotle. On l'attendait depuis quelques jours, et plusieurs personnes semblaient désirer ardemment son arrivée. Maître Simon m'assura que je serais charmé du général, ajoutant que c'était un bon vivant de la vieille souche, et un excellent convive. Le matin du jour où il arriva, lady Lilly Craft parut fort affairée ; il avait été jadis un de ses adorateurs, et elle se le représentait encore sous les traits d'un jeune enseigne fort élégant, et qui faisait son entrée dans le monde. Elle employa à sa toilette une heure de plus qu'à l'ordinaire, mit une double couche de rouge, et descendit au salon, les cheveux frisés et poudrés avec une recherche toute particulière. Mais quelle fut sa surprise et son désappointement, lorsqu'elle vit son petit enseigne, leste et pimpant, métamorphosé en un bon gros général à double menton ! Toutefois, ce fut un spectacle vraiment curieux que de voir la révérence aussi profonde que gracieuse de Mylady, et l'air de galanterie antique avec lequel le général ôta son chapeau et l'agita lentement en arrondissant les bras et inclinant sa tête poudrée.

Cette attente et ces soins empressés m'ont fait étudier le général avec attention, et j'espère être en état de tracer fidèlement son portrait.

Le général, comme le disait Maître Simon est un soldat de l'ancienne armée, portant la perruque poudrée avec des ailes de pigeon et un cadogan[38]. Sa tête ressemble à la poupe d'une galiote hollandaise, étroite du haut et large au milieu, avec de grosses joues

[38] Nœud, ruban retenant les cheveux sur la nuque.

fraîches et vermeilles et un double menton ; et l'on pourrait dire en empruntant le langage du jour, que chez lui les organes de la mastication sont rigoureusement constitués[39].

Le général, quoique vétéran, n'a point fait de campagnes, si ce n'est le siège de Seringapatam, qui forme époque dans son histoire. Il porte une large émeraude montée en épinglette, et une bague de diamants qui proviennent du sac de cette ville, et quiconque est assez malheureux pour remarquer l'un ou l'autre, est certain d'entendre, bon gré mal gré, toute l'histoire du siège. Si l'on en croit le général, la prise de Seringapatam est l'événement le plus important du siècle dernier.

Lorsque la guerre sur le continent parut imminente, on lui donna un avancement rapide pour éviter qu'il ne se trouvât en concurrence avec de jeunes officiers de mérite, et lorsqu'enfin on l'eut hissé au grade de général, on le mit tranquillement à terre. Depuis ce moment il a borné ses campagnes à aller prendre les eaux pour une légère affection au foie, qu'il a contractée dans l'Inde ; et il fait la partie de whist des vieilles douairières avec lesquelles il a folâtré dans sa jeunesse. Il parle familièrement de toutes les beautés célèbres de son temps, et souvent il donne à entendre que la plupart d'entre elles l'ont honoré de leurs bonnes grâces.

Il a parcouru presque toutes les garnissons, et sait distinguer les places de guerre où se trouvent les plus beaux quartiers, et celles où l'on fait meilleure chère. À Londres, c'est un convive à la mode, et on l'invite dans une maison uniquement parce qu'on l'a vu dans une autre. Il en est de même à la campagne ; il a visité la moitié des châteaux du royaume ; et personne ne connaît mieux que lui les petites intrigues de la cour, et la généalogie ou les alliances des grandes familles.

Le général est un vieux garçon élégant, un ci-devant jeune homme, et comme plusieurs dames se trouvent au château, entre autres son ancienne inclination lady Jocelyne, il s'est mis sur le ton de la galanterie. Tous les matins il consacre un certain

[39] L'auteur semble faire allusion à cette phrase vraiment remarquable d'au auteur contemporain :
« Et à moins d'être au fait de ce qui s'était passé, personne n'aurait supposé que le convive, visage riant, qui, assis gaîment à la table hospitalière du Colonel Loward, exerçait en ce moment avec tant de sagacité, sur les friandises du festin, l'énergie de ses organes masticateurs, avait été si récemment réduit à la dure nécessité d'employer ces fourrageurs de la nature à discuter, pendant quatre mortelles heures, un sujet aussi afin que la poignée de son épée. »
(The Pilot, de James Fenimore Cooper, 1789 - 1851)

temps à sa toilette, et ne paraît qu'assez, tard, les cheveux crêpés et poudrés avec soin, et une rose à la boutonnière. Après le déjeuner il fait les cent pas au soleil sur la terrasse, en fredonnant un air et s'arrêtant à chaque couplet pour tousser et cracher, puis il continue sa promenade une main derrière le dos, et de l'autre tenant sa canne, tantôt appuyée à terre, tantôt relevée sur son épaule. S'il aperçoit les dames du château, et assez souvent il rencontre lady Lilly Craft, il met aussitôt le chapeau à la main, et ce geste suffit pour rappeler ces groupes de grandes dames et de vieux gentilshommes de cour que l'on voit dans les anciennes gravures de la terrasse de Windsor et du jardin de Kensington.

Il parle souvent du service, et chanté avec enthousiasme le vieil air :

Soldat, soldat, point de mélancolie.
Soldat, soldat, mourir est notre loi.

Je ne sache pas cependant que le général ait jamais été en grand danger de mourir, si ce n'est d'une apoplexie ou d'une indigestion. Toutes les batailles qui ont été livrées sur le continent fournissent matière à ses critiques. Il discute le mérite des généraux, et ne manque jamais, en définitive, d'amener la conversation sur Tippoo Saïb et Seringapatam. Au fait j'ai entendu dire, que pendant la dernière guerre, le général se montrait vaillant champion, à table, aux eaux ou dans une parade, et que plusieurs vieilles dames qui frémissaient au bruit de l'invasion de Bonaparte, plaçaient en lui les plus hautes espérances.

Son amour pour son souverain est sans bornes, et lorsqu'il est à Londres, il ne manque jamais d'assister au lever du roi et de la reine. Il cite avec complaisance plusieurs mots remarquables du feu roi, et surtout les paroles qu'il lui adressa un jour de revue pour le complimenter sur la bonté de son cheval. Toute la famille royale a droit à ses éloges, mais surtout le roi régnant ; il le proclame le modèle des gentilshommes et le meilleur joueur de whist de toute l'Europe. Le général oublie parfois qu'il n'est plus du bon ton de jurer, mais c'était l'usage de son temps ; cependant il est sévère en matière de religion, et se montre un ferme soutien de l'Église anglicane. Pendant l'office, il chante les

répons[40] à haute et intelligible voix, et répète avec emphase les prières pour le roi et la famille royale.

À table sa seconde bouteille redouble la ferveur de son royalisme, et le *God Save the King* le met en extase. Il paraît fort satisfait du gouvernement actuel, et laisse éclater son impatience lorsqu'on parle de l'énormité de la dette publique et de la détresse des agriculteurs. Il a, dit-il, parcouru les provinces autant que qui que ce soit, et partout il a vu des signes de prospérité. Au fait, il a passé son temps à voyager de château en château, ou à faire quelques excursions à cheval dans le parc de ses amis.

« On parle de la misère publique, me disait-il l'autre jour en sablant un verre d'excellent vin de Bourgogne, et promenant ses regards sur une table bien servie, on parle de la misère publique, mais où en voyez-vous des traces, Monsieur ? Pour moi je ne les aperçois nulle part, et il me semble que personne n'a de justes sujets de plainte. Croyez-moi, Monsieur, toutes ces jérémiades sur la misère du peuple ne sont que du verbiage. »

[40] Dans le chant responsorial, quand un célébrant dit un verset, les paroissiens répondent en cœur.

9 - LES CÉLIBATAIRES

«Dispos et bien portant, l'heureux célibataire
Dans les plaisirs coule ses jours,
Rire, chanter, est son unique affaire ;
Et de joyeux amis l'accompagnent toujours. »
Vieille ballade d'Evan.

Dans le drame de la vie, le rôle le plus difficile à remplir est certainement celui d'un vieux garçon. Lorsqu'un célibataire arrive à cette époque fatale où il commence à penser que lui demander son âge est une impertinence, il doit plus que jamais se tenir sur ses gardes. Ce moment, il est vrai, est retardé chez certains individus. J'ai vu souvent de ces vieux garçons tout ridés, se rencontrer après quelques années de séparation, et je me suis diverti de leurs félicitations réciproques sur leur bonne mine, car c'est un compliment indispensable en pareille circonstance.

« Dieu me pardonne, vous me semblez rajeuni depuis que je ne vous ai vu ! »

Lorsqu'un ami vous complimente sur votre air de jeunesse, soyez certain qu'il vous trouve vieilli.

Ces réflexions se présentent naturellement à mon esprit, lorsque j'observe les manières du général et de Maître Simon, qui sont maintenant inséparables. Comme celui-ci est beaucoup moins âgé, le général le regarde comme un jeune damoiseau, et lui trouve d'ailleurs beaucoup d'esprit et d'érudition. J'ai déjà dit que Maître Simon est un élégant suranné de la famille Bracebridge ; mais les vieilles douairières le trouvent encore jeune ; car un vieux garçon est aux yeux des vieux pareils comme un acteur dans une troupe de comédiens ambulants, qui semble jouir d'une « jeunesse éternelle », et joue les Roméo pendant un demi-siècle. Au reste, Maître Simon tient un peu de la nature du caméléon, et change de couleur suivant les circonstances. Auprès de lady Lilly Craft, il est attentif, officieux et même un peu sentimental ; il copie pour elle d'insipides romances et des

ariettes[41] amoureuses ; il dessine des flèches et des carquois, des colombes et des amours qu'elle brode dans les coins de son mouchoir ; mais, dans ses manières avec les autres femmes mariées de la famille, il est beaucoup plus libre, et sans cesse il leur raconte à l'oreille quelques bons mots un peu grivois qui font naître un souris équivoque, et lui attirent un léger coup d'éventail, tandis que dans la société des jeunes gens tels que Franck Bracebridge, étudiant, et le général, il prend tout-à-fait le ton d'un mauvais sujet, et parle du beau sexe en vrai célibataire.

L'exemple du général que Maître Simon considère comme un homme du bon ton, l'excite et l'encourage. Après le dîner, lorsque les dames se sont retirées, le général raconte une foule d'anecdotes scandaleuses, qu'il cite comme le choix des historiettes amusantes dont se régalent les habitués du club de Mulligatawney, réunion de bons vivants qu'il fréquente à Londres ; puis il répète les grosses facéties du vieux major Peudergast, le bel esprit du club ; mais quoique le général étouffe de rire en les racontant, elles rendent toujours M. Bracebridge grave et sérieux, car il a une antipathie prononcée pour les propos graveleux. En un mot, le général est un exemple frappant du déclin d'un bon vivant qui, s'il est enjoué dans sa jeunesse, devient avec l'âge un vieillard froid et obscène.

L'autre soir, je les voyais tous les deux, le général et Maître Simon, causer dans la prairie avec une jolie laitière, et les coups de coude qu'ils se donnaient en cachette, les épaules en mouvement du général, ses joues enflées et ses éclats de rire à demi étouffés me firent aussitôt conjecturer qu'ils faisaient malice[42] à la pauvre fille.

[41] Air léger, de mélodie gracieuse, destiné à être chanté.
[42] Jouer un vilain tour.

En les examinant à travers la haie, je songeais qu'ils faisaient un excellent modèle pour un nouveau tableau de Susanne et les deux vieillards[43]. Il est vrai que la jeune fille ne paraissait point alarmée des forces supérieures de ses adversaires ; et si l'un d'eux avait été en tête-à-tête avec elle, je doute fort qu'il eût osé s'y frotter. Les vieux roués, lorsqu'ils sont ensemble, sont hardis comme des pages, et font rougir tout un cercle par leurs propos grivois ; mais si l'un d'eux tombe seul entre les mains d'une jolie femme, il devient doux comme un agneau.

[43] Suzanna et les vieillards est un chapitre du livre de Daniel, qui relate l'histoire d'une jeune femme, Suzanne, qui, observée alors qu'elle prend son bain, refuse les propositions malhonnêtes de deux vieillards. Pour se venger, ceux-ci l'accusent alors d'adultère et la font condamner à mort, mais le prophète, encore adolescent, intervient et prouve son innocence. Il fait condamner les vieillards. Cette histoire a inspiré de bombreux peintres, dont Rubens et l'artiste baroque italienne Artemisia Gentileschi.

Il est facile de voir que, malgré les années, le général a encore quelques prétentions, et qu'il cherche à faire des conquêtes. Je le remarquais dimanche à l'église, lorgnant les jeunes filles d'un air fort équivoque ; et je le surpris leur lançant à la dérobée des œillades très expressives, tandis qu'il conduisait galamment lady Lilly Craft à l'entrée du cimetière. Le général a vieilli sous les drapeaux, mais ce sont les drapeaux de l'Amour et non ceux de Bellone[44], et il s'est distingué dans tous les lieux de réunion publique et dans tous les quartiers d'hiver ou d'été de l'Angleterre. Il n'est pas une beauté célèbre dont il n'eût formé le siège ; et si l'on peut l'en croire sur un sujet où tout homme déguise assez' volontiers la vérité, il a obtenu, auprès du beau sexe, des succès prodigieux. Maintenant, on peut le comparer à un invalide retiré du service, qui relève encore son chapeau militairement, et qui, toutes les fois qu'il entend le bruit du canon, parle bravement de marcher à l'ennemi.

L'autre jour, tout en sablant sa bouteille, il blâmait hautement la folie que faisait le capitaine en prenant femme ; suivant lui, un soldat ne doit songer qu'au bon vin et aux châtelaines complaisantes. Au fond, le général pense que les jeunes officiers se sont étrangement pervertis pendant leurs campagnes sur le continent, et que les contredanses et les légers vins de France les ont tout-à-fait gâtés. Ils n'ont plus rien, dit-il, de l'esprit de l'ancienne armée. L'on ne voit plus de ces bons vivants à six bouteilles qui étaient l'âme d'un repas de corps, et des diables auprès des femmes.

Un célibataire, ajoute le général, est libre et sans embarras ; son bagage se réduit à son porte-manteau ; mais un homme marié, avec sa femme sur les bras, rappelle toujours, comme dit le major Peudergast, une bougie surmontée d'un éteignoir. Si tout ceci n'avait trait qu'au général ; je n'en parlerais point, mais je crains que le mauvais exemple ne perde mon ami Maître Simon ; déjà il se rend l'écho de toutes ces hérésies, et affecte les manières d'un homme qui a fréquenté le grand monde, et vécu dans la capitale. D'un autre côté, le général semble avoir entrepris de former Maître Simon ; il parle de lui faire voir à son prochain voyage ce que Londres renferme de curieux, et de le présenter à l'élite des beaux esprits du club de Mulligatawney, réunion composée, m'a-t-on dit de

[44] Bellone est la déesse de la Guerre dans la mythologie romaine. Mais la traduction litérale de la phrase de l'auteur est : « Le général, en fait, est un vétéran au service de Cupidon plutôt que de Mars »,

vieux nababs ex-officiers de la compagnie, et d'autres hommes de l'Inde, qui ont servi en Orient, et sont revenus au pays le foie attaqué et l'estomac brûlé par le carry. Ils se réunissent régulièrement à certains jours, pour manger le potage à la Mulligatawney(i)[45] ; puis ils fument le kookah, parlent de Tippoo-Saïb, de Seringapatam et de la chasse au tigre, et passent ainsi la soirée ensemble d'une manière agréablement insipide.

[45] Espèce de potage de tortue.

10 - CONFESSION

« Je coulerai mes jours pensif et solitaire. »
Le charbonnier de Croydon[46].

Il y a deux ou trois jours j'étais assis dans ma chambre un matin, occupé à lire, lorsqu'on frappa doucement à ma porte, et Maître Simon entra : je remarquai en lui une fraîcheur extraordinaire ; il était vêtu d'une élégante veste de chasse en drap vert ; on voyait à sa boutonnière un bouquet de violettes ; enfin il avait tout-à-fait l'air d'un vieux garçon qui cherche à se rajeunir. Cependant cette vivacité et cet enjouement qui lui sont naturels semblaient l'avoir abandonné ; il se promenait dans l'antichambre d'un air distrait en fredonnant la vieille ballade :

Va, pars, rose nouvelle ;
Va dire à la cruelle
Qui cause, mon tourment...

Puis, s'accoudant sur la fenêtre et portant ses regards au loin vers la campagne, il poussa un profond soupir. Comme je ne suis point habitué à voir Maître Simon sérieux et rêveur, je pensai qu'il était absorbé par quelque souvenir désagréable, et je fis tous mes efforts pour mettre la conversation sur un ton moins grave ; mais il était peu disposé à la gaieté, et finit par me proposer un tour de promenade.

[46] Vieille farce anglaise intitulée le Charbonnier de Croydon. Citée dans les Œuvres de Walter Scott (1771 - 1833), poète, écrivain et historien écossais.

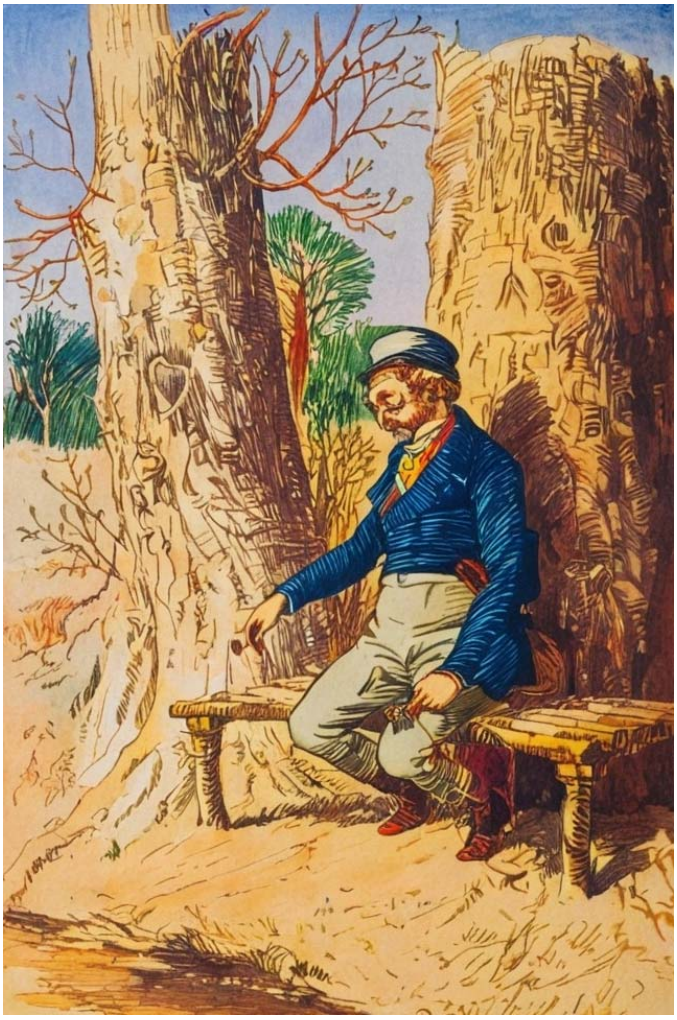
La matinée était magnifique ; nous éprouvions cette douce chaleur du printemps qui semble fondre les glaces de l'âge, et mettre le sang en fermentation. Les poissons même ressentaient son heureuse influence ; la truite craintive s'aventurait hors de sa sombre retraite, et cherchait son amant ; le rouget et la vandoise, attirés par les rayons du soleil, folâtraient à la surface de l'eau, et la grenouille amoureuse avançait sa tête À travers les joncs. Si jamais l'huître elle-même est accessible aux feux de l'amour, ainsi qu'on l'a répété en vers et en prose, sans doute c'est par une belle matinée telle que celle-ci.

Certes, l'influence de la saison agissait aussi sur monsieur Simon ; car il était décidément absorbé dans sa rêverie. Au lieu de marcher, suivant la coutume, à pas précipités en faisant claquer son fouet, au lieu de siffler quelque chanson joyeuse ou de raconter des anecdotes de chasse, il s'appuyait sur mon bras, et me parlait du mariage qu'on allait bientôt célébrer ; puis il fit de longues digressions sur le caractère des femmes, dit un mot en passant de la tendresse, et finit par quelques observations fort justes, quoique un peu triviales, sur les traverses en amour. Je devinai sur-le-champ qu'il

désirait me faire confidence de quelque pensée qui l'occupait tout entier, mais qu'au moment où l'aveu était sur le point de lui échapper, une certaine honte l'arrêtait au passage.

J'étais assez curieux de savoir à quoi aboutirait ce préambule ; mais j'étais déterminé à ne le point mettre sur la voie. J'eus même la malice de chercher à détourner la conversation, et je la ramenai sur les chiens, les chevaux et la chasse, qui sont ordinairement ses sujets favoris ; mais cette fois ses réponses étaient toujours très brèves ; et, de manière ou d'autre, il retombait toujours dans le genre sentimental.

Enfin nous parvînmes à un bouquet d'arbres qui ombrageait un banc rustique et au pied duquel coulait un petit ruisseau. Les arbres étaient surchargés de chiffres et de devises, qui, se développant avec l'écorce, avaient acquis d'étranges dimensions ; il semblait que depuis un temps immémorial ce bosquet avait été la chronique des amours de famille. Là, Maître Simon fit une pause, puis, arrachant une touffe de fleurs, il les effeuilla l'une après l'autre sur le ruisseau, et, se tournant assez brusquement vers moi, il me demanda si jamais j'avais été amoureux. Cette question m'embarrassa, je l'avoue. Je me soucie fort peu de faire la confession de mes folies amoureuses, et, dans tous les cas, ce n'est pas mon ami Maître Simon que je choisirais pour confident. Quoi qu'il en soit, il n'attendit pas ma l'épouse ; sa demande était simplement un préliminaire pour en venir à un aveu, et, après bien des circonlocutions et des préambules assez étranges, il déchargea son cœur en me racontant les traverses qu'il avait essuyées dans ses amours.



Le lecteur croit sans doute qu'il s'agit de la sémillante veuve qui lui a joué un si vilain tour aux dernières courses de Doncaster ; mais il se trompe : Maître Simon m'entretint d'une véritable passion sentimentale, que jadis il avait éprouvée pour une jeune et belle demoiselle qui faisait des vers et pinçait la harpe. Il lui avait souvent donné des sérénades, et à ce sujet il me décrivit plusieurs scènes tendres et galantes où il se représentait lui-même sous les traits d'un beau héros de roman. Malheureusement, je ne pouvais me prêter à l'illusion, et je le voyais toujours tel que je l'avais sous les yeux, c'est-à-dire un vieux célibataire, petit égrillard[47], dont la face ridée ressemblait à une pomme qui a séché dans l'arbre.

Il serait impossible de rapporter aujourd'hui toutes les particularités de cette histoire, car je l'ai déjà oubliée ; s'il faut avouer la vérité, en l'écoutant je me sentais aussi

[47] Personne qui se complaît dans des propos grivois ou dans une conduite trop libre ; qui dénote cet état d'esprit.

dur qu'un rocher, et je pouvais à peine garder mon sérieux lorsque je voyais Maître Simon prendre le ton langoureux, pousser de profonds soupirs, et affecter un air mélancolique et sentimental.

Tout ce dont je me souviens, c'est que sa belle, à en juger du moins par ce qu'il m'a dit, se laissa toucher par ses attentions, car elle acceptait la musique de harpe et les patrons de broderie qu'il copiait pour elle, et, après lui avoir adressé longtemps les soins les plus tendres et les plus délicats, il commençait à se flatter d'avoir allumé dans son cœur une douce flamme, lorsque tout à coup il apprit qu'elle épousait un riche baronnet, chasseur brutal, sans délicatesse et sans talent, qui avait emporté son cœur d'assaut après un siège de quinze jours. Et terminant, Maître Simon ne put s'empêcher de faire quelques réflexions sur le mérite modeste et sur le faible du beau sexe pour les richesses, et il me fit voir, comme des souvenirs de sa passion, un cœur gravé sur l'écorce d'un arbre, mais qui, avec les années, était devenu une large excroissance, et une boucle des cheveux de sa belle tressés en lacs d'amour, et qu'il portait enchâssée dans une grande épinglette en or.

Je ne connais point de vieux garçon qui n'ait parfois des accès de mélancolie, et alors il devient tendre et langoureux ; il aime à s'entretenir des passions du cœur, et se montre toujours disposé à faire quelque aveu sentimental. Quel est l'homme qui, dans le cours de sa vie, ne s'est pas trouvé dans quelque position romanesque qu'il se rappelle toujours avec plaisir et qu'il aime à raconter longuement ? Son imagination le reporte au temps où il était jeune, vif et léger, et il oublie que ses auditeurs ne peuvent se représenter le héros du roman que tel qu'il paraît à leurs yeux au moment de la narration, lorsque peut-être ce n'est plus qu'un petit vieillard fantasque, à face ridée, à jambes de fuseau. Chez les hommes mariés cette humeur est plus rare ; le mariage, je ne sais pourquoi, teint les amours romanesques ; chez un vieux garçon, au contraire, elles sommeillent parfois, mais elles ne meurent jamais. À chaque instant elles peuvent briller encore d'un éclat passager, et surtout à la campagne, par une belle matinée de printemps, ou pendant une soirée d'hiver, lorsque retiré dans sa chambre solitaire il tisonne en parlant de mariage.

Aussitôt que Maître Simon m'eut fait sa confession, ou, pour me servir de l'expression technique, eut déchargé son cœur, il redevint lui-même. Il s'était débarrassé des souvenirs qui l'obsédaient, et se considérait sans doute comme établi dans mon esprit

avec la réputation d'un homme sensible. Nous n'avions pas achevé notre promenade du matin que déjà il chantait comme une cigale, sifflait ses chiens, et racontait mille anecdotes plaisantes ; je me rappelle qu'au dîner il plaisanta plus gaiement que jamais sur le mariage, il débita d'excellentes facéties qu'on chercherait en vain dans Joe Miller[48], et que la jeune fiancée ne put entendre sans rougir et baisser les yeux, mais qui excitèrent la gaieté des vieux gentilhomme, du haut de la table, et firent pleurer le gros général à force de rire.

[48] Joseph Miller (1684 - 1738) est un acteur anglais. Trinculo dans La Tempête , le premier fossoyeur dans Hamlet et Marplot dans L'Intrusif de Susanna Centlivre comptaient parmi ses nombreux rôles préférés.

La société anglaise

11 - LES GENTILSHOMMES CAMPAGNARDS

Au sein de plaisirs purs, riche trésor du sage,
Tranquille et satisfait, il coule d'heureux jours ;
Lorsque le soleil brille, au milieu de son cours,
Sous des hêtres touffus il cherche un frais ombrage ;
Si l'orage mugit, il le brave du port ;
Et dans un doux repos, qui n'est point la mollesse,
Il vit sans désirer et sans craindre la mort.

Phineas Fletcher[49]

Je trouve toujours un nouveau plaisir à accompagner le Squire lorsqu'il visite ses états, surtout s'il est entouré de son conseil privé. Son premier ministre, le vieil intendant, est un bravé et digne homme qui s'arroge une certaine autorité, c'est-à-dire, qu'habitant le château depuis un temps immémorial, il croit avoir acquis le droit d'en faire à sa tête. Il aime la terre plus encore que le Squire ; et par suite d'un certain penchant à critiquer tous les plans qu'il n'a pas tracés lui-même, il contrarie étrangement son maître dans ses projets d'améliorations.

Je me rappelle avoir vu, dans le cours d'une de ces tournées, le Squire parler de quelques changements qu'il se proposait de faire, sur une pièce de terre ; l'intendant ne manqua pas de le contredire aussitôt, et se livra à de longs raisonnements pour prouver la nécessité de conserver une barrière ou un petit monticule ; et le Squire, qui a une haute idée de la droiture et de l'habileté du bonhomme, finit par céder. Mais j'ai observé qu'une concession adoucit à l'instant le digne intendant : aussi, après avoir traversé deux ou trois champs en silence, les mains derrière le dos et méditant profondément, il se tourna tout à coup vers le Squire en disant qu'il avait réfléchi à ce que venait de dire Monsieur, et qu'en définitive il était entièrement de son avis.

[49] Phineas Fletcher (1582 - 1650), est un poète anglais.

Quelquefois Christy, le piqueur, fait aussi partie de la suite du Squire ; et celui-ci adopte aveuglément ses opinions en tout ce qui concerne l'histoire locale ; car il se considère comme la chronique vivante de ses domaines. En effet Christy a connu la plupart des arbres depuis le moment où ils sont sortis du sein de la terre. J'ai déjà dit que le vieux Nembrod a une haute opinion de ses connaissances sur certaines matières, ce qui le rend parfois un peu tranchant ; mais le Squire le contrarie rarement ; et, dans le fait, de tous les potentats qui jamais se sont laissé gouverner par leurs ministres, c'est le plus soumis et le plus docile. Lui-même plaisante volontiers sur sa facilité ; et s'il témoigne une si grande déférence pour les avis de ces bonnes gens, il est évident que c'est par bonté d'âme plutôt que par faiblesse ; mais il aime l'honnête liberté du vieux temps, et sait fort bien que ses dignes serviteurs l'aiment et le révèrent sincèrement, il n'est ni hautain, ni exigeant envers ses inférieurs ; et rien ne semble lui déplaire comme une servile et basse flatterie.

Lorsque le Squire, entouré de ses fidèles serviteurs, et suivi d'une meute de chiens, en guise de gardes du corps, parcourt ses champs paternels et ses parcs héréditaires, son cortège est digne d'un prince. Il aime à voir ses tenanciers conserver avec lui des manières franches et aisées ; il est l'ami de tous ses fermiers, il s'informe de leurs besoins, et dans les temps difficiles il soulage leur misère. Aussi, il est le plus aimé et par conséquent le plus heureux des propriétaires.

Je ne connais pas de condition plus digne d'envie que celle d'un bon gentilhomme anglais, qui vit à la campagne dans les domaines qu'il a hérités de ses pères. En même temps qu'il est à l'abri du fracas et des fâcheux de la capitale, il peut à chaque instant, grâce au bon état des routes, à la rapidité des communications et à la multiplicité des voitures publiques, s'en procurer tous les agréments, toutes les commodités, toutes les nouvelles. Ses terres lui fournissent sans cesse de nouveaux sujets d'occupations et de plaisirs ; il peut partager agréablement ses loisirs entre les travaux champêtres, l'étude, la chasse, et la conversation d'un petit nombre d'amis, réunis dans son château hospitalier.

Si ses projets sont plus vastes, ses vues plus libérales, il a mille moyens de faire le bien et d'en recueillir lui-même les heureux fruits. En assurant l'exécution des lois, en dirigeant les opinions et les principes de ses inférieurs, en répandant parmi eux les

lumières convenables à leur condition, en vivant familièrement avec eux afin de gagner leur confiance, de devenir le dépositaire de leurs plaintes, de connaître leurs besoins et de se rendre le canal par lequel leurs doléances parviendront sans bruit aux sources fécondes d'où découlent les grâces et les faveurs ; en se montrant s'il le faut l'intrépide gardien de leurs libertés, le défenseur incorruptible de leurs droits, il peut rendre à son pays d'éminents services.

Et pour cela il n'est pas nécessaire qu'il s'abaisse à des manœuvres avilissantes pour gagner la faveur populaire, qu'il éprouve les préventions du vulgaire ou se fende l'écho de ses vaines clameurs ; avec de la droiture, une conduite franche et loyale, des conseils toujours dictés par la sincérité et la bonne foi, il est sûr de réussir.

Quoique l'on puisse dire de la populace et des radicaux anglais, je ne connais point de nation plus accessible à la voix de la raison, plus modérée dans sa conduite, plus capable de se laisser diriger par de solides raisonnements, même dans les temps de troubles. Les Anglais ont une sagacité remarquable pour distinguer et apprécier ce qui est noble et grand. Réglés et méthodiques, par habitude autant que par nature, ils connaissent les avantages de l'ordre et de la stabilité. On peut quelquefois les égarer par des sophismes, ou les porter à la sédition par une misère factice et des déclamations séditieuses, mais qu'on leur ouvre les yeux, et soudain ils se rallieront sous les étendards de la vérité et du bon sens. Ils sont attachés à leurs anciens usages, ils aiment les noms depuis longtemps illustres ; et cette antipathie pour les changements, cet amour de l'ordre qui caractérisent la nation, assurent aux descendants des vieilles familles, dont les ancêtres ont été propriétaires du sol depuis un temps immémorial, des moyens d'influence incalculables.

Mais lorsque les hommes éminents par leur dignité, leurs privilèges, leurs richesses et leurs lumières, négligent leurs devoirs ; lorsqu'ils dédaignent d'étudier les intérêts du peuple, de gagner sa confiance, d'éclairer ses opinions et de défendre ses droits ; c'est alors qu'il devient inquiet et agité, c'est alors qu'il tombe sous l'influence des démagogues ; à défaut de véritables patriotes, les démagogues sont toujours là pour prendre leur place. Une phrase banale, que se transmettent par tradition les hommes éminents par leur naissance et qui croient aussi l'être par leurs lumières, c'est qu'il faut

dompter la populace ; mais un médecin expérimente sait fort bien qu'au lieu de percer la tumeur, il vaut mieux purifier la masse du sang, et que les émollients sont préférables aux cautères[50]. Dans une contrée telle que l'Angleterre, dans une contrée aussi libre et aussi jalouse de ses droits, il est absurde d'affecter le ton aristocratique, et de parler avec mépris du bas peuple. Il n'est point de dignité assez dominante pour élever un Anglais au-dessus des opinions et des affections de ses concitoyens ; il n'est point de distinction de rang ou de naissance qui puisse séparer ses intérêts de ceux des autres sujets ; et si d'un côté la hauteur et la vanité toujours croissantes, de l'autre le mécontentement et la jalousie venaient à éloigner les différents ordres de la société, que ceux qui occupent le faîte contemplent le précipice qui s'ouvriraient à leurs pieds. Dans un état bien constitué, tous les ordres s'enchaînent réciproquement, et sont nécessaires l'un à l'autre ; dans un gouvernement libre surtout, il ne peut exister de vide ; et si, en s'éloignant du pauvre, l'homme riche et puissant laisse une place vacante, les ennemis du repos public se précipitent pour la remplir, et rendent le mal incurable. Né et élevé dans une république, chaque jour d'expérience et d'observation m'a confirmé de plus dans mes principes républicains ; cependant je ne sus point aveugle au point de méconnaître les avantages inhérents à d'autres formes de gouvernement ; je conviens même qu'elles peuvent convenir davantage au climat et à la position géographique des contrées qui les ont adoptées ; je les considère uniquement en elle, si mêmes, en m'efforçant de découvrir comment on les a modifiés pour atteindre au but qu'on se propose. Ainsi, en réfléchissant sur la nature du gouvernement mixte, adopté dans ce pays, et sur sa forme représentative, j'ai admiré avec quelle sagesse les richesses, l'influence et les lumières sont répandues dans toutes ses parties, tandis que, dans certaines monarchies, au contraire, elles sont le partage exclusif des grandes villes, au détriment des campagnes. Les grands établissements ruraux de la noblesse, les terres moins considérables de la bourgeoisie, me semblaient autant de sources de richesses et de lumières distribuées dans le royaume pour rafraîchir, arrosée et fertiliser les campagnes ; j'y voyais encore l'asile des patriotes et des hommes d'état, qui, au sein d'une honorable indépendance et d'utiles loisirs, y forment leur esprit et se préparent à paraître dans ces grandes assemblées législatives, dont les

[50] Instrument qui brûle les tissus vivants, pour cicatriser et guérir.

débats et les décisions embrassent les intérêts du monde entier, et deviennent les précédents et la règle de toutes les nations. J'ai donc éprouvé une surprise mêlée de regrets, lorsque je me suis aperçu que mes idées à ce sujet n'étaient que des rêves, une vaine utopie, et non un jugement appuyé sur des faits. J'ai vu avec douleur que souvent ces belles terres, séquestrées ou grevées d'hypothèques, sont entre les mains des créanciers, tandis que le propriétaire est exilé du toit paternel. Une sorte de vertige, m'a-t-on dit, semble l'apanage de la richesse. Une folle prodigalité parmi les grands, une aveugle manie de s'élever au-dessus de son rang, un luxe effréné, une vaine profusion dans toutes les classes élevées, finissent par absorber ces immenses propriétés même, et, brisant l'orgueil et les principes du propriétaire, le transforment en un vil parasite, obligé de fuir sans cesse pour se soustraire à ses créanciers. C'est ainsi que la plupart se trouvent à la merci du gouvernement ; et souvent une cour qui devrait être la plus pure et la plus honorable de l'Europe, est dégradée par d'illustres courtisans devenus de lâches esclaves du pouvoir, tandis qu'exilés de leur terre natale, d'autres vont chez les nations voisines remplir les auberges et les hôtels, et prodiguer, à des étrangers ingrats, les trésors péniblement amassés par de laborieux tenanciers. Ces derniers, je l'avoue, m'inspirent moins d'indignation que de pitié. Je sais qu'un Anglais porte jusqu'à l'idolâtrie son attachement à son pays natal, et je me représente sa douleur et ses regrets, lorsqu'au milieu des plaines desséchées de la France, il se rappelle les prairies verdoyantes de l'Angleterre, les bosquets héréditaires qu'il a abandonnés, et la maison paternelle qu'il a laissée déserte ou occupée par des étrangers ; mais qu'il soit malaisé et obligé de retrancher ses dépenses, cela n'excuse pas sa fuite loin de son pays. La prospérité de sa patrie l'a élevé, qu'il partage ses revers et se conforme à sa mauvaise fortune. Est-ce au riche de fuir lorsque son pays souffre ? Qu'il supporte suivant sa richesse les charges communes, c'est une dette envers la contrée à qui il doit son élévation et ses honneurs. Lorsque le pauvre est obligé de réduire son chétif morceau de pain, et de transiger avec les besoins de la nature, lorsqu'il est forcé de calculer ce qu'il peut retrancher de sa nourriture, sans s'exposer à mourir de faim, est-il permis au riche de fuir et de diminuer les ressources du malheureux pour aller dans une contrée plus favorisée de l'abondance vivre dans la splendeur ? Qu'il se retire dans ses terres pour vivre avec économie, qu'il

revienne à cette heureuse simplicité, à cet esprit d'ordre et de conduite, à ce noble orgueil qui caractérise un véritable Anglais, et bientôt il aura relevé l'édifice de sa fortune, et atteint à une honorable prospérité.

Les habitudes, le genre de vie de la noblesse et de la bourgeoisie anglaise qui habitent la campagne ; leur exactitude ou leur négligence à remplir leurs devoirs dans leurs propriétés patrimoniales, décident en grande partie des mœurs et de la prospérité de la nation. Tandis qu'ils vivront au sein du calme et de la tranquillité de la campagne, au milieu des monuments de leurs ancêtres, sans cesse entourés d'objets propres à inspirer un noble orgueil, une honorable émulation, des sentiments purs et généreux, leur honneur est en sûreté, et la nation peut confier en leurs mains ses intérêts et sa gloire. Mais aussitôt qu'assidus courtisans du pouvoir, ils remplissent les antichambres de la cour ; aussitôt qu'ils se livrent aux intrigues, à la dissipation, à l'égoïsme de la capitale, de ce moment ils dégradent leur caractère et ne sont plus que les sangsues de leur patrie.

Je crois fermement qu'en Angleterre la noblesse et la haute bourgeoisie sont généralement animées des plus nobles sentiments d'honneur et d'indépendance. Elles en ont récemment fourni des preuves dans des circonstances importantes, et en s'attachant au maintien des principes plutôt qu'à l'esprit de parti et aux intrigues, elles ont donné un bel exemple qui, sans doute, a excité l'étonnement des cours serviles et vénales de plusieurs états de l'Europe. Tels sont les glorieux effets de la liberté, lorsqu'elle résulte d'une bonne constitution. Cependant ces deux ordres oublient quelquefois, à ce qu'il me semble, la véritable nature de leurs devoirs ; et se persuadent volontiers que leurs privilèges ne sont qu'un moyen de satisfaire leurs passions. Mais qu'ils se rappellent que, d'après la constitution de l'Angleterre, les premiers ordres de l'état sont destinés à en être à la fois l'ornement et l'appui ; et ce n'est que par la vertu qu'ils peuvent remplir cette double destination. Leurs devoirs se partagent entre le souverain et les sujets ; en même temps que, rangés autour du trône, ils en rehaussent la dignité et la splendeur, ils en adoucissent l'éclat, et, tempérant la vivacité de ses rayons, ils ne réfléchissent sur le peuple qu'une chaleur douce et vivifiante. Nés pour passer leur vie dans le repos et l'opulence, ils doivent à leur pays natal l'emploi de leurs talents et de leurs richesses, semblables aux nuées, qui, créées par le soleil et amassées dans les cieux, embellissent et

réfléchissent l'éclat de ses rayons, et, répandant en une pluie féconde les trésors dont ils sont chargés, les rendent à la terre d'où ils tirent leur substance.

12 - LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

« La joyeuse Angleterre. »
Vieux dicton

Rien n'est plus rare que de voir un homme enfourcher librement son dada, sans éprouver de contrariétés continuelles. Je m'étais persuadé que le Squire pouvait suivre tranquillement ses fantaisies et son humeur ; mais je m'aperçois qu'il est souvent contrarié, et il a souffert, depuis peu, une espèce de persécution obligeante de la part de M. Faddy, vieux propriétaire d'importance, au moins quant à la bourse, et qui s'est établi récemment dans le voisinage. C'est un digne et solide manufacturier qui, après avoir amassé une fortune considérable, à force de faire mouvoir des machines à vapeur et des filatures, s'est retiré des affaires, et vit en gentilhomme campagnard. Il a acheté un vieux manoir qu'il a fait réparer et plâtrer de tous les côtés, de sorte qu'aujourd'hui il ressemble assez à sa manufacture. Il a pris soin surtout de mettre en bon état les haies et les murs de clôture, et de placer tout autour de sa demeure des pièges et des chausse-trapes[51]. Dans le fait, il est très jaloux de ses droits ; il a barré un petit sentier qui traversait l'un de ses champs, et a fait afficher, en gros caractères, que quiconque passerait sur son terrain serait poursuivi suivant la rigueur des lois. En s'établissant à la campagne, il a conservé les habitudes de la ville et les manières empressées des gens d'affaires ; c'est un de ces hommes sensibles, grands faiseurs de projets, fâcheux bavards, vieillards insupportables, qui se tourmentent et s'agitent sans cesse, et assomment tout le monde de leurs admirables inventions pour le bien public.

On voit qu'il recherche l'amitié du Squire, et de temps à autre il lui rend visite, afin de lui communiquer quelque nouveau projet destiné à produire de grands avantages pour le canton, mais qui malheureusement est tout-à-fait en opposition avec les idées et les principes du Squire, et cependant c'est un sujet trop délicat pour que celui qui ose

[51] Piège à renard et autres animaux.

combattre ouvertement la proposition. M. Faddy l'a étrangement tourmenté en faisant mettre à exécution les lois contre les vagabonds en persécutant les Bohémiens, et employant tous ses efforts pour supprimer les réunions champêtres et les divertissements du dimanche, qu'il qualifie d'abus intolérables et de cause première du plus grand des péchés mortels, la paresse.

Dans tout cela, il est facile de reconnaître le désir de déployer une importance récemment acquise ; le marchand s'érige peu à peu en aristocrate, et deviens très sévère pour tout ce qui ne sent pas l'homme comme il faut. Il affecte de mépriser le bas peuple, il parle avec ostentation de son père, de ses terres, de la nécessité d'exécuter rigoureusement les lois sur la chasse, et trouve moyen de ramener souvent cette expression : *les gens comme il faut du canton*.

L'autre jour il vint au château, l'air très affairé, voulant, disait-il, avoir une conférence avec le Squire, afin d'aviser au moyen d'empêcher les villageois de faire leurs farces le prochain jour de mai. Ces fêtes champêtres, dit-il, attirent tous les fainéants du voisinage, qui passant la journée à boire, à danser et à se divertir, au lieu de rester chez eux travailler pour nourrir leur famille.

Malheureusement, comme c'est le Squire qui dirige tous les divertissements du jour de mai, l'on doit bien penser que les conseils de M. Faddy furent reçus d'assez mauvaise grâce. Le vieux gentilhomme est trop poli, il est vrai, pour témoigner de l'humeur à un étranger qu'il reçoit chez lui ; mais M. Faddy ne lut pas plus tôt sorti que le chevalier laissa éclater son indignation de voir tous ses projets poétiques rompus comme une fragile toile d'araignée par ce gros bourdon de marchand. Dans son emportement, il déclama contre toute la race des manufacturiers, qui, à ce que je vois, troublent fort ses jouissances.

« Monsieur, me dit-il d'un ton ému, le cœur me saigne lorsque je vois le cours de nos ruisseaux embarrassé par des filatures de coton ; nos vallées couvertes de fumée par des machines à vapeur, et tous nos plaisirs champêtres mis en déroute par le bruit assourdissant des métiers et des marteaux. Que deviendra la vieille et joyeuse Angleterre lorsque ses manoirs auront été métamorphosés en manufactures, et ses vigoureux paysans en faiseurs de bas et d'épingles ? J'ai cherché en vain le riant Sherwood et les

verdoyantes retraites de Robin Hood ; dans toute la contrée l'on ne voit plus que des villes manufacturières. Assis sur les ruines du château de Dudley, j'ai promené mes yeux autour de moi ? Et j'ai vu avec douleur combien sont changés les manoirs féodaux de cette belle et fertile contrée. Monsieur, je ne voyais qu'un *campus phlegrae*[52], une mer de feu, couverte de vapeurs, des mines de charbon, des forges, des fourneaux vomissant des torrents de flamme et de fumée. Travaillant sans cesse au milieu d'immondes exhalaisons[53], les ouvriers pâles et défaits ressemblaient moins à des hommes qu'à des démons ; et en apercevant à travers cette atmosphère épaisse les roues en fer et les machines en mouvement, on les eût prises pour les instruments de torture de ce Pandémonium[54] ; quel sera le sort d'une contrée rongée au cœur par un semblable ulcère ? Ces manufacturiers, Monsieur, corrompent nos mœurs rustiques ; ils altèrent le caractère national, et ne laisseront pas le moindre sujet d'inspirations poétiques. »

Le Squire s'animait sur ce sujet, et j'avais peine à retenir un sourire en écoutant ses étranges lamentations sur les progrès de l'industrie nationale et de la civilisation. Au fond il voit avec douleur se développer la manie du commerce ; elle tend, suivant lui, à détruire le charme de la vie. Toute méthode abrégée de fabriquer les objets nécessaires à l'homme lui semble une détestable invention inspirée par une sordide avarice, et, à l'en croire, la vie ne sera bientôt plus qu'une affaire de calcul dont les avantages et les commodités seront déterminés avec une précision mathématique, et tout se fera par la vapeur.

Suivant lui, à mesure que la nation dirige son attention vers le commerce et l'industrie, elle perd de son enjouement et de sa gaieté. Dans le bon vieux temps, lorsque l'Angleterre était moins adonnée aux affaires, la petite île était aussi beaucoup plus gaie. Il invoque à l'appui de son opinion ces fêtes et ces réjouissances d'autrefois aussi multipliées que splendides, et la franche gaieté avec laquelle s'y livraient toutes les classes du peuple. Sa mémoire est remplie des descriptions que nous a laissées Stow[55] dans son Tableau de Londres des divertissements du dimanche dans les tavernes de la cour[56], des

[52] (latin) Plaine, grande étendue de terre plate, de Phlégra - ville de Macédoine où la fable place le combat des Géants contre les dieux -.
[53] Mauvaise odeur.
[54] Capitale imaginaire de l'enfer.
[55] John Stow (1524 - 1605), est un historien anglais.
[56] Survey of London, of the holiday revels at the inns of court.

mascarades de Noël, des ballades et des feux de joie que l'on voyait dans toutes les rues. Alors, dit-il, pour les plaisirs et l'urbanité de ses mœurs, Londres pouvait entrer en parallèle avec les cités du continent. Dans les grandes solennités l'on avait coutume de danser à la cour après le dîner. Au couronnement de Richard II, par exemple, le roi, les prélats, les nobles, les Squires et toute la cour dansèrent après le repas dans la grande salle de Westminster au son d'un orchestre composé de ménestrels. La bourgeoisie suivait l'exemple de la cour et ainsi toute la nation, depuis les classes les plus élevées jusqu'au bas peuple, était joyeuse et dansante. »

Puis il cite la description donnée par Stow des mœurs de la ville à cette époque, description qui rappelle la vive gaieté de la joyeuse cité de Paris ; car il raconte que le dimanche après la prière du soir, les jeunes filles de Londres s'assemblaient devant la porte de leurs maisons, sous les yeux de leurs parents, et tandis que l'une d'elles jouait du tambourin, les autres dansaient sous des guirlandes de fleurs dont les rues étaient ornées.

« Où verrez-vous aujourd'hui ces groupes joyeux ? s'écria le Squire en secouant tristement la tête, cette richesse de costumes adoptée jadis par toutes les classes de la société et qui rendait l'aspect de nos rues fréquentées si riant et si pittoresque ? "J'ai vu moi-même, dit Gervaise Markham[57], un simple garçon de taverne en bas de soie, avec les jarretières garnies de franges en or, un manteau doublé de velours, et tout le reste du costume semblable." Nashe[58], qui écrivait en 1593, vante aussi l'élégance nationale, les Anglais, imitateurs empressés des vaines superfluités et du luxe de toutes les nations, qui, toujours déguisés sous des vêtements étrangers, semblent des acteurs en grand costume prêts à monter sur le théâtre. »

Telles sont les autorités sur lesquelles se fonde le Squire pour opposer à la monotonie des mœurs actuelles l'enjouement et la gaieté qui, suivant lui, caractérisaient jadis la nation.

---

[57] Gervase (ou Jervis) Markham (1568 - 1637), est un poète et écrivain anglais.
[58] Thomas Nashe (1567 - 1601) est un pamphlétaire, poète et satiriste anglais.

« Autrefois, dit-il, John Bull[59] était un cavalier vif et léger, portant l'épée au côté et le panache au chapeau ; maintenant c'est un gros rêveur en habit noir et en guêtres. »

Dans le fait il paraît que depuis l'époque si souvent rappelée par le Squire, et où cette petite île mérita son vieux titre favori de *joyeuse Angleterre*, le caractère national a subi de grandes modifications. On peut en chercher la cause dans la misère du temps et dans la nécessité où se trouve le peuple d'employer toute son activité pour s'assurer des moyens d'existence ; cependant à l'époque où les plaisirs et la gaieté régnaient en Angleterre, la masse du peuple vivait avec moins d'aisance et de commodités qu'aujourd'hui. On doit plutôt attribuer le changement qui s'est opéré dans nos mœurs à cette soif ardente de richesses, à ces habitudes de calcul que le commerce introduit partout, et plus encore à l'activité des esprits, aux progrès de la liberté dans les opinions et dans les institutions.

Un peuple libre est naturellement penseur et sérieux. Son imagination est sans cesse occupée de sujets graves et importants. Il sait que ses intérêts, ses droits et ses devoirs l'obligent à prendre part aux affaires de l'état, à veiller au bien public. L'application continuelle aux discussions politiques rend l'esprit sérieux, mais les manières graves et composées. Alors une nation perd de sa gaieté, mais son intelligence se développe ; elle devient plus forte et plus active. Son imagination est moins vive, mais ses conceptions sont plus solides ; il règne dans ses entreprises moins de goût et d'élégance, mais plus de grandeur et de majesté ; son esprit gagne en profondeur ce qu'il perd en légèreté ; son enthousiasme est moins démonstratif, mais plus durable.

Lorsqu'un gouvernement despotique interdit aux hommes la faculté de réfléchir sur les sujets graves et élevés, lorsqu'il est dangereux de les discuter et même d'y penser, c'est alors qu'on cherche dans la dissipation et les plaisirs un sujet d'occupation moins périlleux. Les bagatelles acquièrent de l'importance, et suffisent pour occuper l'ardente avidité des esprits. Un esclave est de tous les êtres le plus insouciant et le moins réfléchi dans l'intervalle de ses travaux ; il danse, il chante et se divertit plus gaiement que qui que

[59] John Bull est le nom d'un personnage symbolisant le Royaume-Uni, et plus précisément l'Angleterre, ou encore l'Anglais typique.

ce soit, mais rendez-le à la liberté, donnez-lui des droits à protéger, des intérêts à défendre, il deviendra soudain penseur, grave et laborieux.

Les Français sont plus gais que les Anglais ; pourquoi ? Un peu par nature peut-être, mais surtout parce que, longtemps soumis à des gouvernements qui environnaient de périls et d'entraves le libre exercice de la pensée, ils ne trouvaient de sécurité qu'en fermant les yeux et les oreilles aux affaires publiques, et se livraient tout entiers aux plaisirs du moment. Depuis quelques années, ils ont pu donner carrière à leur intelligence ; et depuis ce temps aussi le caractère national a changé essentiellement. Jamais les Français n'ont connu une liberté comparable à celle dont ils jouissent en ce moment ; et, comparativement parlant, les Français sont aujourd'hui une nation grave.

13 - LE MAITRE D'ÉCOLE

L'herbe ne croit point sur le rocher de Sisyphe, la mousse ne s'attache point aux talons de Mercure, et le beurre ne peut tenir sur le pain d'un voyageur. Car de même que l'aigle qui perd une de ses plumes chaque fois qu'il déploie ses ailes, et devient chauve avant l'âge, le voyageur laisse partout où il passe quelque portion de ses dépouilles, et dès sa jeunesse, il est réduit à la misère, en achetant une guinée ce qui ne vaut pas un penny.

Lilly, Euphues : The Anatomy of Wit[60]

Parmi les notables du village que Maître Simon honore d'une confiance particulière, il en est un qui m'a vivement frappé, et que je crois digne d'une mention spéciale. C'est Slingsby, le maître d'école, petit homme vieux et maigre, toujours vêtu d'un habit sale et usé, un peu indolent dans ses manières, et conservant malgré cela une physionomie joyeuse et satisfaite que l'on rencontre rarement parmi les gens de sa profession. Quelques détails que j'ai recueillis sur son compte m'intéressent en sa faveur.

Il est né dans le village, et dans son enfance il devint le condisciple et l'ami de Jeannot Argent-Comptant. Ils avaient même formé une espèce d'alliance offensive et défensive. Slingsby, d'une constitution faible et un peu poltron, avait beaucoup d'aptitude pour le travail, tandis que Jeannot, au contraire, était un valeureux champion hors de l'école, mais sur les bancs un fort mauvais écolier. Ainsi Slingsby faisait les devoirs de Jeannot ; Jeannot se battait pour Slingsby, et ils étaient inséparables. Cette amitié subsista même après leur sortie de l'école, et malgré la diversité de leurs professions. Jeannot, afin de se préparer à cultiver le champ de ses pères, apprit à labourer et ensemencer les terres,

[60] Euphues : The Anatomy of Wit est un roman didactique écrit par John Lyly, écrivain, dramaturge, courtisan et parlementaire anglais (1554 - 1606).

tandis que son condisciple, se traînant lentement sur le chemin du savoir, pénétrait jusqu'aux confins du latin et des mathématiques.

Mais une circonstance fatale ayant fait tomber entre ses mains des relations de voyages par terre et par mer, il lui prit envie de courir le monde. Ce désir augmenta avec les années, et un beau matin, au soleil levant, il renferma dans un havresac[61] tout ce qu'il possédait, mit le paquet sur son dos, puis, un bâton à la main, il s'achemina vers la ferme pour prendre congé en passant de son ancien condisciple. À ce moment, Jeannot sortait avec sa charrue ; les deux amis se donnèrent une poignée de main sur le seuil de la porte ; Jeannot conduisit ses bœufs dans les champs, Slingsby sifflait, courant par monts et par vaux, partant gaiement pour chercher fortune.

Les années s'écoulèrent, et l'on avait oublié le pauvre Tom, lorsqu'un dimanche soir, vers la fin de l'automne, un homme mince et déjà avancé en âge, vêtu d'un habit percé au coude, avec de vieilles guêtres de nankin[62], et portant dans un mouchoir un petit paquet suspendu au bout d'un bâton, parut dans le village, se traînant à pas lents le long de la rue. On le vit examiner avec attention certaines maisons, jeter un coup d'œil par les fenêtres qui étaient ouvertes, et regarder fixement les villageois qui revenaient de l'église, puis s'arrêter assez longtemps dans le cimetière à lire les inscriptions gravées sur les pierres tombales.

Enfin, il dirigea ses pas vers la ferme de Jeannot Argent-Comptant ; mais avant de porter la main sur le loquet, il ne put s'empêcher de s'arrêter un moment pour contempler le tableau de richesse et d'abondance qui s'offrait à sa vue. Jeannot Argent-Comptant, heureux souverain de ce riche domaine, vêtu de ses habits du dimanche, le chapeau sur la tête, la pipe à la bouche, ayant devant lui une pinte de bière, et à ses pieds un gros chien de garde, était assis majestueusement sous le porche de la ferme. Les chants variés de nombreuses volailles se faisaient entendre dans la basse-cour, les abeilles bourdonnaient dans le jardin autour de leurs ruches, les troupeaux bêlaient et mugissaient dans une riante prairie, tandis que de larges monceaux de paille et des granges bien remplies attestaient l'abondance de la moisson.

[61] Sac que le fantassin portait sur le dos, et qui contenait son équipement.
[62] Étoffe de coton unie, souvent jaune.

L'étranger ouvrit la porte et entra d'un pas tremblant. À l'aspect de cet intrus à mine suspecte, le mâtin[63] commençait à gronder, mais son maître le fit taire, et ôtant sa pipe de sa bouche, il semblait curieux de savoir ce que lui voulait ce personnage équivoque.

L'étranger considéra un moment la taille imposante du vieux Jeannot, la richesse et l'éclat de ses vêtements, puis, comme pour faire une triste comparaison, il reporta les yeux sur ses habits usés, son ventre affamé, et le léger paquet qu'il tenait à la main ; enfin

[63] Grand et gros chien de garde ou de chasse.

tirant an peu sur sa veste pour la faire joindre la ceinture trop courte de sa culotte, et jetant encore vers le gros fermier un regard où perçait d'une manière comique un mélange de tristesse et d'enjouement :

« Il me semble, dit-il, que M. Tibbets a oublié ses jeunes années et ses anciens camarades. »

Jeannot l'examina de la tête aux pieds d'un œil étonné, et finit par avouer qu'il ne se le remettait pas.

« Cela ne m'étonne point, dit l*étranger ; tout le monde semble avoir oublié le pauvre Slingsby !

— Quoi, Slingsby ! Mais non, cela ne saurait être ! »

— C'est cependant bien lui. » répliqua l'étranger en secouant la tête.

À ces mots, Jeannot Argent-Comptant se leva brusquement, et frappant d'une main sur le banc, tandis que de l'autre il serrait vigoureusement celle de son ancienne connaissance.

« Asseyez-vous là, s'écria-t-il, Tom Slingsby. »

Ils entamèrent alors une longue conversation sur leur jeune temps ; tandis qne Slingsby se régalait de toutes les friandises qu'un fermier pouvait offrir, car il était au moins aussi tourmenté par la faim que par la fatigue, et ressentait le violent appétit d'un marcheur. Les vieux camarades parlèrent ensuite de leurs aventures et des événements remarquables qui leur étaient arrivés dans la vie. Jeannot avait peu de chose à dire, et d'ailleurs, il n'avait point les talents des longues narrations. Une vie heureuse et tranquille, passée tout entière sous le toit paternel, est rarement féconde en incidents ; les pauvres diables qui longtemps ont été ballottés par les vagues du monde, sont les véritables héros de l'histoire. Attaché à la ferme paternelle, Jeannot avait conduit la même charrue qu'avaient suivie ses ancêtres, et voyait ses richesses s'accroître avec les années. Quant à Tom Slingsby. Il prouvait la vérité du vieux proverbe : Pierre qui roule n'amasse pas mousse. Il avait cherché fortune en courant le monde, mais en vain, car on la trouve à la maison plutôt qu'au loin. Enfin, après avoir appris une douzaine de professions, connu toutes les situations imaginables, il revenait dans son village encore plus misérable qu'au

moment où il l'avait quitté ; son havresac s'étant réduit à un léger paquet enveloppé dans un mouchoir.

Par un heureux hasard, le Squire passa le soir même près de la ferme, et y entra, suivant sa coutume. Il trouva les deux anciens condisciples causant sous le porche, et, suivant la vieille ballade écossaise « vidant encore la coupe de l'amitié, en souvenir du bon vieux temps[64]. » Le contraste qu'offraient leur extérieur et leur situation frappa vivement le Squire. D'un côté, Jeannot Argent-Comptant, seigneur suzerain d'un vaste domaine, entouré de la richesse et de l'abondance, faisait sonner les guinées d'or suspendues à sa chaîne de montre ; tandis que Slingsby, pauvre pèlerin maigre et fluet comme une belette, voyait à ses pieds tout ce qu'il possédait au monde, un petit paquet renfermé dans un mouchoir, son chapeau, et son bâton de voyage.

Le Squire ne put contempler ce malheureux cosmopolite sans être ému de pitié, car il a un certain faible pour les caractères aventureux, et déjà il songeait au moyen de fixer Slingsby dans son village natal. En attendant, le digne Jeannot lui avait déjà offert un asile dans sa ferme, en dépit des signes de tête, des coups d'œil et des remontrances indirectes de l'économe dame Tibbets ; mais comment lui assurer des moyens d'existence pour l'avenir, c'était là précisément la grande difficulté. Heureusement, le Squire se rappela qu'on avait besoin d'un magister pour l'école du village. Une conversation de quelques minutes avec Slingsby suffit pour le convaincre qu'il était propre à remplir cet emploi, et quelques jours après, il parut muni d'un plein pouvoir et le sceptre à la main, dans cette même école où souvent il avait été fustigé dans son enfance.

Il y résidait depuis plusieurs années, et grâce à la protection bienveillante du Squire et à la solide amitié de M. Tibbets, il était devenu un homme d'importance très considérable dans le village. L'on assure cependant que son naturel inquiet perce quelquefois, et que souvent à l'approche, du printemps, il paraît enclin à courir le monde afin de voir du pays ; car une fois qu'on s'est laissé aller à cette humeur vagabonde, il est difficile de la dompter entièrement.

Depuis que l'on m'a raconté la vie du pauvre Slingsby, le contraste frappant qui existait entre les deux anciens condisciples, lors de leur première entrevue, après une

[64] Extrait de Auld Lang Syne, ballade écossaise.

longue séparation, a été souvent le sujet de mes réflexions. Qui pourrait décider quel genre de vie est préférable ? Chacun a ses traverses et ses chagrins. L'homme qui n'a jamais quitté la maison paternelle, déplore la monotonie de son existence et envie le sort du voyageur, dont la carrière est un enchaînement perpétuel de prodiges et d'aventures ; tandis que, ballotté sur l'océan du monde, celui-ci porte en soupirant les regards en arrière vers le rivage calme et paisible qu'il a abandonné. Il me semble cependant que l'homme qui, tranquille dans sa demeure, jouit en paix des plaisirs purs que chaque jour fait naître autour de lui, a le plus de chances pour être heureux. L'idée des voyages séduit une jeune imagination ; il y a quelque chose de magique dans cette phrase banale répétée dans tous les contes des nourrices : *aller au loin chercher fortune*. Ce changement perpétuel de lieux et d'objets permet à la curiosité une continuelle succession d'aventures et de merveilles. Mais nos plaisirs et nos jouissances ont des bornes, et satisfaire toujours nos désirs est le plus sûr moyen de n'en éprouver aucun. La curiosité sans cesse stimulée finit par languir, la nouveauté n'a plus d'attraits, et les miracles même n'ont rien qui nous étonne. L'homme qui, comme le pauvre Slingsby, s'est lancé dans le monde rempli des plus douces illusions, s'aperçoit bien vite combien les objets changent d'aspect lorsque l'on s'en approche. La plaine qui, de loin, semblait riante et fertile, n'est plus qu'un désert lorsqu'on la voit de près ; les montagnes champêtres et romantiques paraissent nues et arides ; cette teinte magique qui l'avait séduit fuit de colline en colline, ou reparaît derrière lui pour embellir de nouveau les contrées qu'il a parcourues ; et partout, excepté où il se trouve, le paysage offre un aspect enchanteur.

14 - L'ANTIQUAIRE

Il dédaigne les livres imprimés, comme une invention des temps modernes ; mais un vieux manuscrit dont la couverture est rongée des vers, et dont chaque syllabe est séparée par une ligne de poussière en forme de parenthèse, il le dévore avec avidité.

Mico, Cosmographie.[65]

La passion du Squire pour les antiquités trouve un puissant auxiliaire dans le ministre[66], dont j'ai déjà parlé lors de ma première visite au château[67], et qui est en quelque sorte le chapelain[68] de la famille. Il a vécu des bienfaits du Squire depuis le moment où ils ont été condisciples à Oxford ; car un des premiers avantages des grandes universités est d'unir dès leur enfance le riche patron et le pauvre étudiant par des liens d'affection qui durent toute la vie, et n'exposent point à cette espèce d'humiliation qu'entraînent ordinairement la dépendance et la protection.

Grâce à cet appui bienveillant du Squire, le petit ministre a poursuivi en paix le cours de ses études, vivant au milieu des livres, et même des vieux livres, de sorte qu'il est tout-à-fait étranger au monde, et ses idées sont à l'antique, tout autant que le jardin du château où l'on voit les fleurs alignées avec soin dans des compartiments bien réguliers, et les ifs laissés en urnes et en boules.

Il a contracté ce goût pour la littérature antique dans la bibliothèque Bodléienne[69] d'Oxford, où il passait des heures entières, lorsqu'il était étudiant, à feuilleter de vieux manuscrits.

[6565] Mico-Cosmographie or, a Peece of the World Discovered, est un essai de John Earle, évêque et écrivain anglais (1601 - 1665).

[66] Prêtre, religieux chargé des fonctions sacerdotales, de célébrer le culte, de propager la foi, d'administrer les sacrements, de remplir une fonction à titre de serviteur du Christ et de l'Église.

[67] Voir *Noël d'autrefois* du même auteur.

[68] Prêtre qui dessert la chapelle du château.

[69] Bibliothèque de l'université d'Oxford, rétablie par Sir Thomas Bodley (1545 - 1613).

Depuis, il a visité à différentes époques les bibliothèques les plus curieuses de l'Angleterre, et mis à contribution plusieurs cathédrales. Cependant, malgré sa vaste et profonde érudition, l'on ne remarque en lui ni vanité ni pédantisme, mais seulement cet enthousiasme, cette innocente simplicité qui semblent l'attribut distinctif des amateurs d'antiquités littéraires.

C'est un petit homme, au teint jaune et bilieux, dont les manières sont assez sèches. Cependant lorsqu'on ramène la conversation sur son sujet favori, il s'anime, et parfois il devient éloquent. Un chasseur, racontant ses exploits de la veille, ne s'exprimerait pas avec plus de chaleur et de vivacité que le digne ministre lorsqu'il parle de ses recherches pour découvrir une charte précieuse qu'il a suivie à la piste, de bibliothèque en bibliothèque, et enfin déterrée heureusement dans les archives poudreuses d'une vieille cathédrale. De même, lorsqu'il décrit un respectable manuscrit, orné de riches miniatures, ou lorsqu'il en vante le parchemin gras et épais, l'encre luisante et l'odeur de cloître qu'il semble exhaler, c'est avec un ton d'enthousiasme digne d'un épicurien de Paris qui fait avec complaisance l'éloge d'un pâté de Strasbourg ou de Périgueux.

La nuit, son cerveau est aussi agité que celui d'un amant en délire. De vieux et magnifiques ouvrages, recouverts en maroquin[70] de couleur, avec triple nerf[71] en or, lui apparaissent en songe, renfermés dans des cases de fil de fer[72] à l'abri des mains profanes des simples lecteurs, et pour me servir de l'heureuse expression d'un ingénieux écrivain, « « éblouissant la vue comme une beauté orientale qu'on aperçoit à travers ses jalousies »[73].

Son plus grand bonheur est d'étudier les manuscrits dans les vieilles bibliothèques ou les archives auxquelles ils appartiennent ; car il est beaucoup plus agréable, selon lui, de lire des volumes en caractères gothiques dans ces respectables appartements où la lumière a peine à se frayer un passage à travers de vieilles croisées poudreuses et d'antiques vitraux de couleur ; et ils perdent la moitié de leur saveur si on les sépare des tablettes en bois de chêne artistement sculptées et du pupitre gothique sur lesquels ils reposent.

[70] Peau de chèvre, de mouton, tannée et teinte.
[71] En reliure on appelle nerf la saillie produite sur le dos des livres par les ficelles qui servent de points d'appui à la couture.
[72] Étagère ouverte rélisée en fil de fer, constituée de cases destinées à ranger des documents.
[73] Isaac d'Israeli (1766 - 1848), Curiosities of Literature.

D'après ses avis, le Squire a meublé sa bibliothèque à l'antique, et les panneaux de plusieurs croisées sont garnis de vitraux colorés, afin de ne laisser pénétrer qu'un jour douteux qui convient à l'antiquité de leurs vieux auteurs favoris.

Depuis longtemps, m'a-t-on dit, le ministre médite un commentaire sur Strutt[74], Brand[75], et Douce[76], ouvrage que le Squire attend avec impatience, et dans lequel l'auteur se propose de relever plusieurs opinions aussi dangereuses qu'erronées, concernant les divertissements et les superstitions populaires.

Il fournit aussi, à l'occasion, quelques chapitres du Gentleman's Magazine[77], ce vieux dépôt des coutumes et des antiquités nationales. C'est un des collaborateurs qui de temps à autre y font insérer des dissertations sur des usages surannés, ou sur quelque légende curieuse ; on dit même que plusieurs de ses articles ont rempli jusqu'à six pages, Souvent le messager lui apporte de tous les coins du royaume des ballots de livres poudreux et de manuscrits indéchiffrables ; car c'est une chose remarquable que l'active correspondance qui existe entre les antiquaires, et la rapidité avec laquelle se répand parmi eux la renommée d'un volume rare ou d'un titre unique récemment découvert dans la poussière d'une bibliothèque.

En ce moment le ministre est plus occupé que jamais, car l'annonce d'un ouvrage sur la mythologie du moyen âge, qui doit paraître incessamment, l'a mis un peu en émoi. Le petit homme s'est attaché longtemps à rassembler toutes les histoires de revenants qu'il croit propres à éclaircir les superstitions des siècles passés ; et il tremble qu'un rival redoutable ne le devance dans la carrière.

Peu de jours après mon arrivée, je pus rendre visite à ce savant personnage, accompagné de M. Bracebridge, et du général. Le ministre n'avait point paru depuis quelque temps au château, ce qui paraissait fort étrange, car il y fait au moins une visite par jour. Nous le trouvâmes dans son cabinet, petit appartement très sombre où le jour pénètre par une seule fenêtre à jalousies qui donne sur le cimetière et qu'un if obstrue plus qu'à moitié. Autour de son fauteuil, on voyait entassés sur le parquet des piles

[74] Joseph Strutt (1749 - 1802), graveur, antiquaire et auteur.
[75] John Brand (1744 - 1806), antiquaire et pasteur de l'Église d'Angleterre.
[76] Francis Douce (1757 - 1834), antiquaire et collectionneur de livres anciens.
[77] The Gentleman's Magazine est une publication mensuelle britannique, le premier périodique à avoir porté dans son titre le nom de « magazine ».

d'in-quarto[78] et d'in-folio[79], et sa table était couverte de vieux livres et de manuscrits. Le motif de sa retraite était un ouvrage qu'il avait reçu depuis peu ; dans son ravissement il s'était renfermé loin du monde pour goûter en paix une lune de miel littéraire. Jamais jeune pensionnaire ne dévora une nouvelle sentimentale, ou don Quichotte un roman de chevalerie avec une avidité comparable à l'ardeur du petit homme lorsqu'il se nourrit de ce délicieux ouvrage : c'est le Voyage bibliographique de Dibdin[80], ouvrage destiné à exciter dans le cerveau des antiquaires en littérature cette ivresse délicieuse que produisaient jadis, dans l'esprit d'un vrai Squire, les aventures des preux[81] de la table ronde ; et cet enthousiasme que faisaient naître dans l'ardente imagination de leurs compatriotes les récits des premiers aventuriers qui débarquèrent en Amérique, et leurs rêves brillants sur les mines du Mexique ou du Pérou, et les trésors du royaume d'Eldorado[82].

[78] L'in-quarto est une forme de livre où la feuille imprimée a été pliée deux fois (une dans chaque direction), donnant ainsi quatre feuillets soit huit pages.
[79] L'in-folio est une forme de livre où la feuille imprimée a été pliée une fois, donnant ainsi deux feuillets, soit quatre pages.
[80] Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France, Thomas Frognall Dibdin (1776 - 1847).
[81] Chevalier brave et vaillant.
[82] L'Eldorado (de l'espagnol El Dorado : « le doré ») est une contrée mythique d'Amérique du Sud supposée regorger d'or.

Le digne ministre attachait à cette expédition bibliographique une tout autre importance qu'à un voyage en Afrique ou au pôle nord. Aussi avec quelle avidité il dévore le récit de l'entreprise ! Avec quel intérêt il suit ce bibliographe errant et son écuyer secrétaire poursuivant leurs excursions aventureuses dans les châteaux et les cathédrales de la Normandie, les bibliothèques publiques de la France, les monastères et les universités de la Germanie, pénétrant dans les sombres demeures où sont emprisonnés des manuscrits sur parchemin, et des missels superbement enluminés, afin de révéler à l'univers leurs beautés incomparables !

Lorsque le ministre eut achevé d'un ton d'enthousiaste l'éloge de cet ouvrage aussi instructif qu'amusant, il tira d'un petit tiroir un manuscrit qu'un de ses correspondants lui avait envoyé depuis peu, et qui l'embarrassait singulièrement. Il était écrit en français normand, les caractères en étaient fort anciens, et si effacés, si usés qu'on pouvait à peine les déchiffrer. Autant qu'on en peut juger c'était une chanson à boire, importée sans doute par quelque joyeux compagnon de Guillaume le Conquérant. L'écriture était précisément assez lisible pour entretenir l'espoir d'un ardent amateur d'antiquités. De temps en temps, le ministre était tout à fait en défaut, et quelquefois des mots parfaitement écrits le remettaient sur la voie. C'est ainsi qu'il avait suivi la piste pendant tout un jour, mais, au final, il était complètement dérouté.

Le Squire essaya de venir à son secours, mais ne fut pas plus heureux. Après les avoir écoulés quelques instants avec attention, le vieux général demanda enfin au ministre s'il connaissait les chansons bachiques[83] du capitaine Moriss, de Georges Stevens ou d'Anacréon Moore ; et sur sa réponse négative :

« Oh bien, dit-il d'un ton de connaisseur, si vous aimez les chansons de table, je puis vous procurer les collections les plus nouvelles ; j'ignorais que vous attachez du prix aux productions de ce genre ; je puis vous prêter encore, si vous le désirez, l'Encyclopédie de l'esprit[84]. Je ne voyage jamais sans elle ; c'est une lecture excellente dans une auberge. »

[83] Qui a rapport à Bacchus, au vin, à l'ivresse.
[84] The Encyclopedia of Wit, Humor, and Wisdom. The Big Book of Little Anecdotes.

Il serait impossible de peindre le bizarre mélange de surprise et d'embarras qu'exprimait la figure du ministre à cette proposition ; et combien le Squire eut de peine à faire comprendre au général que pour un philosophe antiquaire une chanson joyeuse composée de nos jours n'est qu'une bluette[85] indigne de ses recherches savantes ; mais qu'un simple couplet écrit par un biberon[86] il y a quelques centaines d'années mérite toute son attention, et suffit pour mettre aux prises une université tout entière.

J'ai longtemps médité sur ce sujet, et je me suis demandé quel sera le sort des auteurs de nos jours lorsque de futurs antiquaires les retireront peu à peu de la poussière des siècles. Par exemple, quel Magnus Apollo deviendra Moore aux yeux de chastes théologiens et de graves professeurs. Ses chansons légères et érotiques, qui maintenant font le charme d'un concert d'amateurs ou les délices d'un banquet, seront alors le sujet de collations laborieuses et de pénibles recherches. Combien de savants professeurs consumeront l'huile de leur lampe, ou se creuseront le cerveau pendant de longues matinées, afin de restaurer le texte et d'éclaircir les allusions biographiques de :

« Viens, Rose ; allons, prends et donne un baiser ! »

Combien de vieux rongeurs de livres seront obligés, comme le digne petit ministre, de renoncer à leur entreprise après s'être efforcés vainement de remplir quelque lacune désespérante dans Fanny de Timmol[87] !

Et ce ne sont pas seulement d'ingénieux auteurs comme Moore que le sort destine à consumer l'huile des futurs antiquaires. Plus d'un misérable rimailleur, qui maintenant semble condamné à l'oubli par les marchands de fromage et les épiciers, ressuscitera un jour par fragments sous la main des savants et renaîtra pour l'immortalité.

Ainsi donc, me disais-je, le temps n'est pas un destructeur aussi impitoyable qu'on l'a prétendu. S'il renverse, il édifie ; s'il dépouille les uns, il enrichit les autres, ses larcins donnent matière à la controverse, et font naître de nouveaux ouvrages, et sa poussière est plus précieuse que celle du diamant. Sous sa main féconde une bagatelle devient importante ; les folies d'un siècle sont les règles de sagesse du siècle suivant ; les

[85] Œuvre (livre, chanson) légère et sans prétention, empreinte de sentimentalisme.
[86] Biberon (du latin bibere, « boire »), sifnifie ici un buveur.
[87] Fanny of Timmol, de Thomas Moore.

productions légères d'un poète badin s'appesantissent sous les lourds commentaires d'un pédant, et un vieux farthing[88] rouillé a plus de valeur qu'une guinée moderne.

[88] Le farthing, à l'origine le fourthling ou, le « petit quart », était une pièce de monnaie anglaise puis britannique, dont la valeur s'élevait à un quart de penny, soit 1/ 960ème de livre sterling.

15 - JEANNOT ARGENT COMPTANT

Ma cassette a tous mes amours ;
Et sagement tu le répètes,
En paix nous vivrions toujours,
Si tout homme acquittait ses dettes.
Lorsque riche en argent comptant,
Je reçois mainte politesse,
Est-ce pour moi ? Mais non vraiment,
C'est ma bourse que l'on caresse.
Manuel du Chasseur

Sur les confins du village voisin règne une espèce de petit potentat qui représente, autant que je puis croire, la plus ancienne famille de souverains légitimes qui existe aujourd'hui, car l'empire qu'il gouverne est soumis à sa race depuis un temps immémorial. Sa domination s'étend sur un bon nombre d'excellents arpents de terre, et sa capitale est une vieille ferme où il occupe sans partage le large fauteuil en bois de chêne sur lequel ont siégé ses ancêtres. Ce personnage important est un riche fermier déjà vieux, mais encore vert, nommé Jean Tibbets, ou plutôt Jeannot Argent Comptant, ainsi qu'on l'appelle dans le voisinage.

La première fois que je le remarquai ce fut un dimanche après l'office. Il était assis dans le cimetière sur une pierre tombale, le chapeau un peu sur l'oreille, et pérorant au milieu d'un cercle peu nombreux. Je me persuadais qu'il commentait la loi et les prophètes ; mais en approchant je m'aperçus qu'il s'agissait tout simplement d'un cheval brun dont il faisait l'éloge avec complaisance. Son extérieur me frappa, et j'examinai attentivement toute sa personne, car elle offrait un parfait modèle des gros yeoman[89]

[89] Paysan propriétaire de la terre qu'il cultive dans l'Angleterre médiévale.

anglais, tels qu'on les a décrits souvent dans les livres, mais avec un peu plus de recherche dans sa parure, ce qui forme un trait caractéristique de Jean Tibbets.

C'était un homme de cinquante à soixante ans, et d'un mètre quatre-vingt au moins, ayant les bras nerveux et les épaules larges et carrées ; son visage, d'une gravité comparable à celle du lion, était orné des deux côtés de touffes de cheveux gris, courts et crépus. Le collet de la chemise rabattu par derrière laissait voir son cou garni de même, de cheveux courts et bouclés ; sa cravate de soie de couleur claire, nouée négligemment, était rattachée sur sa poitrine par une fausse émeraude montée en épinglette. Son justaucorps, de drap vert foncé, était garni de boutons en argent, sur lesquels on voyait un cerf gravé, et au-dessous, en légende, le nom de Jean Tibbets. Sur sa chemise il portait une veste en indienne à fleurs, et entre celle-ci et son justaucorps, une autre veste écarlate et sans boutons. Son haut-de-chausse était aussi déboutonné au genou, non par négligence, mais afin de laisser voir une large paire de jarretières écarlates. Des broderies blanches ressortaient d'une manière tranchante sur ses chaussettes bleues ; de grandes boucles en argent couvraient ses souliers, et une autre large boucle en pierres fausses

ornait le cordon de son chapeau. Les boutons de manches à sa chemise étaient de pièces d'or de sept schellings, et il avait deux ou trois guinées suspendues comme ornements à sa chaîne de montre.

En prenant quelques informations sur son compte, j'appris qu'il descendait d'une famille de riches paysans qui, de temps immémorial, ont habité et possédé la même ferme. La moitié du cimetière est couverte par les pierres tombales de ses ancêtres, et, depuis sa jeunesse, il est un des personnages importants du canton. Dans son temps c'était un gaillard redoutable. Personne n'excellait comme lui à la lutte, à lancer la barre, à jouer du bâton, et à tous les exercices athlétiques. Comme le fameux Pinner de Wakefield[90], c'était le champion du village ; c'était lui qui remportait le prix à toutes les foires, et il eût défié tout le comté. On vante encore aujourd'hui ses exploits, et ses voisins l'élèvent au-dessus de tous les héros du boulingrin[91] qui lui ont succédé. L'on dit même que si Jeannot Argent-Comptant rentrait en lice, personne, n'oserait se mesurer avec lui.

Lorsque le père de Jeannot mourut, les vieilles gens répétaient, en secouant la tête, que ce jeune égrillard de hautes espérances, pourrait bien manger son patrimoine ; mais Jeannot a démenti toutes leurs prédictions. Du moment qu'il hérita de la ferme paternelle, il devint tout autre ; il prit femme, s'appliqua sérieusement aux affaires, et fut un cultivateur économe et industrieux. En héritant des propriétés de la famille, il hérita aussi de ses principes, et il y demeure fermement attaché. Il voit tout par lui-même, et met la main à la charrue ; il travaille vigoureusement, mange de bon appétit, dort d'un profond sommeil, paie tout au comptant, et s'il danse, c'est au son des guinées qui retentissent dans son gousset. Il tient toujours en réserve une centaine de livres sterling en or, et paie exactement toutes ses dettes. C'est ce qui lui a fait donner le sobriquet de Jeannot Argent Comptant, dont il paraît assez fier, et dans tout le village il passe pour un homme puissamment riche.

Quoiqu'économe, il ne se refuse point les commodités de la vie, et il prend part à tous les plaisirs. Son axiome favori est que *celui qui travaille bien, a le droit de se bien divertir* ;

[90] A pleasant conceyted comedie of George a Greene, the Pinner of Wakefield est une pièce de théatre, enseignée à Londres à la fin du XVI^{ème} siècle, publiée en 1599 sans le nom de l'auteur.
[91] Jeu de boules originaire d'Angleterre.

aussi il fréquente assidûment les foires et les assemblées ; il a signalé sa vigueur et son adresse sur tous les boulingrins du canton. Souvent il se rend aux courses de chevaux, il parie sa demi-guinée, ou même la guinée au besoin ; il a toujours un excellent cheval ; à la chasse, il aime encore à suivre les chiens, et assez ordinairement il assiste aux abois. De tout temps la maison paternelle a été renommée par ses fêtes rustiques et ses vertus hospitalières ; il a conservé les habitudes de ses ancêtres, et aussi longtemps que dure la moisson, il entretient les danses et la bonne chère ; il observe surtout religieusement la Joyeuse nuit[92], c'est-à-dire la veillée des fêtes de Noël.

Cependant, malgré son penchant pour les plaisirs, Jeannot n'est point ce que l'on appelle un gros réjoui. Il rit rarement ; même dans ses accès de gaieté, ses traits conservent toujours le sérieux et la gravité d'un lion. Souvent le sel d'un bon mot lui échappe, et tout le monde pousse de grands éclats de rire à ses côtés, qu'il cherche encore, les yeux fixés au plafond, à saisir le piquant de la plaisanterie. Cette gravité semble s'accroître à mesure qu'il acquiert plus d'importance ; car il s'élève par degrés dans son village à une sorte de dignité patriarcale. On ne le voit plus prendre une part active aux jeux athlétiques, mais il les dirige toujours, et dans tous les cas douteux c'est lui que l'on choisit pour arbitre. Le dimanche, lorsque les jeunes garçons du village se rassemblent pour se divertir, c'est lui qui maintient le bon ordre, et se charge d'apaiser les querelles en saisissant les antagonistes au collet et les secouant rudement s'ils s'avisent de résister. Mais personne n'ose lever la main sur lui ou enfreindre ses décisions ; car les jeunes gens ont appris dès leur enfance à admirer ses prouesses, et à témoigner une déférence absolue pour le héros et le roi du boulingrin.

C'est un habitué de l'auberge du village ; l'hôtesse est une de ses premières inclinations, et ils n'ont pas cessé d'être fort bien ensemble. Cependant il ne boit ordinairement qu'un verre de bière, puis il fume sa pipe, et paie régulièrement son écot[93] avant de quitter la table. C'est là qu'il tient ses audiences ; il termine les contestations qui s'élèvent sur un pari, car c'est à lui qu'on les soumet toujours et décide de la race ou des

[92] Réjouissances rustiques qu'on célèbre à Noël, et fort en usage parmi les paysans, dans certains cantons du comté d'York. L'on y sert en abondance des mets grossiers, du thé, des gâteaux, des fruits et de la bière, et l'on se livre, avec tout l'élan d'une grosse gaieté, à divers exercices d'agilité, à des jeux et à des danses, le tout accompagné de force embrassades. On se sépare ordinairement vers minuit.

[93] Quote-part d'un convive pour un repas à frais communs.

qualités d'un cheval ; quelque fois même il fait l'office de juge, et arrange à l'amiable les petits différends qui s'élèvent entre voisins, et qui, nourris et engraissés par un procureur de village, auraient pu devenir de bons gros procès. Jeannot est juste et impartial dans ses décisions, mais il supporte difficilement les longues discussions, et si les parties prolongent leurs plaidoiries, il laisse éclater son impatience et sa mauvaise humeur. Quelquefois même il interrompt l'orateur d'une voix de tonnerre, et tranche en deux mots la question, en décidant ce qu'il appelle le fond de l'affaire, ou en d'autres termes, le fort et le faible du procès.

Jeannot a fait une fois en sa vie le voyage de Londres, il y a déjà bien des années, et cet événement lui fournit un sujet de conversation inépuisable. Il vit le vieux roi qui se promenait sur la terrasse de Windsor, s'arrêter en passant devant lui, et le montrer du doigt à l'une des princesses, frappé sans doute de la contenance de Jeannot et de sa tournure de franc yeoman. Il aime à raconter cette anecdote, qui n'a pas peu contribué à le rendre sujet fidèle et dévoué, malgré les impôts et la taxe des pauvres.

Pendant son séjour à Londres, il fut à la foire de la Saint-Barthélemy ; son justaucorps y perdit la moitié de ses boutons, et, tandis qu'il regardait attentivement une parade à la porte d'un petit spectacle, une bande de filous, séduits par son étalage d'or et de bijoux, firent sur lui une attaque régulière pour le presser ; mais ils s'étaient mal adressés, et Jeannot dispersa toute la troupe en se signalant par des prouesses comparables aux exploits de Samson parmi les Philistins. Un de ses voisins qui l'avait accompagné à la ville, et se trouvait près de lui en ce moment, raconta ses hauts faits à son retour, et le village fut tout fier de voir que son champion avait vaincu Londres et éclipsé frère Tuck ou peut-être Robin des Bois[94] lui-même.

Aujourd'hui le bonhomme prend un peu plus ses aises ; il se donne moins de fatigues et plus de loisir depuis que son fils, devenu fort et vigoureux, l'a remplacé dans les travaux de la ferme et les exploits du boulingrin. Celui-ci, cependant, éprouve le désavantage attaché à la condition de fils d'un homme célèbre ; la réputation de son père lui nuit singulièrement, et jamais il ne répond à l'attente publique. C'est un grand gaillard

[94] Hors-la-loi légendaires du Moyen Âge anglais, d'après la tradition populaire anglaise, apparus la première dans la ballade Robin Hood and the Monk. Ils deviennent, parmis les Joyeux Compagnons, des personnages littéraires au XIV^{ème} siècle.

bien découplé, et sans contredire le coq du village, néanmoins, au dire des vieilles gens, il est encore bien loin de ce qu'était Jeannot Argent-Comptant dans sa jeunesse. Le jeune Tibbets avoue lui-même son infériorité, et professe pour son père une haute considération. C'est le vieux lutteur qui lui a donné des leçons de gymnastique, et aujourd'hui même, dit-on, il n'hésiterait point à lui prêter collet si le jeune drôle osait se regimber contre l'autorité paternelle.

Le Squire traite avec les plus grands égards le vieux Jeannot, et le présente à tous les étrangers qui viennent au château comme le type des *vieux cœurs de chêne anglais*[95]. Souvent il lui rend visite à la ferme, et boit volontiers de sa bière de ménage, qui est excellente. Il lui fit présent, il y a quelques années, d'un vieil exemplaire de l'ouvrage de Tiesser intitulé « les Cent propositions d'économie domestique[96], » et, depuis ce moment, Jeannot en a fait l'objet de toutes ses lectures ; c'est son manuel, son guide en tout ce qui concerne l'agriculture et les soins du ménage. Les feuillets du livre sont ployés aux endroits que Jeannot préfère, et il sait par cœur presque toutes les maximes en vers.

Tibbets n'est pas homme à se laisser intimider ou séduire par les prévenances des gens de haut parage ; et il conserve toujours dans ses opinions et dans ses manières une certaine rudesse indépendante ; cependant il est évidemment flatté des attentions du Squire qu'il connaît depuis son enfance, et qui est, dit-il, un digne gentilhomme dans toute sa personne. Il vit aussi dans une grande intimité avec Maître Simon, et le console volontiers sur toutes les affaires de famille ; mais le favori du vieux Tibbets est l'étudiant d'Oxford ; il lui a appris dès son enfance à lutter, et à jouer du bâton à deux bouts, et suivant lui, c'est de tout le comté le jeune gentilhomme qui donne les plus hautes espérances.

[95] Heart of Oak (littéralement cœur de chêne, désignant le bois du centre du tronc, le plus solide) est une vieille chanson de marins britannique, et encore aujourd'hui la marche officielle de la Royal Navy britannique, ainsi que de plusieurs marines de guerre des pays du Commonwealth telles que la Marine royale canadienne, la Royal Australian Navy et la Royal New Zealand Navy.

[96] A hundreth good pointes of husbandrie, de Thomas Tusser, poète anglais (1524 - 1580)

La vie à Bracebridge Hall

16 - LE CONTEUR

Le divertissement le plus en faveur au château pour passer la soirée, celui que le Squire propose de préférence, c'est de raconter des histoires.

« Charmante récréation du coin du feu, répète-t-il souvent, et fort à la mode dans le bon vieux temps. »

Dans les faits, je crois que le Squire ne s'en montre si zélé partisan que parce que c'était le passe-temps favori à cette heureuse époque, où les femmes et les hommes n'avaient guère l'habitude de lire. Quoi qu'il en soit, souvent lorsque la conversation languit après le souper, il prie quelqu'un de raconter une histoire, de même que jadis l'on priait de chanter, et l'on ne peut vraiment s'empêcher d'admirer l'attention soutenue et l'air d'intérêt du bon vieux gentilhomme, en écoutant une histoire usée que déjà il a entendu répéter cent fois au moins.

Un soir, les histoires et les anecdotes que l'on raconta roulèrent sur les personnages mystérieux qui, à diverses époques, ont fait grand bruit dans le monde et donné lieu à mille conjectures, tels que le juif errant, le masque de fer, qui intrigua toute l'Europe ; la femme invisible, et pour la dernière en rang, mais non en importance, la jeune fille au museau de cochon[97].

L'on s'adressa enfin à l'un des convives, dont la physionomie n'annonçait rien moins qu'un conteur. C'était un homme mince, pâle et ridé, d'un genre nerveux très irritable, qui paraissait absolument absorbé, et qui, assis à l'extrémité de la table, la tête rentrée dans le collet montant de son habit, ressemblait à une tortue dans son écaille.

La simple demande d'une histoire sembla lui causer une agitation nerveuse ; cependant, loin de se refuser à ce qu'on attendait de lui, il avança sa tête hors de sa coquille, fit quelques grimaces et quelques contorsions bizarres avant de pouvoir rendre à ses traits leur régularité, et à sa voix son ton naturel ; après quoi il proposa de raconter en

[97] The Pink-faced Lady est un légende londonienne du XVII^{ème} siècle, ayant fait l'objet de nombreuses suppositions. Mais les Londoniens étaient tous d'accord sur une chose : quelque part dans la ville, une riche dame au visage de truie cherchait un mari...

détail la rencontre qu'il avait faite depuis peu, dans le cours de ses voyages, d'un personnage mystérieux que l'on pouvait mettre en parallèle avec le masque de fer[98]. Sa narration extraordinaire m'a tellement frappé, que je la transcris ici pour le plaisir du lecteur, et aussi fidèlement que ma mémoire peut me le permettre. Il me semble qu'on y trouvera tout l'intérêt de ces histoires mystérieuses et romantiques que l'on recherche si avidement aujourd'hui.

17 - LE GROS MONSIEUR

HISTOIRE DE DILIGENCE

Je le verrai, dût-il m'anéantir.
Hamlet.

C'était un dimanche ; il pleuvait, et nous étions dans le mois de novembre, saison triste et brumeuse. J'avais été arrêté dans le cours d'un voyage par une légère indisposition : j'étais convalescent ; cependant un reste de fièvre m'obligeait encore à garder la chambre dans une auberge du bourg de Derby. Un dimanche pluvieux, dans une auberge de village ! Il faut avoir eu le malheur de se trouver en pareille situation pour s'en faire une idée. La pluie frappait à petit bruit les vitraux, et le son mélancolique des cloches appelait les fidèles à l'église.

Je m'approchai de la fenêtre, espérant découvrir quelque objet propre à récréer la vue ; mais il semblait que l'on eût placé mon appartement hors de la portée de toute distraction. De ma chambre à coucher, je n'apercevais que des toits de tuiles, ou de longues rangées de cheminées ; et de mon salon, j'avais en perspective toute la bassecour. Je ne connais rien de plus propre à dégoûter de ce bas monde que la vue d'une bassecour

[98] L'homme au masque de fer, souvent appelé de manière abrégée « le Masque de fer », est un prisonnier de la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, parmi les plus célèbres de l'histoire de France. Le mystère entourant son identité n'ont cessé d'alimenter les imaginations. L'hypothèse la plus célèbre reste celle d'un supposé frère clandestin du roi, avancée par Voltaire au XVIII^{ème} siècle. Bien qu'aucune preuve historique ne vienne l'étayer, elle s'appuie sur des faits réels.

un jour de pluie. De la paille pourrie, longtemps foulée par les voyageurs et les garçons d'écurie, formait une épaisse couche de litière qui couvrait toute la cour. Dans un coin, un monceau de fumier s'élevait comme une île au milieu d'une marre d'eau croupissante ; une douzaine de volailles, rassemblées sous une voiture de roulier, se pressaient autour d'un piteux et misérable coq, que la pluie avait dépouillé de toute sa fierté, et dont la queue traînante, nattée de manière à ne former qu'une seule plume, servait de conduit à l'eau qui coulait sur son dos. Derrière la voiture, une vache ruminait tristement, recevant la pluie avec une patience imperturbable, tandis qu'un léger nuage de vapeurs s'élevait de tout son corps ; un vieux cheval vairon[99], ennuyé de la solitude de son écurie, allongeait par la fenêtre sa tête décharnée, sur laquelle tombait l'eau des gouttières. Tout près de là, un malheureux dogue, enchaîné dans sa loge, poussait de temps en temps un grognement sourd sans que l'on pût deviner s'il voulait hurler ou aboyer ; une servante de cuisine, grosse souillon en sabots, plus désagréable que le temps même, allait et venait dans la cour. En un mot, tout était triste et désolé, excepté une troupe de canards qui, rassemblés amicalement autour d'un bourbier, s'y désaltéraient en barbotant à grand bruit.

J'étais seul, désœuvré et sans aucun sujet de distraction. Aussi ma chambre me devenait insupportable, et je la quittai bientôt pour me rendre dans la pièce qu'on nomme le salon des voyageurs. C'est une pièce commune qui, dans beaucoup d'hôtels, est réservée pour la commodité d'une classe d'hôtes appelés commis voyageurs, ou simplement voyageurs, espèce de chevaliers itinérants du commerce, qui parcourent incessamment le royaume en diligence, à cheval ou en cabriolet. Selon moi, eux seuls remplacent de nos jours les chevaliers errants du bon vieux temps. Comme leurs devanciers, ils mènent une vie itinérante et aventureuse. Seulement ils ont échangé la lance contre une cravache ; une carte d'échantillons leur sert de bouclier, et leur cotte de mailles est un carrick[100]. Au lieu de maintenir envers et contre tous les attraits d'une beauté incomparable, ils courent le pays, répandent au loin la réputation et la solidité d'un gros marchand ou d'un riche manufacturier, toujours prêts à conclure une affaire en son nom ; car de nos jours, lorsque l'on se recherche, c'est pour trafiquer et non pour se

[99] Se dit des hommes et des chevaux dont l'iris est entouré d'un cercle blanchâtre.
[100] Manteau en drap de laine.

combattre. De même, que, dans le bon. vieux temps de la féodalité les chevaliers fatigués d'un long voyage suspendaient autour de la grande salle de l'hôtellerie leurs pesantes armures, la cotte de mailles, le casque et la longue épée, ainsi le salon des voyageurs est orné de tout le harnachement de leurs successeurs. L'on y voit des box-coats[101], des fouets de toute espèce, des éperons, des guêtres et des chapeaux recouverts d'une coiffe de taffetas ciré.

J'espérais rencontrer un de ces dignes voyageurs avec qui je pourrais lier conversation ; je fus désappointé. J'en aperçus, il est vrai, deux ou trois dans le salon, mais je n'en pus rien tirer : l'un achevait son déjeuner en querellant le garçon et maudissant tout ce qu'on lui servait ; un autre, tout en boutonnant ses guêtres, exhalait mille imprécations contre le galopin qui avait mal nettoyé ses souliers ; et le troisième, assis auprès d'une table, battait la caisse avec ses doigts en regardant la pluie couler le long des vitres. Il semblait que la tristesse du temps les avait gagnés, et ils sortirent l'un après l'autre sans proférer un seul mot.

Mon unique ressource fut de muser à la fenêtre en regardant les belles de l'endroit, qui, marchant sur la pointe du pied, se rendaient à l'église, cachées sous un parapluie tout mouillé, et la jupe retroussée jusqu'à mi-jambe. Bientôt la cloche cessa de sonner, et un profond silence régna dans la rue. Alors je pris plaisir à considérer les filles d'un marchand dont la demeure était en face de l'hôtel, et qui, retenues au logis par la crainte de gâter leurs atours[102] du dimanche, se montraient à la fenêtre en faisant parade de leurs charmes dans l'espoir d'attirer l'attention des voyageurs ; mais la voix aigre d'une mère sévère et vigilante les obligea enfin à se retirer, et il ne me resta plus rien pour me distraire.

Que faire pour passer cette longue journée ? J'étais seul, malade, et tout dans une auberge semble calculé pour redoubler l'ennui ; de vieilles gazettes parfumées de bière et de tabac, que j'avais déjà lues et relues une douzaine de fois ; de mauvais romans plus ennuyeux encore qu'un jour pluvieux. Je fus sur le point de périr d'ennui en parcourant

[101] Manteau qui est généralement court, ample et a une coupe droite.
[102] Toilette et parure féminine.

un vieux volume du Lady's Magazine[103]. Je relus dix fois tous les noms vulgaires que d'ambitieux voyageurs avaient gravés sur les vitraux ; éternelle kyrielle de Smiths et de Browns, de Jaksons et de Johnsons, et de tous les enfants de sexe masculin du monde, et je déchiffrai quelques fragments de fastidieuse poésie que j'avais lus sur des fenêtres d'auberge dans toutes les parties du monde.

Le temps était toujours triste et sombre ; les nuages noirs, lourds et épais chassaient lentement ; la pluie même n'offrait aucune variété ; c'était toujours le même bruit fatigant et monotone de l'eau qui tombe, tombe, tombe, et tombe encore goutte à goutte ; quelquefois cependant un parapluie qui passait sous la gouttière me réveillait en me donnant l'idée d'une forte ondée.

Ce fut pour moi un événement vraiment confortable - si toutefois je puis employer cette expression adoptée de nos jours - lorsque dans le courant de la matinée j'entendis le son d'un cor, et que je vis une diligence traverser rapidement la rue, couverte d'une douzaine de voyageurs perchés sur l'impériale, où on les avait entassés les uns sur les autres, et qui, blottis sous leurs parapluies de coton, étaient enveloppés d'un nuage de vapeur qui s'exhalait de leurs manteaux tout trempés.

Le bruit de la voiture attira sur la rue une foule de polissons et de chiens vagabonds, et le garçon d'écurie aux cheveux rouges, et cet animal indescriptible appelé galopin, et les autres vagabonds de toute espèce qui infestent les environs d'une hôtellerie. Mais ce mouvement fut passager ; la diligence poursuivit sa route, les chiens, les polissons, le garçon d'écurie et le galopin rentrèrent dans leur tanière ; la rue demeura silencieuse, et la pluie continua à tomber. J'avais même peu d'espoir de la voir cesser ; car le baromètre était précisément à grande pluie ; le chat tigré de mon hôtesse, assis dans le coin du foyer, nettoyait ses moustaches en passant souvent sa pâte par-dessus son oreille, et lorsque je consultai l'almanach[104], je ne vis pour le mois entier que de sinistres prédictions : pluie, petite pluie, grande pluie, pluie continue, et toujours de la pluie, depuis le 1er du mois jusqu'au 3o.

[103] The Lady's Magazine ; ou Entertaining Companion for the fair sex, appropriated solely to their use and amusement, était un des premiers magazines féminins britanniques publiés mensuellement de 1770 à 1847.
[104] Publication ayant plus ou moins pour base le calendrier.

Je devins morose ; les heures me semblaient des siècles, le battement même de la pendule m'était insupportable. Enfin, le profond silence qui régnait dans l'hôtel fut interrompu par le bruit argentin d'une sonnette. Un instant après j'entendis, sur l'escalier, la voix d'un garçon :

« Le gros monsieur du n°13 demande son déjeuner, du pain, du beurre et du thé, avec du jambon et des œufs. Les œufs pas trop cuits. »

Dans la situation où j'étais, le moindre incident acquiert de l'importance. Ici l'on venait d'ouvrir une vaste carrière à mes conjectures, et j'avais de quoi exercer mon imagination. Je suis assez enclin à faire des portraits de fantaisie, et dans cette occasion j'avais à ma disposition tout ce qui m'était nécessaire. Si le garçon avait désigné par son nom l'hôte du second étage, s'il l'avait appelé M. Smith ou M. Brown, M. Jackson ou M. Johnson, ou simplement le voyageur du n° 13, c'eût été pour moi une toile blanche ; je n'y aurais pas fait la moindre attention ; mais le *gros monsieur*, cette dénomination avait quelque chose de piquant. Ce trait seul me donnait l'idée du personnage ; déjà son esquisse était tracée, et mon imagination fit le reste.

Il est gros, me disais-je, c'est-à-dire replet ; il est donc, suivant toute apparence, déjà avancé en âge ; car on engraisse en vieillissant. Il déjeune tard, et dans sa chambre. Ce doit être un homme habitué à prendre ses aises, et que rien n'oblige à se lever tôt. Alors, c'est un bon vieux papa, à gros ventre et à face rubiconde.

On sonna de nouveau et avec violence. Le gros monsieur attend impatiemment son déjeuner. C'est sûrement un homme d'importance, qui fait figure dans le monde ; habitué à ce qu'on le serve à la minute ; d'un bon appétit, et un peu vif lorsqu'il a faim. C'est peut-être, me dis-je, un échevin[105] de Londres ; et pourquoi pas un membre du parlement ?

On monta le déjeuner, et un court intervalle de silence succéda : probablement il prendrait son thé. Tout à coup la sonnette fut violemment agitée, et avant qu'on eût pu répondre elle retentit encore avec plus de violence. Dieu me pardonne, quel vieil emporté ! Le garçon accourut tout essoufflé. Tout était mauvais ; le beurre était rance, les

[105] Magistrats élus par les notables des villes, confirmés par le roi et soumis à l'inspection des commissaires royaux (missi dominici).

œufs trop cuits, le jambon trop salé. Le gros monsieur est difficile ; sans doute, c'est un de ces hommes qui ne mangent qu'en grondant, tiennent toujours le garçon en mouvement, et vivent dans un état, perpétuel d'hostilité avec tout l'hôtel.

L'hôtesse se mit fort en colère. C'était une femme vive et coquette, tant soit peu acariâtre, se négligeant parfois et passablement jolie cependant ; ayant un grand benêt de mari, comme il convient à une femme querelleuse.

Elle gourmanda rudement les domestiques, leur reprocha d'avoir servi un aussi mauvais déjeuner, mais ne laissa pas échapper un seul mot d'impatience contre le gros monsieur, ce qui prouvait clairement que c'était un homme de conséquence, ayant le droit de gronder impunément et de mettre tout sens dessus-dessous clans l'hôtel. On porta de nouveau des œufs, du jambon, du pain et du beurre, et cette fois le déjeuner fut trouvé bon ; du moins on ne s'en plaignit pas.

J'eus à peine le temps de faire deux ou trois tours dans le salon qu'on sonna encore, et dans un instant tout l'hôtel fut sur pied pour chercher le Times ou le Moming-Chronicle, que le gros monsieur demandait. C'est donc un whig[106], ou plutôt, à son ton impérieux, aux manières exigeantes qu'il affecte à l'occasion, je le prendrais pour un radical[107]. J'ai entendu dire que Hunt[108] est assez gros ; qui sait, c'est peut-être Hunt lui-même ?

Tout ceci piqua ma curiosité. Je demandai au garçon quel était ce gros monsieur qui causait tant de fracas, mais je n'en pus rien apprendre ; personne ne savait seulement son nom. Le maître d'un grand hôtel prend rarement la peine de s'informer du nom et de la profession des hôtes qu'il loge en passant. La couleur de leur vêtement, leur taille, leurs manières fournissent des indications suffisantes pour les désigner. C'est le grand ou le petit monsieur, le monsieur en habit noir, ou le monsieur en habit marron, ou bien encore, comme aujourd'hui, le gros monsieur. Une fois qu'on a trouvé une désignation semblable, cela suffit ; toute information ultérieure devient inutile.

[106] Libéral anglais, qui était opposé aux torys.
[107] Le mouvement radical est né à la fin du XVIII[ème] siècle pour soutenir la réforme parlementaire, avec des objectifs supplémentaires tels que la réduction des impôts et l'abolition des privilèges.
[108] Henry Hunt, dit Hunt l'Orateur (1773 - 1835), est un homme politique radical anglais.

De la pluie ! De la pluie ! Et encore de la toujours de la pluie ! Il n'y a pas moyen de songer à mettre le pied dehors, et point d'occupation, point de distraction dans l'hôtel. Cependant, j'entendais marcher au-dessus de ma tête. C'était précisément dans la chambre du gros monsieur. Il est gros et lourd, à en juger par la pesanteur de ses pas, et il est vieux puisqu'il porte des souliers qui craquent lorsqu'il marche ; sans doute, c'est un riche et vieux papa qui porte encore des souliers carrés, et qui, toujours réglé dans ses habitudes, fait maintenant de l'exercice après son déjeuner.

Alors je lus et relus toutes les annonces d'hôtels et de voitures publiques qui étaient affichées sur la cheminée. J'avais en horreur le The Lady's Magazine, il était plus insupportable que le temps même. J'errais sans savoir que faire ; enfin je montai dans ma chambre. J'y entrais à peine que j'entendis un cri dans la chambre voisine. La porte fut ouverte et refermée avec violence, et une jeune servante, dont j'avais remarqué la physionomie fraîche et enjouée, descendit l'escalier tout en émoi. Le gros monsieur avait été insolent envers elle.

Ceci mit en défaut toutes mes conjectures. Cet inconnu n'est donc pas vieux ; les vieilles gens ne s'amusent pas à tourmenter les servantes d'auberge. Il n'est pas jeune non plus ; un jeune homme n'exciterait point une telle indignation. Ce doit être un homme entre deux âges, et horriblement laid par-dessus le marché ; autrement la fille aurait été moins offensée de ses procédés. J'étais vivement intrigué, je l'avoue.

Cinq minutes après, la voix de l'hôtesse se fit entendre. Je l'aperçus au passage comme elle montait l'escalier ; son visage était enflammé, sa coiffe flottante et sa langue toujours en mouvement :

« Je ne permettrai point qu'on en agisse ainsi dans ma maison, je vous en réponds. Que les voyageurs fassent de la dépense, à la bonne heure ; mais cela ne leur donne pas le droit d'insolence, et je ne souffrirai pas que les servantes soient traitées de la sorte lorsqu'elles sont à leur ouvrage ; je ne le souffrirai point ! »

Comme je déteste les querelles avec les femmes, et surtout avec les jolies femmes, je me retirai dans le fond de mon appartement en laissant ma porte entrouverte, car je sentais ma curiosité trop vivement excitée pour ne pas prêter l'oreille. L'hôtesse marcha bravement vers les retranchements de l'ennemi, et y entra d'assaut ; la porte se ferma sur

elle. Sa voix se fit entendre comme un tonnerre pendant deux ou trois minutes ; bientôt elle s'apaisa peu à peu ainsi qu'un coup de vent qui mugit dans un grenier, enfin j'entendis un grand éclat de rire, et puis je n'entendis plus rien.

Quelques instants après, l'hôtesse sortit le sourire sur les lèvres et rajustant sou bonnet, qui était un peu de travers. Comme elle descendait l'escalier, l'hôte lui demanda de quoi il s'agissait :

« Ce n'est rien, répondit-elle, cette fille est folle. »

J'étais plus embarrassé que jamais. Que faire de cet inexplicable personnage qui a les talents de mettre en courroux une servante jeune et enjouée, et de changer en sourire les fureurs d'une hôtesse acariâtre ? Il n'est donc pas désagréable, vieux, laid et bourru, comme je l'avais pensé.

Il fallut me remettre à l'ouvrage, et le peindre de nouveau sous des traits tout différents. Je me le représentai alors comme un de ces gros personnages que l'on voit souvent se donner un air d'importance à la porte d'une auberge de village. Francs biberons, bons vivants portant la cravate à la Aelélher[109], et qui entretiennent leur embonpoint en buvant force bière ; joyeux compagnons qui ont vu le monde et prêté à Highgate le serment exigé des habitants d'Horn's tavern[110], qui traînent leur vie dans les cabarets, et connaissent tous les tours des garçons et les ruses des hôtesses ; libertins de bas aloi, prodigues jusqu'à la concurrence d'une guinée, qui appellent tous les domestiques par leur nom, agacent les servantes, causent avec la dame du comptoir et prolongent la conversation après le dîner en sablant une bouteille de vin de Porto ou un verre de negus[111].

J'employai toute la matinée à me perdre ainsi en conjectures. Je n'avais pas plus tôt adopté un système sur l'inconnu qu'un incident imprévu le renversait de fond en comble et bouleversait de nouveau toutes mes idées. Telles sont les spéculations d'un esprit malade. J'avais, comme je l'ai déjà dit, les nerfs très irritables, et cette contention, d'esprit

[109] Boxeur fameux, dans Thomas Moor.
[110] Voici la formule du serment : « Je jure de ne pas boire de petite bière quand j'aurai du porter, de ne pas manger de roast-beef lorsque l'on me servira des ortolans, etc., etc. »
[111] Liqueur composée de vin mêlé avec de l'eau, du sucre et du jus de citron.

continuel concernant le personnage invisible produisit son effet ; j'éprouvai une violente contraction nerveuse.

L'heure du dîner arriva. J'espérais que le gros monsieur descendrait au salon, et que je pourrais enfin jouir de sa présence ; mais non, on le servait dans sa chambre. Quel peut être son but en se renfermant ainsi dans une solitude mystérieuse ? Ce ne peut être un radical, et il y a quelque chose de trop aristocratique dans cette affectation à se séparer du reste du monde, et à se condamner pendant, une longue journée pluvieuse à rester seul avec son ennuyeuse personne ; d'ailleurs il vit trop délicatement pour un mécontent. Il semble se complaire dans la variété des mets, et savoure en amateur un bon verre de vin. Mes doutes sur ce point furent enfin éclaircis, car il n'avait sûrement pas encore achevé sa première bouteille lorsque je l'entendis fredonner à mi-voix ; je prêtai l'oreille, et je reconnus le « God Save the King. » Il est clair que ce n'est point un radical, mais bien un fidèle sujet, dont le dévouement se ranime en vidant sa bouteille, et qui soutiendrait envers et contre tous le roi et la constitution, lorsqu'il ne pourrait plus se soutenir lui-même. Mais qui est-il ? Je formais les conjectures les plus étranges. Ne serait-ce point quelque grand personnage qui voyage incognito ? Et par Dieu, me disais-je, peut-être un des membres de la famille royale. Si je m'en souviens bien, ils sont tous d'un honnête embonpoint.

La pluie tombait toujours. Le mystérieux inconnu ne sortait point de sa chambre, ni même, autant que j'en pouvais juger, de son fauteuil, car je ne l'entendais point remuer. Cependant la journée avançait, et le salon se remplissait de voyageurs. Les uns, arrivés à l'instant, étaient encore enveloppés de leurs carricks ; d'autres, après avoir couru toute la matinée, rentraient enfin à l'hôtel ; celui-ci dînait, celui-là prenait le thé. Si j'avais été dans une situation d'esprit différente, j'aurais trouvé quelque plaisir à étudier cette étrange espèce d'hommes. J'en remarquai deux particulièrement qui paraissaient de beaux esprits de grands chemins, et savaient par cœur toutes les facéties ordinaires des voyageurs. Ils débitaient une foule de jolies choses aux servantes, les appelant Louisa, Éthélinsa, et leur donnaient une douzaine de noms aussi distingués, qu'ils changeaient à chaque fois en riant aux éclats de leurs heureuses saillies. Mais toutes mes pensées étaient absorbées par

le gros monsieur. Mon imagination le suivait depuis le matin, et rien ne put la mettre en défaut.

La soirée s'écoulait lentement. Les voyageurs lurent et relurent deux ou trois fois les journaux. Quelques-uns formèrent cercle autour du feu, et racontèrent de longues histoires sur leurs chevaux et leurs aventures en voyage ; combien de fois leur voiture s'était rompue, et combien de fois elle avait versé. Ils discutèrent le crédit de différentes maisons de commerce, et la commodité des auberges. Les deux beaux esprits dont j'ai déjà parlé racontèrent quelques anecdotes choisies sur de jolies servantes et des hôtesses complaisantes. Tout en jasant ainsi, ils prenaient tranquillement ce qu'ils appelaient leur bonnet de nuit, c'est-à-dire de plein verres d'eau-de-vie mitigée avec de l'eau et du sucre, ou quelque autre mélange semblable Après quoi, chacun à son tour appela le galopin ou la fille, et se retira dans sa chambre en vieux souliers, merveilleusement taillés pour faire des pantoufles fort incommodes.

Un seul d'entre eux demeura au salon ; c'était un homme très-petit, ayant une grosse tête carrée couverte de cheveux rouges, et dont le gros ventre était soutenu par deux jambes fort courtes. Il était assis seul auprès d'une table, et devant lui était un plein bol de négus avec une cuiller. Il fit si bien tout, en goûtant et mêlant sa liqueur, en musant et goûtant encore, qu'il ne resta plus rien au fond du vase que la cuiller. Peu à peu il s'assoupit tout droit dans son fauteuil ; son bol vide était encore devant lui, et sa chandelle semblait s'endormir aussi, car la mèche longue et noire se couronna de champignons, de sorte qu'elle ne répandait plus dans la pièce qu'une faible lueur. Cette lumière incertaine avait quelque chose de sinistre. Tout reposait dans l'hôtel, et les longs carricks des voyageurs, suspendus autour de la pièce, semblaient autant de spectres. Je n'entendais que le battement de la pendule, les pénibles ronflements du buveur endormi, et la pluie qui lentement dégoutte, dégoutte, et toujours dégoutte des bords du toit sur le pavé. L'horloge de l'église sonna minuit. Au même instant j'entendis au-dessus de ma tête les pas pesants du gros monsieur, qui se promenait lentement dans sa chambre. Tout cela inspirait une certaine terreur, surtout dans l'état d'agitation nerveuse où je me trouvais ; ces carricks allongés comme des fantômes, ces bruyants ronflements, et les pas retentissants de cet être mystérieux. Cependant, le bruit qu'il faisait en marchant diminua

peu à peu, et bientôt il cessa tout-à-fait. Je ne pus y résister plus longtemps. J'étais comme un héros de roman réduit au désespoir.

« Quoiqu'il puisse en découler, m'écriai-je, je le verrai. »

Je saisis un bougeoir et marchai à grands pas vers le numéro 13. La porte était tout ouverte. J'hésitai un moment et j'entrai ; la chambre était déserte, une bergère large et profonde était placée devant une table sur laquelle on voyait un gobelet vide et un numéro du Times, et dans toute la chambre on respirait une forte odeur de fromage de Stilton[112]. Le mystérieux étranger venait de sortir à l'instant, c'était évident ; je me retirai donc cruellement désappointé, et me dirigeai vers mon appartement, qui n'était plus sur la bassecour, mais bien sur le devant de l'hôtel. En traversant le corridor, j'aperçus une large paire de bottes à revers extrêmement crottées, celles de l'inconnu, sans aucun doute ; mais il n'eût pas été prudent de poursuivre jusque dans sa retraite un être aussi redoutable ; il aurait bien pu me décharger à la tête une paire de pistolets, ou toute autre chose peut-être. Je me mis donc au lit, mais je passai plus de la moitié de la nuit sans dormir, dans une horrible agitation ; et même après que le sommeil se fut emparé de moi, j'étais encore poursuivi par l'idée du gros monsieur et de ses bottes à revers.

Cependant mon sommeil se prolongea fort avant dans la matinée du lendemain ; enfin il fut interrompu par un grand mouvement, dans l'hôtel, et une agitation dont je ne pus d'abord m'expliquer la cause ; mais lorsque je fus parfaitement éveillé, je reconnus que le bruit était occasionné par une chaise de poste qui sortait de la cour. Tout à coup on cria au bas de l'escalier :

« Monsieur a oublié son parapluie ; cherchez le parapluie du voyageur du numéro 13. »

Aussitôt j'entendis les pas précipités d'une servante qui traversait le corridor en répétant d'une voix étouffée :

« Le voici, voici le parapluie du voyageur. »

Le mystérieux étranger était donc sur le point de partir, et il ne me restait qu'une seule chance pour le connaître. Je sautai à bas de mon lit ; je courus à la fenêtre ; et,

[112] Le Stilton Cheese - fromage de Stilton - est un fromage anglais. Il existe deux sortes de Stilton, le Stilton bleu - le plus connu des fromages anglais -, et le Stilton blanc.

ouvrant brusquement les rideaux, j'entrevis par-derrière un individu qui montait en voiture. À CEI instant, le vent écarta les pans d'un habit marron, et me fit voir en plein les formes ample d'une culotte d'équitation blanche ; la portière se referma.

« Tout droit, » dit une voix. La voiture partit au galop ; et voilà tout ce que j'ai vu du gros monsieur.

Note : Ce chapitre, déjà très piquant par lui-même, le devient encore davantage lorsque l'on connaît le mystérieux voyageur. Ce personnage étrange n'est autre que Walter Scott, et la plaisanterie a d'autant plus de sel que cet auteur fécond, dont le nom n'est un mystère pour personne, est toujours censé cependant garder l'anonymat. Washington Irving aurait pu craindre que cette saillie ne lui fît perdre l'amitié de Walter Scott, à qui il avait précédemment dédié ses esquisses ; mais celui-ci a fort bien pris la chose. Il plaisante même assez longuement à ce sujet, dans la préface de Peverit du Pic, le portrait qu'il y a tracé de sa personne ressemble beaucoup à celui du gros monsieur.

18 - LES AMANTS

Lève-toi, partons, ma bien-aimée ; déjà l'hiver fuit, la pluie et les vents ont cessé, les rieurs couvrent la terre, le chant des oiseaux annonce le retour du printemps, et la voix de la tourterelle se fait entendre dans les bois.

Cantique de Salomon.

Pour un observateur tant soit peu philosophe, et de plus vieux garçon, qui, par une longue expérience des folies de ce bas monde, a appris à connaître les hommes, et aussi les femmes ; c'est un spectacle fort intéressant que l'innocent manège de deux jeunes amants. L'étude des amours des plantes est plus grave et plus scientifique peut-être, mais certes elle est moins attrayante.

Depuis mon arrivée au château, je trouve un véritable plaisir à suivre tous les mouvements de la belle Julia et de son amant, à observer la simplicité et la naïve timidité d'une jeune fille sans art, sans coquetterie, qui jouit de sa première conquête ; tandis que dans les regards du capitaine, l'on distingue ce mélange d'orgueil et d'amour qu'éprouve un amant bien épris en contemplant son précieux trésor.

Je les remarquais hier se promenant, à l'écart, le long du mur du jardin. Le soleil répandait une douce chaleur, et ses rayons, se jouant sur la verdure, y formaient de larges masses d'ombre et de lumière. Le coucou du printemps, fidèle avant-coureur, se faisait entendre dans le lointain ; la grive gémissait sur la haie d'aubépine, et un beau papillon jaune voltigeait et folâtrait en caressant les fleurs.

La belle Julia, appuyée sur le bras de son amant, l'écoutait les yeux baissés, une tendre rougeur couvrait ses joues, un doux sourire brillait sur ses lèvres, et la main, négligemment pendante, tenait un bouquet de fleurs. Ils se promenaient à pas lents, et tandis qu'en les suivant des yeux, j'admirais le riant tableau qui les entourait, je ne pouvais m'empêcher de déplorer la loi fatale qui fait succéder l'automne au printemps, la décrépitude à la jeunesse, les fruits aux fleurs, et qui transforme les amants en époux.

La belle Julia, ainsi que je l'ai appris au château, est la fille d'un ami de collège du Squire qui, étant entré au service en quittant Oxford, résida plusieurs années en Inde, où il fut blessé mortellement dans une escarmouche contre des autochtones. Avant de mourir il traça quelques lignes d'une main tremblante, pour recommander à l'affection de

son ancien ami, sa femme et sa fille. Celles-ci revinrent en Angleterre, sans appui et presque sans espérances ; mais aussitôt que M. Bracebridge connut leur situation, il vola à leur secours, et arriva assez à temps pour donner quelques consolations à la mère, sur le point de succomber à une maladie de langueur, et pour adoucir ses derniers moments, en l'assurant que sa chère enfant ne resterait pas sans protecteur.

Le digne Squire revint au manoir chargé de ce précieux trésor, et il lui a prodigué tous les soins d'une affection vraiment paternelle. Il a voulu diriger lui-même l'éducation de sa pupille et former son goût ; de sorte qu'elle a un peu adopté ses idées, et elle le révère comme le plus sage et le meilleur des hommes. Elle a aussi passé une partie de sa jeunesse au château de lady Lilly Craft, qui lui a donné les bonnes manières de l'ancienne cour, et orné son esprit de nouvelles et de romans de toute espèce. À dire vrai, Mylady a puissamment contribué au mariage de Julia et du capitaine, par l'attention qu'elle a eue de les réunir chez elle à la campagne, aussitôt qu'elle a remarqué leur inclination naissante, car la bonne dame ne connaît pas de bonheur comparable à celui de voir deux tendres tourtereaux roucoulant auprès d'elle.

Je vois avec plaisir que tous les gens du château témoignent une sincère affection à la belle Julia. Depuis son enfance, elle a été l'enfant gâté de la maison. Chacun prétendu avoir contribué à son éducation, il n'est donc pas étonnant qu'elle soit accomplie. Le jardinier lui a enseigné à cultiver les fleurs qu'elle aime passionnément. Le vieux Christy, le piqueur bourru, s'adoucit à son approche, et tout en faisant remarquer avec quelle grâce et quelle aisance elle se tient en selle, il réclame l'honneur de lui avoir appris à monter à cheval ; tandis que la femme de charge, qui la regarde, pour ainsi dire comme sa fille, laisse à entendre que c'est elle qui l'a initiée aux mystères de la toilette, ayant été formée elle-même par feu madame Bracebridge, dont elle était femme de chambre dans sa jeunesse. Cette prétention me semblerait assez fondée, car la mise de la jeune lady, quoique simple et de bon goût, a quelque chose d'un peu antique, et sa coiffure

ressemble beaucoup à celle de portraits de sir Peter Lely[113] que l'on voit dans la galerie de tableaux.

De-même, ses talents en musique sentent un peu l'ancienne méthode, et la plupart des morceaux qui figurent sur son pupitre seraient impitoyablement proscrits par un pianiste moderne. Néanmoins, j'ai vu tant de choses de moderne, tant de manières, tant de talents et tant de belles dames à la mode, que j'aime à retrouver cette légère teinte d'antiquité dans une jeune et jolie femme ; et j'éprouve plus de plaisir à l'entendre chanter sur un air simple et gothique, quelque vielles romance d'Herrick, de Carew, ou de Sucking, qu'à écouter un amateur à grands talents qui se perd dans les nues, comme une alouette, en parcourant les interminables cadences et les roulades de Rossini ou de Mozart.

De temps en temps, le soir, nous entendons de fort jolie musique exécutée par la belle Julia et le capitaine. Quelquefois, Maître Simon les accompagne, en raclant timidement sur son violon, et souvent il lui arrive de croquer quelques notes, ou de rester une ou deux mesures en arrière. Il se hasarde même parfois à battre le piano ou à faire sa partie dans un trio, et ordinairement on reconnaît sa voix à ses sons tremblants et aux fausses notes qui lui échappent de temps à autre.

Un jour, après avoir entendu la belle Julia, je vantais ses talents à Maître Simon, lorsque je m'aperçus qu'il s'attribuait tout l'honneur de son éducation musicale ; il m'assura qu'elle avait de fort heureuses dispositions, et finit par me dire avec ce ton de connaisseur qui lui est naturel :

« C'est une charmante personne, et je ne lui connais pas un seul défaut. »

[113] Sir Peter Lely, de son vrai nom Pieter Van der Faes (1618 - 1680), est un peintre d'origine néerlandaise. Il a connu une immense popularité comme portraitiste en Angleterre où il s'établit dans les années 1640. C'était aussi un grand amateur d'art, qui possédait une belle collection de dessins d'artistes.

19 - LA FAUCONNERIE

Du superbe faucon qui se bat à la perche,
Qui rase au loin la terre, où planant dans les airs,
Se perd au haut des cieux, où l'œil en vain le cherche,
Je connais ses proies et tout son régime alimentaire.
Spenser[114]

Le fâcheux progrès des lumières et de la civilisation, et le développement des arts et de l'industrie, fournissent au digne Squire un sujet de lamentations inépuisables ; mais de toutes les découvertes modernes, celle qui peut-être excite le plus souvent ses doléances c'est la funeste invention de la poudre à canon. C'est à elle qu'il attribue sans cesse la décadence de ses vieilles coutumes favorites, et même l'oubli total des mœurs antiques et chevaleresques.

« Jamais, dit-il, les soldats anglais ne se montreront tels qu'ils étaient dans le temps des arcs et des arbalètes, lorsqu'ils ne se fiaient qu'en leur propre force, et qu'un archer anglais, en bandant son arc, pouvait toucher à la tête avec une flèche d'un mètre de long. C'est alors qu'aux batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, la cavalerie française fut anéantie par les arbalétriers anglais. La yeomanrie ne sera jamais non plus ce qu'elle était à l'époque où elle s'exerçait sans relâche à manier l'arbalète, et où le tir de l'arc était son divertissement favori les jours de fête. »

Au nombre des maux innombrables, qu'a produits la fatale invention de la poudre, le Squire compte aussi la décadence du bel art de la fauconnerie.

« La chasse au chien couchant, dit-il, n'est en comparaison qu'un passe-temps d'égoïste que l'on recherche seul et en tapinois[115], mais le vol était un divertissement galant ; on s'y livrait au grand soleil et en rase campagne. C'était le noble plaisir de la chasse au limier transporté dans les airs.

[114] Edmund Spenser est un poète anglais de la période élisabéthaine (1552 - 1599).
[115] En cachette, clandestinement.

— D'ailleurs, dit-il, c'était, suivant le témoignage de Braithewate, le divertissement favori de tout homme fier et indépendant ; car, suivant le vieux proverbe gallois, dans ce temps on reconnaissait un gentilhomme à son faucon, son cheval et son limier. Dans le fait un cavalier se mettait rarement en campagne sans avoir le faucon sur le poing, et une dame de haut parage qui sortait à cheval croyait son équipage incomplet si elle ne portait son tiercelet retenu par des jets sur sa blanche main. Dans ce bon temps, dit un vieil auteur, on pensait qu'il suffisait à un gentilhomme de savoir donner du cor et porter son faucon avec grâce, et qu'il fallait laisser aux enfants du bas peuple les sciences et l'étude. »

Connaissant la marotte du Squire, je n'ai pas été surpris de voir qu'au nombre des différents plaisirs de l'ancien temps qu'il s'efforce de faire revivre au sein du petit état qu'il gouverne, il encourage d'une manière spéciale la noble science de la fauconnerie. L'on devine aisément qu'il a pour auxiliaire en cette circonstance son coadjuteur[116] infatigable, Maître Simon ; le ministre même a puissamment contribué à éclairer leurs travaux en leur faisant connaître divers passages relatifs à la fauconnerie, qu'il a découverts dans de vieux auteurs anglais. Quant au précieux ouvrage de la fameuse Juliana Barnes, the Gentleman's Academie[117], par Markham, et tous les traités et manuels qui jadis étaient l' a b c des anciens chasseurs, ils le savent sur le bout du doigt. Ils ont en outre étudié avec soin de vieilles tapisseries du château, où l'on voit sur de légers coursiers, et suivie de domestiques à pieds, une troupe nombreuse de cavaliers et de belles dames en habit de cheval, avec des chapeaux de castor et des plumes flottantes, et qui tous paraissent fort animés à la poursuite du gibier.

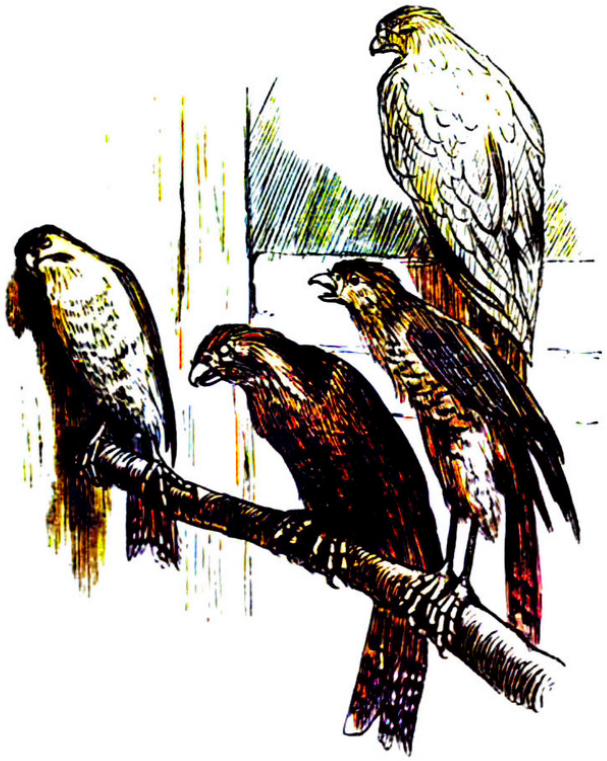
Le Squire s'oppose de tout son pouvoir à la destruction des faucons dans le voisinage, et il récompense au contraire généreusement toutes les fois qu'on peut lui en apporter un vivant ; de sorte que le château est abondamment pourvu d'oiseaux de proie de toute espèce. Maître Simon et lui ont épuisé leur patience et leur savoir à les réclamer[118], pour me servir de l'expression technique, et à les dresser à la chasse ; mais ils

[116] Ecclésiastique adjoint à un prélat.
[117] The Gentleman's Academie in Hawking, Hunting, and Armorie, écrit à l'origine par Juliana Barnes, et réédité par Gervase Markham.
[118] Le cri et le signe qu'on fait à un oiseau pour le faire revenir au leurre ou sur le poing.

éprouvent des contrariétés et des désappointements continuels. Leurs élèves emplumés sont les écoliers les plus indociles, et plus intraitables que l'on ait jamais vus ; mais la plus grande difficulté peut-être est de former et instruire les valets qui agissent en sous-ordre, et sont chargés spécialement de soigner ces oiseaux réfractaires. Le garde-chasse et le vieux Christy, par exemple, ont commencé par se révolter contre tout le système d'éducation ; car Christy était fort piqué d'entendre comparer ce qu'il appelle la chasse aux oies sauvages, avec une chasse au renard ; et le garde-chasse ne voyait dans un faucon qu'un insigne braconnier, qu'il était de son devoir de tuer sans rémission afin de le clouer *in terrorem*[119] au portail du château.

Christy cependant a consenti à se charger de l'éducation des faucons, mais depuis qu'il s'en mêle il a tout gâté ; car, sur ce point, il est aussi tranchant et aussi opiniâtre qu'en ce qui concerne la chasse ; il est en discussion avec Maître Simon sur la manière de nourrir et d'élever les faucons. En vain Maître Simon lui lit de longs fragments des vieux auteurs que j'ai nommés : Christy, qui ne sait pas lire, témoigne un souverain mépris pour la science acquise dans les livres, et n'en continue pas moins de traiter les faucons suivant ses principes, se confiant dans sa longue expérience à élever des coqs pour les joutes.

[119] Sans recours à un procès.



Par une conséquence nécessaire de cette diversité d'opinions et de systèmes, les pauvres animaux ont souffert de cruelles et fatales épreuves ; les uns sont morts victimes de la mauvaise nourriture de Christy et des remèdes de Maître Simon ; car celui-ci procède *secundumm artem*[120], et il leur a administré tous les vomitifs et les purgatifs indiqués par les auteurs ; jamais pauvres faucons ne furent nourris et médicamentés de la sorte. D'autres se sont envolés parce qu'ils n'étaient qu'à moitié réclamés, c'est-à-dire apprivoisés ; lorsqu'on les a lâchés en pleine campagne, ils ont dépilé, et, poursuivant le gibier hors de portée de la voix, ils ne sont jamais revenus à l'école.

Ces désappointements, quoique légers en apparence, affectaient vivement le Squire, et il commençait à désespérer du succès ; mais tout récemment on l'a rendu le plus heureux des hommes par l'envoi d'un très beau faucon gallois, que Maître Simon appelle un superbe hagard. C'est un présent d'un ami du Squire, sir Watkyn Williams Wynn, et sans doute c'est le descendant de quelque ancienne famille des princes de l'air, qui longtemps ont dominé sur les royaumes de nuages de la principauté de Galles, depuis Wynnstay jusqu'au sommet de Snowden ou la cime de Pennammawr.

[120] Dans les règles de l'art.

Depuis que le Squire a reçu un présent si flatteur, il est aussi impatient d'essayer son savoir-faire que l'était don Quichotte d'éprouver son armure. L'on a bien quelque doute sur le point de savoir si l'oiseau est en parfaite santé et convenablement dressé ; mais l'impatience de jouer avec ce nouvel hochet fait oublier tout le reste, et sans s'inquiéter si la saison est ou non favorable, si l'oiseau est bien ou mal disposé, l'on a décidé que demain l'on se donnerait le plaisir d'un vol.

Déjà le château est en rumeur, ainsi que cela arrive infailliblement toutes les fois que le Squire se dispose à faire quelque nouvelle promenade sur son dada. Habituée à respecter les caprices de son tuteur, miss Templeton a proposé d'être de la partie, et lady Lilly Craft parle aussi de se rendre à cheval sur le terrain pour jouir du coup d'œil. Ce projet réjouit singulièrement le vieux gentilhomme ; il s'en félicite comme d'un heureux présage du retour de la fauconnerie, et il ne désespère pas de voir un jour les grandes dames s'enorgueillir de porter un noble faucon de préférence à un perroquet, ou à un chien de manchon. Je pris plaisir à voir les préparatifs sans nombre, l'air affairé de Maître Simon, et les contrariétés continuelles qu'il éprouve de la part de ce véritable enfant de la boîte au poivre, le vieux Christy. Ils ont déjà conféré ensemble une douzaine de fois, afin de décider comment préparer le faucon pour la chasse du lendemain. Le vieux Nembrod[121] est aussi entêté que de coutume, et Maître Simon finit toujours par céder en disant gaiement :

«Bien, bien, Christy, faites comme vous l'entendrez ; seulement ne vous fâchez pas, » concession qui rend toujours le vieux drôle plus aigre que jamais.

[121] Puissant chasseur devant le Seigneur, dans les Écritures.

20 - LE VOL

Le faucon en partant souvent rase la terre ;
L'oiseleur inquiet, qui le cherche des yeux,
L'appelle de la voix, tremble et se désespère ;
Mais s'il le voit soudain planer au haut des cieux,
Fondre d'un vol rapide, ou lier une proie,
Le cor, en sons bruyants, exhale au loin sa joie.
Poignée d'anecdotes plaisantes[122]

De bonne heure le matin, le château était en émoi, et chacun se préparait au divertissement du jour. Au lever du soleil, j'ai entendu Maître Simon siffler et chanter sous ma fenêtre, tout en ajustant les jets aux jambes du faucon ; et j'ai reconnu quelques couplets de ses vieux airs favoris.

Lorsque le cerf est aux abois,
Et que le cor au loin résonne ;
Lorsqu'une bergère friponne
M'appelle et fuit au fond des bois, etc...

[122] A Handful of Pleasant Delights, de Clement Robinson (1566 - 1584), écrivain et éditeur anglais de chansons et de ballades.

Un déjeuner solide, composé de viandes froides, était servi dans le grand salon. Toute la garnison était en mouvement ; les domestiques, les fermiers et même un renfort de volontaires et d'oisifs enrôlés dans le village. De tous les côtés l'on amenait des chevaux à la porte du château : chacun avait un mot à dire ou quelque chose à faire ; on s'agitait, on allait, on venait ; les chiens aboyaient à tout rompre ; les uns, destinés à la chasse, se montraient impatients d'entrer en campagne, et les autres, condamnés à rester au logis, étaient chassés vers leur chenil à grands coups de fouet. En un mot la demeure du bon Squire présentait en ce moment une image fidèle de ces bruyants châteaux du bon vieux temps de la féodalité.

Le déjeuner fini, la cavalcade se disposa à entrer en campagne. La belle Julia était de la partie ; elle montait sa petite bête favorite, était revêtue d'un habit de cheval, avec un chapeau de castor sur lequel flottait un léger panache ; et je remarquai avec plaisir qu'au moment où elle mettait le pied dans l'étrier, le vieux Christy, oubliant sa rudesse habituelle, s'empressa d'ajuster sa selle et sa bride. Elle le remercia par un gracieux sourire, et je le vis aussitôt porter la main à son chapeau, puis promener ses regards sur les autres domestiques d'un air d'importance et de satisfaction, où je lus aisément que le bon homme triomphait en contemplant la grâce charmante de son élève en équitation.

Lady Lilly Craft voulut aussi jouir du spectacle de la chasse ; on la voyait en habit de cheval de l'autre siècle, avec un castor blanc à larges bords, attaché sous le menton,

s'avancer lentement sur sa jolie petite haquenée[123] écossaise, dont les allures sont aussi douces que le mouvement d'une escarpolette, tandis que le général, qui ne ressemblait pas mal à l'un de ces héros à larges panses qui figurent dans les vieilles gravures de la bataille de Blenheim, l'escortait galamment ; de l'autre côté venait le ministre qui s'intéressait vivement au divertissement scientifique du vol, et dont les conseils avaient été fort utiles en raison de ses connaissances profondes dans les vieilles coutumes.

Enfin, tout le monde étant prêt, nous partîmes du château. L'exercice à cheval met en belle humeur ; le coup d'œil d'ailleurs était riant et animé. Les jeunes gens accompagnaient miss Templeton. On la voyait conduisant son cheval avec autant de grâce que d'aisance ; son panache, agité par le vent, se balançait mollement dans l'air, et toute la troupe, paraissant et disparaissant à travers les arbres, babillant et galopant avec l'enjouement et la vivacité naturels à la jeunesse, produisait un charmant effet. Le Squire et Maître Simon marchaient de front, suivis du vieux Christy sur le fidèle Poivre. Christy portait le faucon sur le poing. L'oiseau, disait-il, étant habitué à lui. Puis venait la bande bruyante des fantassins, c'est-à-dire les domestiques du château, et les oisifs du village, avec deux ou trois épagneuls pour faire lever le gibier.

À l'arrière-garde marchait tranquillement une espèce de corps de réserve, composé de lady Lilly Craft, du général Harbottle, du ministre et d'un gros laquais. Milady s'avançait doucement sur sa petite haquenée écossaise, tandis que le général, monté sur un grand cheval de chasse, laissait tomber sur elle des regards de protection.

Quant à moi, n'étant point chasseur, je me réunis à cette petite troupe, ou plutôt je traînai sur les arrières pour mieux jouir du coup d'œil ; et quelquefois, ralentissant le pas, le ministre venait me tenir compagnie.

La chasse nous conduisit à quelque distance du château, dans une belle prairie tout humide de rosée. Elle était traversée par une petite rivière bordée de saules, déjà couverts d'un tendre feuillage ; et les chasseurs se mirent à la recherche des hérons, qui, disait-on, se tenaient d'ordinaire sur la rive.

Mais déjà des discussions s'étaient élevées parmi les chefs de la chasse. Le Squire, Maître Simon et le vieux Christy, semblables aux officiers supérieurs d'un corps d'armée,

[123] Cheval ou jument d'allure douce, que montaient les dames.

se rassemblaient de temps en temps et formaient le cercle afin de tenir conseil ; et je jugeai à certains mouvements de tête que Christy était aussi opiniâtre et aussi entêté qu'un vieux général allemand.

Tandis que nous caracolions sur cette belle pelouse, le moindre bruit était répété par un superbe écho que formaient les hautes murailles d'un vieux bâtiment, situé sur la rive opposée ; et je m'arrêtai pour écouter cet *esprit de la voix* qui semble se complaire dans les lieux calmes et solitaires. Le ministre m'apprit que ces ruines étaient les restes d'une ancienne ferme, et que les paysans du canton les croyaient fréquentés par une dobbie, espèce de lutin champêtre, semblable à Robin Goodfellow[124]. Ils se persuadaient que l'écho est la voix de la dobbie[125] qui leur répondait, et ils ne se souciaient guère de l'éveiller pendant la nuit. Le Squire, ajoutât-il, conserve précieusement cette ruine, précisément à cause de la croyance superstitieuse qui y est attachée. Tout en considérant la demeure de cet être aérien, je me rappelai cette belle description d'un écho qu'on lit dans la Duchesse de Malfy, par Webster :

Reste d'un vieux moulin délabré par les ans ;
Au-delà du torrent une muraille antique
Forme un très bel écho ; en sons clairs il réplique ;
On dirait qu'un esprit répond à vos accents.

Le ministre reprit alors la parole pour commenter longuement le nom énergique que les Juifs donnaient jadis à l'écho, qu'ils appelaient Batk-Kool, c'est-à-dire *le fils de la voix ;* ils le considéraient comme une espèce d'oracle, qui, dans le second temple, suppléait l'ivrim et le thummim[126] réservés au premier[127]. Mais par malheur, précisément au moment où le petit homme entamait une savante dissertation sur ce sujet, il fut interrompu par un bruit assourdissant de clameurs, cl 'exclamations et d'aboiements. Une

[124] Démon germanique, immortalisé par Shakespeare dans le Songe d'une nuit d'été.
[125] Nom, issu de l'anglais médiéval, utilisé pour désigner un lutin ou un esprit domestique.
[126] Ornements sacerdotaux attachés à l'éphod, et par lesquels le seigneur manifestait ses volontés au grand-prêtre.
[127] Monde enchanté de Balthasar Bekker (1634-1698).

volée de corneilles, effrayées de notre appareil imposant, était partie tout à coup d'une prairie voisine, et toute la racaille à pied criait à la fois :

« **À** vous, à vous, Christy ; voilà le moment. »

De leur côté, le Squire et Maître Simon, qui battaient les bords de la rivière à la recherche des hérons, recommandaient à Christy de rester tranquille ; de sorte qu'étourdi et troublé par ces cris confus, le bon homme perdit la tête : sans trop savoir ce qu'il faisait, il ôta le capuchon, lâcha le faucon ; et corneilles et faucon gagnèrent le large.

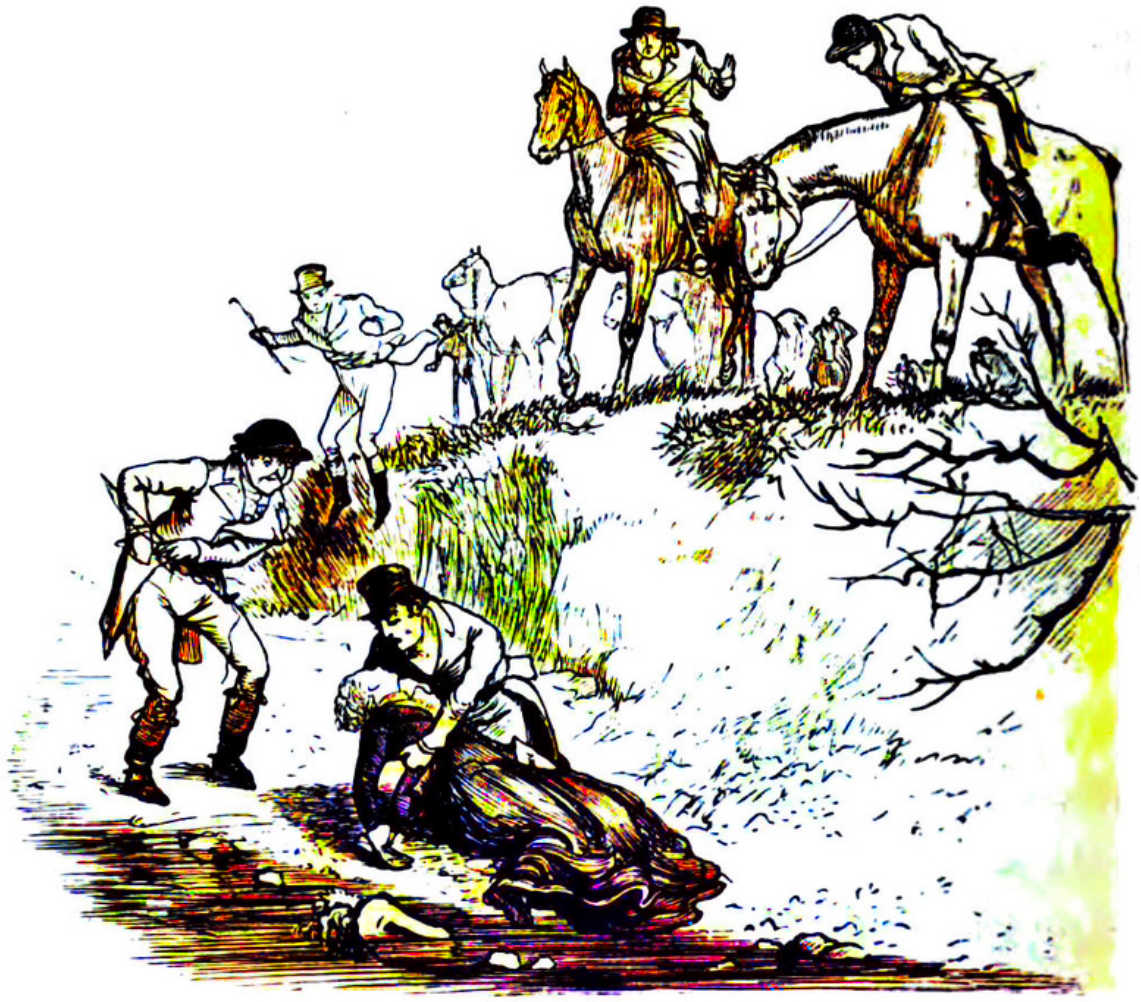
Je m'étais arrêté avec lady Lilly Craft et son escorte sur une petite éminence d'où l'on découvrait toute la chasse ; et, de là, je contemplai à loisir le charmant coup d'œil qu'offrait la cavalcade au moment où elle traversait la prairie dans la direction qu'avait suivie l'oiseau. Le visage des chasseurs tourné vers le ciel, tandis qu'ils suivaient des yeux le vol du gibier, était éclairé par le soleil levant ; les domestiques à pied, et le nez en l'air, couraient en criant de toute la force de leurs poumons, et les chiens, aboyant et bondissant, se joignaient par sympathie à ce concert tumultueux.

Le faucon avait séparé une proie du reste de la bande carnassière, et c'était un spectacle curieux de voir les efforts des deux oiseaux pour gagner le dessus, l'un afin de pouvoir enfoncer[128] l'autre pour éviter le coup fatal. Tantôt ils se perdaient au sein d'un léger nuage, et tantôt on les voyait reparaître, dans l'azur des cieux. Je ne suis point chasseur, aussi j'avoue que le pauvre animal qui luttait pour défendre sa vie m'inspirait plus d'intérêt que le faucon, que je comparais à un soldat mercenaire. Cependant le faucon prit enfin le dessus, et fondit sur sa proie ; mais elle fit le plongeon, et ; se relevant par un crochet, évita les serres fatales ; puis, redoublant de vitesse, elle se dirigea en croassant vers un vieil arbre desséché que l'on apercevait sur le sommet d'une montagne voisine ; tandis que le faucon désappointé s'éleva de nouveau dans les airs et sembla dépiter. Ce fut en vain que Christy appela, siffla et voulut le leurrer ; l'oiseau n'en tint compte, et dans le fait la voix de l'oiseleur fut étouffée, au milieu des cris et des aboiements de la milice indisciplinée qui le suivait.

En ce moment une exclamation de lady Lilly Craft me fit tourner la tête, et je vis, dans le petit vallon qui s'étendait à nos pieds, toute la troupe des chasseurs dans le plus

[128] Obliger la proie à se réfugier en catastrophe à l'abri de la végétation pour échapper à son poursuivant.

grand désordre. Ils se dirigeaient au galop vers une petite éminence, et j'aperçus avec effroi le cheval de miss Templeton errant à l'aventure sans son cavalier. Je courus à l'endroit vers lequel tout le monde se précipitait, et lorsque j'atteignis le sommet d'un monticule qui dominait la rivière, j'aperçus à quelques pas la belle Julia, étendue sans mouvement, pâle et baignée dans son sang, tandis que son amant au désespoir la soutenait dans ses bras.



En galopant sans précaution les yeux tournés vers le ciel, elle s'était approchée trop près du bord ; la terre avait cédé sous son poids, et elle avait roulé avec son cheval sur le gravier le long de la rivière.

Je n'ai jamais vu semblable désolation. Le capitaine se désespérait, lady Lilly Craft était sans connaissance, le Squire consterné, et Maître Simon en perdait l'esprit. Enfin un

léger mouvement annonça que la charmante créature revenait à la vie ; elle ouvrit les yeux, promena ses regards sur le groupe attristé qui l'entourait, et, devinant à l'instant le sujet de l'inquiétude générale, elle sourit doucement, puis, saisissant la main de son amant, elle s'écria d'une voix faible :

« Rassurez-vous ; Guy, ce n'est rien. »

Je l'aurais embrassée pour cette seule exclamation.

Le fait est que, par une espèce de miracle, elle en fut quitte pour une légère contusion à la tête, un pied foulé et quelques meurtrissures. Après qu'on eut épanché le sang qui coulait de la plaie, on la conduisit à une chaumière voisine, tandis qu'on allait chercher une voiture pour la transporter au château ; et lorsque la voiture fut arrivée, toute la cavalcade, qui était partie si gaiement le matin, rentra au logis triste et pensive.

J'avais été enchanté du courage de la jeune lady, qui, au milieu des souffrances, n'avait eu d'autre pensée que de rassurer les personnes qui l'entouraient ; mais je fus également charmé de l'intérêt universel que lui témoignèrent les domestiques à notre retour : on les voyait tous accourir le long de l'avenue, se disputant le plaisir de lui être utiles. Le majordome lui présenta un cordial[129] extraordinairement délicat ; la vieille femme de charge était munie d'une demi-douzaine de panacées[130], qu'elle a préparés elle-même, suivant le livre de recettes de la famille, tandis que sa nièce, la sensible Phébé, incapable de rendre aucun service, se tordait les mains en pleurant à chaudes larmes.

La seule conséquence importante de ce fâcheux événement sera sans doute de faire différer de quelques jours le mariage qu'on était sur le point de célébrer. Certes je prends part à la contrariété qu'éprouve à ce sujet le capitaine ; cependant, sous certains rapports, je ne suis point fâché d'un retard qui me fournit une nouvelle occasion d'étudier les personnages rassemblés au château, et qui, de plus en plus, excitent ma curiosité.

On s'aperçoit aisément que ce triste résultat de ses essais de vol, et ce fâcheux commentaire de son système sur l'éducation équestre des femmes, a vivement affecté le digne Squire. De son côté, le vieux Christy est plus bourru que jamais ; Maître Simon l'ayant tancé vertement, pour avoir lâché son faucon sur une charogne. Quant au faucon,

[129] Les cordials sont des liquides sucrés et non-alcoolisés qui servent dans les cocktails et autres boissons. Produits à base de jus de fruits, de sucre et d'eau, les cordials contiennent souvent des extraits de plantes, de racines ou d'épices.
[130] Remède universel ; formule par laquelle on prétend résoudre tous les problèmes.

au milieu du trouble occasionné par l'accident de la belle Julia, on l'a complètement oublié ; sans doute a-t-il regagné le château hospitalier de sir Watkyn Williams Wyme, et peut-être, au moment où j'écris, il est occupé à nettoyer ses plumes sous les bosquets verdoyants de Wyunstay.

21 - LES DISEUSES DE BONNE AVENTURE

Dans les hameaux, au village, à la ville,
En tous lieux nous trouvons aumônes ou butin
Si l'air est pur, le ciel calme et serein,
Un chêne épais nous offre un frais asile ;
Mais si l'orage au loin gronde et mugit,
Du foin dans une grange, et voilà notre lit.
Richard Brome, The Merry Beggars

Un soir que je me promenais dans une prairie non loin du village, avec Maître Simon, le général et l'étudiant, nous entendîmes, à quelque distance, le son d'un mauvais violon, et en portant nos regards du côté d'où venait le bruit, nous aperçûmes un léger nuage de fumée qui s'élevait au milieu des arbres, La musique a toujours quelque chose d'attrayant, car partout où on l'entend, l'on est sûr de trouver aussi la bienveillance et la gaîté. Nous suivîmes un petit sentier, et en regardant à travers la haie, nous distinguâmes le musicien et sa troupe. Aussitôt l'étudiant nous fit signe d'approcher, en disant qu'il allait nous procurer l'occasion de nous bien divertir.

Nous le suivîmes, et nous nous trouvâmes au milieu d'un camp de bohémiens, composé de trois ou quatre cahuttes, ou tentes, formées avec de grosses toiles à voiles et des couvertures retenues par des piquets plantés en terre. On les avait dressées sur une belle pelouse auprès d'une haie d'aubépine, à l'ombre d'un hêtre touffu, et tout auprès, à travers une herbe épaisse semblable à un riche tapis, coulait un ruisseau clair et limpide. Une bouilloire à thé, soutenue par un fer recourbé, était suspendue au-dessus d'un, petit brasier, qu'on alimentait avec du bois mort et des feuilles sèches, et tout auprès deux vieilles bohémiennes, étendues sur le gazon et couvertes de leurs manteaux rouges, babillaient en se chauffant et prenant le thé ; car, quoiqu'il vive en plein air, ce peuple nomade connaît aussi les plaisirs du coin du feu. Deux ou trois enfants dormaient paisiblement sur une épaisse couche de paille, qui formait une espèce de litière au fond des tentes ; deux ânes paissaient dans la prairie, et un chien à mine sévère était étendu près du feu ; quelques jeunes bohémiennes dansaient au son du violon, et le ménétrier, grand gaillard efflanqué, était vêtu d'une vieille blouse et portait à son chapeau une longue plume de paon.

Nous ne fûmes pas plus tôt arrivés près des tentes qu'une jeune bohémienne à l'œil vif et malin s'avança vers nous et nous demanda, suivant l'usage, si nous désirions qu'elle nous dît la bonne aventure. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'espèce d'élégance et de recherche maussades qui régnait dans sa toilette. Ses longs cheveux noirs, artistement partagés en une infinité de petites tresses, étaient relevés négligemment, mais d'une façon piquante, et qu'un peintre serait fier d'avoir inventée. Sa jupe d'indienne à grands ramages, un peu usée et assez sale, conservait encore une variété et une vivacité de couleurs d'un effet fort agréable à l'œil ; car toutes ces créatures ont un goût exquis pour le choix des couleurs. Elle tenait à la main son chapeau de paille, et un manteau rouge était jeté sur son bras.

L'étudiant s'offrit aussitôt pour se faire dire la bonne aventure, et la jeune fille, avec la volubilité ordinaire à sa profession, commençait à débiter ses oracles, lorsqu'il la tira à l'écart le long de la haie, en disant qu'il ne se souciait nullement que tout le monde entendît ses secrets. Alors je m'aperçus que ce n'était pas elle, mais bien lui qui parlait, et aux coups d'œil que de temps en temps il dirigeait de notre côté, je devinai qu'il donnait à la drôlesse quelques avis particuliers. En revenant à nous il prit l'air sérieux.

« Peste, dit-il, je ne saurais concevoir comment ces créatures devinent tout ce qu'elles savent ; cette jeune fille m'a raconté certaines choses que je croyais être connues de moi-seul. »

La jeune bohémienne assaillit alors le général.

« Allons, mon beau monsieur, lui dit-elle, je vois à vos traits que vous êtes un homme chanceux, et cependant vous n'êtes pas heureux, non, Monsieur, vous ne l'êtes pas ; mais réjouissez-vous, donnez-moi une belle pièce de monnaie, et je vous apprendrai ; de bonnes nouvelles. »

Le général, ne faisait que rire de cette saillie, et l'avait laissée s'emparer d'une de ses mains ; mais lorsqu'elle parla d'une pièce d'argent, il toussa deux ou trois fois, prit un air grave, et demanda en se tournant vers nous si nous ne ferions pas mieux d'achever notre promenade.

« Allons, mon officier, dit la jeune fille d'un air malin, si vous saviez ce que j'ai à vous annoncer au sujet d'une belle dame qui a certain penchant pour vous, vous ne seriez pas si empressé ; croyez-moi, Monsieur, une vieille inclination ne s'oublie pas aisément,

et bien des gens qui sont venus pour assister aux noces, s'en retourneront mariés eux-mêmes. »

Ici la jeune fille marmonna quelques mots à l'oreille du général, qui rougit, paru ému, et finit par se laisser entraîner à l'écart le long de la haie ; il semblait écouter avec beaucoup d'attention, et lorsqu'elle eut fini, il lui donna une demi-couronne d'un air à nous faire présumer qu'il ne regrettait pas son argent.

Enfin la jeune fille dirigea ses attaques vers Maître Simon ; mais c'est un vieux renard difficile à prendre, surtout en ce moment, où il sentait qu'on en voulait à sa bourse, car sur ce point il est extrêmement chatouilleux. Cependant, comme il vise à la réputation de roué[131], il lui passa la main sous le menton en lui adressant quelques propos grivois, et prenant un air égrillard qu'affectent au théâtre les mauvais sujets de la vieille école :

« Ah ! Mon beau Monsieur, dit la jeune fille avec un regard malicieux, vous n'étiez point si badin l'année dernière lorsque je vous parlai d'une veuve que vous connaissez bien, et si vous aviez écouté les conseils d'une amie, vous n'auriez pas eu la puce à l'oreille en revenant des courses de Doncaster.

Ces mots cachaient un aiguillon secret qui sembla piquer au vif Maître Simon. Il secoua la tête avec humeur, fit claquer son fouet, siffla ses chiens, et finit par dire qu'il était grand temps de rentrer au logis. Cependant, la jeune fille ne voulait pas perdre l'occasion de faire une bonne récolte, elle s'adressa donc à moi, et comme j'ai un certain faible pour les jolis minois, elle m'eut bientôt enjôlé quelque argent. En revanche elle me dit ma bonne aventure, et si, comme je l'espère, ses prédictions s'accomplissent, je serai le mortel le plus heureux dont les chroniques de l'amour aient jamais fait mention.

Je devinai que l'étudiant avait inspiré le mystérieux oracle, et qu'il s'était diverti aux dépens du général, dont les tendres affections pour la veuve n'ont point échappé à l'œil pénétrant du jeune espiègle ; mais j'étais curieux de savoir ce que signifiait cette allusion obscure, qui avait complètement déconcerté Maître Simon ; aussi, tandis que nous revenions au château, je trouvai un prétexte pour rester un peu en arrière avec l'étudiant, qui, aussitôt que je le questionnai sur ce sujet, me donna en riant d'amples explications.

[131] Qui est habile, rusé, sans scrupules, qui ne recule devant rien pour parvenir à ses fins.

Le fait est que depuis ma première visite au château, pendant les fêtes de Noël, Maître Simon a essuyé une triste rebuffade. Il me dit alors en confidence qu'on le raillait souvent au sujet d'une jeune et jolie veuve, et j'attribuai l'air de satisfaction qu'il laissait paraître, en pareille circonstance, à ce penchant naturel à tous les vieux garçons qui se plaisent à parler mariage, et aiment assez qu'on les plaisante sur leur caractère volage, leur inconstance et leur légèreté. Mais Maître Simon s'était réellement persuadé, m'a-t-on dit, que la belle veuve avait un penchant pour lui ; en conséquence, il s'était mis en dépense pour sa toilette, et avait chargé Franck Bracebridge de lui commander un habit chez Stultz. Il répétait souvent qu'il faut qu'un homme s'établisse lorsqu'il est encore dans la force de l'âge ; si l'on venait à parler de mariage, et qu'en même temps l'on prononçât le nom de la jeune veuve, il prenait aussitôt son sérieux ; et il consulta confidemment le ministre et le Squire pour savoir s'il serait prudent à lui d'épouser une veuve riche, mais aussi mère de plusieurs enfants. Il n'est pas possible qu'un personnage important, membre d'une nombreuse famille, parle longtemps du mariage sans que le bruit ne s'en répande aussitôt. Ainsi la nouvelle du canton fut que Maître Simon Bracebridge allait avec un nouveau cheval aux courses de Doncaster, mais qu'il en reviendrait dans un bel équipage, et ramenant une femme avec lui. Maître Simon fut réellement aux courses ; il y alla avec un nouveau cheval, et la belle veuve y parut aussi dans son équipage ; mais malheureusement elle était accompagnée d'un grand diable de dragon irlandais, avec lequel Maître Simon, malgré la bonne opinion qu'il a de lui-même, n'avait nulle envie de se mesurer, et qu'elle épousa peu de temps après.

Jusqu'à ce moment Maître Simon ne s'était jamais compromis : aussi pendant quelques mois sa mésaventure l'affecta vivement, et il se vit exposé aux railleries des plus lourds esprits de la famille ; et l'on sait que personne ne supporte plus impatiemment une plaisanterie qu'un plaisant de profession. Sa seule ressource, en attendant qu'on oubliât son aventure, fut de se réfugier auprès de lady Lilly Craft, de s'occuper à vérifier ses comptes, à enseigner à chanter juste au chœur du village, et à royaliser un sansonnet[132] en lui apprenant à siffler le God Save the King.

[132] L'étourneau sansonnet est un imitateur hors pair, capable d'enregistrer une variété de sons, de voix, de bruits. Il copie ainsi le chant d'autres espèces d'oiseaux,

À ce stade, il était à peu près consolé, il allait la tête haute, chantait et riait de bon cœur ; affectait de regarder en pitié les gens mariés, et ne se montrait jamais plus facétieux que lorsqu'il était question des veuves, pourvu toutefois que lady Lilly Craft fût absente. Cependant il eut encore de rudes épreuves à subir, lorsqu'il tomba entre les mains du général, qui était aussi lourd qu'opiniâtre dans ses facéties, et trouva moyen de ramener à tout propos, pendant un repas entier, le plus méchant bon mot. Cependant, Maître Simon para ses attaques en citant une stance de son vieux livre : le Solliciteur de Cupidon.

Languir près d'une veuve, hélas !, est inutile ;
Son cœur, s'il doit céder, ne tiendra pas huit jours.
Mais en amour toute veuve est habile ;
Et plus d'un jeûne amant est dupe de ses tours.

22 - LES BOHÉMIENS

Qu'est-ce que cela auprès de la véritable liberté ; de celle des gueux, par exemple ? Rire, boire et se divertir, aujourd'hui ici, et demain ailleurs, après demain plus loin encore, si tel est leur caprice, errant ainsi à volonté dans le canton et même dans tout le royaume : c'est là vraiment être libre ; les oiseaux du ciel le sont-ils davantage ?

Richard Brome, Jovial Crew

Depuis le jour où je rencontrai les bohémiens dont j'ai parlé dans un chapitre précédent, j'en ai remarqué plusieurs, qui, malgré la défense positive du Squire, fréquentent les environs du château. Ils appartiennent à une troupe qui longtemps a séjourné dans le voisinage, au grand détriment des fermiers, dont le poulailler a souvent souffert de leurs expéditions nocturnes. Cependant le Squire les protège jusqu'à un certain point, car il voit en eux une race d'hommes particulière, reste de ce bon vieux temps, qui, pour le dire en passant, abondait en francs vauriens.

Cette troupe ambulante est appelée du nom de son chef, braconnier fameux, la bande de Tom Belle-Etoile. J'ai souvent entendu citer les méfaits de ce favori de la lune, car c'est à lui qu'on attribue tous les larcins commis pendant la nuit, soit dans le parc ou clans la bergerie, soit dans la basse-cour de la ferme. Dans le fait, Tom Belle-Étoile justifie son nom, et, semblable à un renard qu'où suit le matin à la piste par le dégât qu'il a commis il ne semble en sortir que pendant les ténèbres. Il me rappelle ce terrible personnage fameux dans les chansons des nourrices :

Oui se glisse dans l'ombre ?
C'est Thommy le larron.
La nuit lorsqu'il fait sombre.
Qui vole nos moutons ?

En un mot, Tom Belle-Étoile est le bouc émissaire du voisinage ; mais c'est un rusé matois, et jamais l'on ne peut le trouver en défaut. Plusieurs fois le garde-chasse et le vieux Christy ont monté la garde pendant la nuit dans l'espoir de le surprendre, et Christy, escorté de ses chiens, fait souvent la patrouille dans le parc, mais toujours en vain. On dit que le Squire ferme les yeux sur ses friponneries, et qu'il est très indulgent pour ce vaurien, parce qu'il est fort habile à la chasse, grand tireur d'arc, et le meilleur danseur moresque de tout le canton.

Le Squire permet d'ailleurs à la bande de séjourner tranquillement sur ses terres, à condition qu'elle ne s'approchera pas du château. Mais le jour de noces approche, et il en résulte au château une espèce de saturnale[133] qui suspend toutes les règles ordinaires. Cet événement cause une grande sensation parmi les domestiques du sexe féminin. Les femmes de chambre ne rêvent que noces et maris. C'est un temps de moisson pour les bohémiens ; un sentier publie qui traverse le parc leur ouvre un libre accès ; aussi on les y rencontre sans cesse disant la bonne aventure aux jeunes servantes, et s'introduisant en cachette auprès des jeunes ladys.

Il me semble que l'étudiant trouve un malin plaisir à leur donner en particulier de petits avis, afin de mettre à l'envers, par leurs miraculeuses prédictions, toutes les têtes faibles du château. Certes, le général fut stupéfait l'autre soir de ce que lui dit la jeune bohémienne ; il se montra sur ce sujet d'une discrétion admirable, et affecta même d'en parler assez légèrement ; mais j'ai remarqué que depuis ce moment il redouble d'attention pour lady Lilly Craft et pour ses chiens.

J'ai vu aussi derrière un gros arbre de l'avenue la jolie Phébé Wilkins, l'infortunée nièce de la femme de charge, dont les amours éprouvent mille traverses, tenir une longue conférence avec une de ces vieilles sibylles, en regardant souvent autour d'elle pour voir si personne ne l'observait. Sans doute elle s'informait si sa querelle amoureuse avec le jeune Argent-Comptant n'aurait point un fâcheux résultat ; car si jamais on a consulté les oracles, c'est sur les affaires d'amour. Je crains cependant que cette fois la réponse n'ait pas été aussi favorable qu'à l'ordinaire ; car j'ai aperçu la pauvre Phébé rentrer au château

[133] Fêtes accompagnées de grandes réjouissances, célébrées en l'honneur de Saturne.

toute pensive, la tête penchée, et tenant à la main son chapeau, dont les rubans traînaient à terre.

Un autre jour, au moment où je détournais à l'angle de la terrasse, au bas du jardin, tout auprès d'une grande urne en granit, placée au milieu d'un petit bouquet d'arbres, je rencontrai toute une volée de jeunes ladys, accompagnées encore par Phébé Wilkins. Je ne savais à quoi attribuer leurs ricanements, leur rougeur et leur embarras, lorsque j'aperçus le manteau rouge d'une bohémienne qui s'échappait à travers le taillis. Un instant après, je vis Maître Simon et l'étudiant se glisser le long des murs du jardin en se faisant des signes d'intelligence, et riant du succès de leur espièglerie ; car c'étaient eux qui avaient amené la bohémienne, après l'avoir instruite de ce qu'elle avait à dire.

Après tout, et lors même que l'on est convaincu de la fausseté des prédictions, il est extrêmement divertissant d'interroger ainsi l'avenir. C'est une chose étrange que notre penchant à nous laisser séduire par ces prophètes menteurs, et le vif intérêt que nous

inspirent leurs oracles. Quant à moi, je ne puis en vouloir à la pauvre pythonisse[134] ambulante qui cherche à m'éblouir par de belles promesses et de brillantes espérances. J'ai toujours fait des châteaux en Espagne[135], et les illusions dont mon imagination embellissait de tristes réalités ont été la source de mes plus grands plaisirs. Mais à mesure que j'avance sur le chemin de la vie, je sens qu'il est plus difficile de me séduire ainsi par d'agréables chimères, et je rendrais grâces au faux prophète qui saurait transformer en palais les nuages qui couvrent l'avenir, et ces régions nébuleuses en royaume des fées.

Le Squire, qui, ainsi que je l'ai dit, témoigne aux bohémiens une bienveillance particulière, a été cruellement tourmenté à leur sujet. Ce n'est pas qu'ils paient ses bienfaits d'ingratitude, certes ils n'exercent aucune déprédation[136] sur ses terres, mais leurs vols, leurs larcins et leurs maraudages excitent de violents murmures dans le village. Pour moi, je conçois aisément le faible que laisse éclater pour eux le vieux gentilhomme. Je pardonne volontiers des habitudes errantes et vagabondes. J'éprouve, je l'avoue, un véritable plaisir à observer les mœurs des bohémiens. Habitués à leur aspect depuis leur enfance, et souvent exposés à souffrir de leurs déprédations, les Anglais ne voient en eux que des êtres nuisibles ; mais quant à moi j'ai été vivement frappé de leur originalité. J'aime à contempler leur teint olivâtre, leurs beaux yeux noirs, leurs cheveux d'ébène, leurs traits allongés et mobiles ; j'aime à les entendre lorsque d'une voix argentine ils vous promettent monts et merveilles, et les richesses, et les honneurs, et les trésors du monde, et les faveurs des belles.

Leur genre de vie a quelque chose de romanesque qui plaît à l'imagination. Ce sont les véritables enfants de la nature ; en dépit des lois et de l'Évangile, des prisons communales et des magistrats de village, ils conservent leur indépendance primitive. Cet invincible attachement à leurs sauvages habitudes, cette passion pour la vie errante, transmise de génération en génération, et se conservant sans altération au sein de l'une des contrées du monde les mieux cultivées, les plus peuplées et les plus policées, présente un phénomène vraiment digne de remarque. Ils sont précisément l'opposé du peuple économe et affairé qui les entoure. Comme les Indiens en Amérique, ils semblent au-

[134] Prophétesse, voyante.
[135] Échafauder des projets chimériques qui ont bien peu de chance d'aboutir.
[136] Vol ou pillage accompagné de dégât.

dessous ou au-dessus des besoins, des soucis ordinaires au genre humain, indifférent aux révolutions et à la chute des empires, aux variations dans le prix des blés et des fonds publics, ils ne recherchent ni le pouvoir, ni les honneurs, ni la richesse. Ils semblent se rire des pénibles travaux de la foule empressée qui s'agite autour d'eux et mettre en pratique la philosophie de cette vieille ballade :

Vous pour qui le souverain bien
Est le plaisir et la paresse ;
Vous qui, méprisant la richesse,
Ne songez point au lendemain ;
Joyeux enfans de la nature,
Venez, venez, accourez tous ;
Venez, l'on ne craint parmi nous
Que les autans et la froidure.

Ils errent ainsi de comté en comté, tantôt s'établissant dans les villages et tantôt au milieu des campagnes habitées par de gros fermiers et de riches propriétaires. En général ils choisissent pour dresser leurs tentes quelque endroit agréable, soit à l'ombre des arbres dans l'angle verdoyant d'une grande route, soit à l'abri d'une haie au bord d'un terrain communal, ou bien encore sur la lisière d'un bois touffu. On est certain de les rencontrer se faufilant dans la foule, aux foires, aux courses de chevaux et aux assemblées champêtres, partout enfin où l'on trouve des divertissements et des oisifs. Ce sont les oracles des laitières et des filles de basse-cour, et quelquefois ils ont l'honneur d'être admis à lire dans la blanche main de la fille d'un riche propriétaire lorsqu'elle parcourt les terres de son père ; ils sont l'effroi des bonnes ménagères et des fermiers économes, et l'antipathie des juges de village ; mais leurs habitudes, comme celles de tous les êtres errants, ont quelque chose de séduisant. Dans un temps où l'on n'aime que le positif, eux seuls, pour ainsi dire, nous rappellent la population bigarrée de l'ancien temps, et leur souvenir s'associe bizarrement dans mon esprit avec les idées de fées et de sorcières, de

Robin Goodfellow, de Robin Hood, et de tous les personnages fantastiques célébrés par les poètes.

23 - ANCIENS USAGES DU JOUR DE MAI

Qu'est devenu le temps, ou dans chaque village,
Ah ! L'innocence alors régnait sur les mortels,
L'on élevait un Mai couronné de feuillage ?
Le temps où, par des jeux, des bouquets solennels,
L'on célébrait ce jour, suivant l'antique usage ?
Les jeunes villageois, se tenant par la main ;
Autour du Mai formaient une danse légère ;
Au milieu des hameaux coulaient des flots de bière,
Et le pauvre lui-même avait part au festin.

Le mois d'avril touche à sa fin, et nous avançons à grands pas vers le mois de mai, ce mois poétique que l'on considérait jadis comme la limite de l'hiver et du printemps. Cependant, malgré son humeur capricieuse, j'aime le mois d'avril ; j'aime ces jours tristes et riants à la fois, où la lumière et l'ombre semblent rouler alternativement sur le paysage comme de grosses vagues. J'aime à voir une ondée soudaine courir sur la prairie, et rendre à la nature une verdure et une fraîcheur nouvelles, tandis que les rayons brillants du soleil pénétrant à travers de légers nuages, donnent à chaque goutte de pluie l'éclat du diamant.

C'est par une matinée semblable, qu'accompagné du Squire, je parcourais, il y a quelques jours, la partie la plus touffue du parc. Nous étions sur la lisière d'un bosquet magnifique, et il me racontait en détail la biographie de ses arbres favoris, lorsqu'au milieu d'un taillis épais, nous entendîmes les coups d'une cognée. Le Squire s'arrêta un moment en laissant éclater son mécontentement par des signes non équivoques, puis il dirigea ses pas vers l'endroit d'où partait le bruit. À mesure que nous approchions, les coups devenaient plus distincts, et il était évident qu'un bras vigoureux maniait la cognée. Le Squire pressa le pas, mais en vain ; un craquement prolongé suivi d'un bruit sourd

annonça que le crime était consommé, et qu'un enfant de la forêt avait succombé. En arrivant sur les lieux nous aperçûmes Maître Simon et quelques bûcherons, debout autour d'un arbre d'une hauteur et d'une beauté remarquables, et qu'on venait d'abattre à l'instant.

Le Squire est naturellement doux et paisible, cependant ; à cette vue, il perdit patience : l'on eût dit un monarque qui voyait massacrer sous ses yeux un de ses plus fidèles sujets. Le reproche tombait sur Maître Simon, qui, précisément parce que ce bel arbre était droit et élevé, l'avait choisi pour faire un mai, celui qui existait sur la place du village n'étant plus en état de servir. Si quelque chose avait pu adoucir la douleur de mon digne hôte, certes c'eût été l'idée que cet arbre avait succombé pour une si belle cause, et je vis que son cœur combattu se partageait entre l'affection pour ses arbres, et le respect pour le jour de mai. Néanmoins, il ne put contempler cet arbre renversé sans laisser échapper quelque regret et sans faire son oraison funèbre, comme Marc-Antoine sur le corps de César ; puis il défendit d'abattre à l'avenir aucun arbre sur ses terres sans un ordre exprès de sa part, voulant, dit-il, se réserver exclusivement le droit de vie et de mort.

Ce mot de mai excita mon attention, et je demandai si les anciens usages qui s'y rattachaient autrefois s'observaient encore dans le canton. Le Squire branla tristement la tête, et je m'aperçus que j'avais touché une corde sensible ; car il prit un ton tout-à-fait mélancolique pour déplorer la décadence absolue du jour de mai. Cependant, on observe régulièrement cette solennité dans le prochain village, mais on doit sa résurrection uniquement aux soins du Squire, qui la maintient à grands frais clans un état d'existence précaire. Il éprouve des contrariétés continuelles, et ce n'est qu'à force de patience qu'il apprend à ses grossiers villageois à jouer passablement leurs rôles. Chaque année il réussit à trouver une reine de mai ; mais quant à Robin Hood, frère Tuck, le Dragon, le Dada et tout le reste de la troupe bigarrée, dont la mascarade égayait ce grand jour, il n'a même pas essayé de les faire revivre.

Cependant, quelque imparfaite que soit l'image de l'ancien jour de mai que l'on nous annonce en ce moment, je l'attends avec impatience, et je sens que la bizarre mais innocente manie de mou digne hôte, qui aime à s'entourer de souvenirs agréables et crée

autour de lui une espèce de petit monde poétique, me charme de plus en plus. Élevé dans une contrée nouvelle, j'attache trop d'importance peut-être aux faibles vestiges des anciennes coutumes que le hasard me fait rencontrer, et l'intérêt qu'elles m'inspirent peut exciter le sourire des hommes insouciants qui, par leur négligence, les laissent s'effacer. Mais si des hommes blasés par l'habitude les contemplent avec indifférence, j'avoue que pour moi leurs dernières traces répandent sur la vie champêtre un charme inexprimable, un intérêt que rien ne pourra remplacer.

Je n'oublierai jamais avec quels délices j'aperçus un mai pour la première fois. C'était sur les bords de la Dee[137], tout auprès du vieux pont dont les arches s'étendent sur la rivière d'une manière si pittoresque, à l'entrée de la jolie petite ville de Chester. Déjà les antiquités de cette cité respectable, dont l'étude est aussi instructive qu'un vieux manuscrit en caractères gothiques, ou les illustrations de Froissart[138], m'avaient transporté dans les siècles passés. Un mai sur les bords d'un ruisseau poétique compléta l'illusion. Mon imagination l'ornait de guirlandes de fleurs, et peuplait les rives de joyeux danseurs du jour de mai. La vue seul de ce mai rendit à mes sensations une vivacité nouvelle, et répandit sur la contrée, pour tout le reste du jour un charme inusité, et lorsqu'en traversant la belle plaine de Cheshire et les magnifiques marchés du pays de Galles j'aperçus au fond d'une longue vallée verdoyante la Deva[139], qui, par mille détours, errait au pied de collines fertiles, mon imagination transforma la contrée en une véritable Arcadie[140].

Je ne sais si cette disposition que j'éprouve est le résultat des idées poétiques dont on a rempli mon esprit dès ma plus tendre enfance, ou si, dans cette saison de l'année, les sensations renaissent pour ainsi dire, et se développent avec une vigueur nouvelle, ainsi que tonte la nature ; mais il est certain qu'en quelque lieu que je me trouve, mon âme, au retour du mois de mai, se dilate et s'anime d'une manière délicieuse. On dit qu'alors on voit les oiseaux inquiets s'agiter dans leur cage, comme si, devinant, par instinct le retour

[137] Fleuve d'Écosse.
[138] Illustrations des œuvres de Jean Froissart (1337 - 1410), l'un des plus importants chroniqueurs de l'époque médiévale. On peut citer notamment citer ses Chroniques de l'histoire médiévale, écritent en français, qui couvrent les années 1322-1400.
[139] Rivière en Espagne.
[140] L'Arcadie est une région de la Grèce située au centre de la péninsule du Péloponnèse.

du printemps et la vive gaieté qui règne dans les bocages, ils étaient impatients de briser leurs chaînes et de prendre part à la joie de la nature. C'est ainsi qu'au sein même de la métropole, lorsque les fenêtres hermétiquement fermées pendant tout l'hiver s'ouvrent de nouveau au souffle embaumé du mois de mai, lorsque les parfums de la campagne pénètrent jusque dans la ville, et que les marchés se remplissent de fleurs, je me sens ému et ranimé : il me semble que ces trésors des parterres étalés à mes regards dans toutes les rues m'invitent, au nom de la nature, à sortir de ma retraite pour admirer les beautés virginales du printemps avant que les chaleurs brûlantes de l'été ternissent leur fraîcheur.

Quel brillant spectacle devait offrir jadis la vieille et joyeuse cité de Londres, lorsqu'on voyait toutes les portes décorées de fleurs et de feuillage, et les chapeaux ornés de bouquets d'aubépine, lorsque Robin Hood, frère Tuck, la fille Marianne, les danseurs moresques, et toute la bizarre mascarade exécutaient leurs danses grotesques autour des mais, plantés dans tous les carrefours !

Je suis loin d'être un superstitieux admirateur du vieux temps et des vieilles coutumes, uniquement à cause de leur antiquité ; mais tout en me réjouissant de voir proscrire la plupart des usages barbares et des divertissements grossiers des siècles passés, je ne puis me défendre de quelque regret en voyant tomber en désuétude ces réjouissances aussi gracieuses qu'innocentes du jour de mai. Elles convenaient à cette contrée riante et fertile, et semblaient destinées à modérer le penchant excessif de ses habitants vers une pesante gravité. Je fais grand cas de toutes les coutumes qui tendent à propager parmi le peuple des idées et des sentiments poétiques qui adoucissent la rudesse des mœurs rustiques sans altérer leur simplicité. Et n'est-ce pas à dater du moment où ils ont perdu cette heureuse innocence que les habitants des campagnes ont négligé les coutumes du jour de mai ? Les danses folâtres sur le boulingrin, la pompe champêtre autour du mai, ont été abandonnées par degrés à mesure que les paysans, désormais trop éclairés pour goûter les plaisirs simples, se sont habitués à des divertissements plus recherchés et plus dispendieux[141].

Depuis quelques années, m'a dit le Squire, quelques hommes distingués par leur goût et leur savoir s'efforcent de ramener le peuple à cette simplicité primitive de mœurs

[141] Qui occasionne une grande dépense, de grands frais.

et de caractère ; mais le moment est passé ; leurs cœurs sont glacés par des habitudes de trafic et la soif du gain ; la campagne copie servilement les manières et les plaisirs de la ville, et à peine entend-on parler aujourd'hui du jour de mai, si ce n'est lorsque quelque auteur renfermé dans les tristes muraille de la Cité déplore l'oubli où il est tombé, car,

« Hélas ! Hélas ! Le dada s'en est allé. »

24 - MALHEURS DOMESTIQUES

La nuit fut orageuse, et de notre chaumière
Par l'ouragan le toit fut emporté.
Macbeth

Nous avons essuyé pendant quelques jours un affreux ouragan qui a envahi tout à coup la saison des fleurs, et terni pour un moment la fraîcheur et l'éclat du paysage. La nuit dernière, la tempête a redoublé de fureur ; la pluie tombait par torrents ; le vent ébranlait les vitraux, comme au fond de l'hiver, et soufflait avec violence autour du vieux manoir. Ce matin cependant, le temps était clair et serein ; il semblait que la face du ciel eût été récemment lavée, et le soleil brillant dans tout son éclat, n'était obscurci par aucun nuage. Au-dessus de ma tête, rien n'annonçait une tempête récente ; mais en me mettant à la fenêtre je contemplai d'affreux ravages au milieu des fleurs et des arbrisseaux. Les allées du jardin étaient transformées en petits torrents ; l'on voyait partout des branches d'arbres brisées, et un faible ruisseau qui traversait le parc et roulait jadis ses flots argentés à l'extrémité de la clairière, était devenu une flaque d'eau sale et jaunâtre.

Dans un lieu tel que celui-ci, où l'on voit un manoir élevé et antique un peu affligé des infirmités de la vieillesse, et des dépendances qui sont aussi vastes que nombreuses, un ouragan est un événement de grande importance, et qui souvent entraîne à sa suite de nombreux soucis et d'affreux désastres.

Tandis que le Squire déjeunait dans le grand salon, il était interrompu à chaque instant par quelque messager qui lui apportait de fâcheuses nouvelles de chaque portion de ses domaines ; il me semblait voir dans son quartier général le commandant d'une ville assiégée, recevant après un violent assaut le rapport des diverses parties de la place où ses fortifications avaient été endommagées par l'ennemi. La femme de charge lui annonça d'abord qu'une cheminée avait été renversée par le vent, et que, dans le plafond de la galerie de tableaux, il s'était déclaré une terrible voie d'eau qui menaçait d'effacer toute

une génération de ses ancêtres. L'intendant vint ensuite raconter tristement les ravages que l'ouragan avait exercés dans le parc ; tandis que le garde-chasse déplorait la perte d'un beau brocart[142] dont on voyait le corps flottant entraîné par les eaux débordées de la rivière.

En sortant, le Squire fut accosté à la porte par le vieux jardinier paralytique, qui, la figure toute décomposée, lui raconta, du moins je le présumais ainsi, la perte de ses couches de fleurs et la destruction de ses espaliers. Cependant je remarquai que son récit semblait exciter l'intérêt particulier, non-seulement du Squire et de Maître Simon, mais encore de la belle Julia et de lady Lilly Craft, qui se trouvaient à portée de l'entendre. Enfin certains mots qui frappèrent mon oreille me firent conjecturer qu'il s'agissait de quelque malheur domestique, et que, par suite de la tempête, une pauvre famille était restée sans asile. Ces dames laissèrent échapper quelques exclamations de pitié ; j'entendis répéter plusieurs fois les expressions de pauvres infortunés, malheureuses petites créatures, auxquelles le vieux jardinier répondait tristement en secouant la tête.

Je fus si frappé de cet air de consternation, qu'au moment où le jardinier s'éloignait je ne pus m'empêcher de le rappeler pour lui demander quelle était la malheureuse famille que la tempête avait si cruellement maltraitée. Le bonhomme porta la main à son chapeau, et me regardant d'un air étonné comme s'il n'eût pas compris ce que je voulais dire, me répondit :

« Il n'est pas question de famille ; mais il est arrivé de grands malheurs aux corbeaux ! »

Le soir précédent, au moment où la bourrasque éclatait dans toute sa fureur, j'avais remarqué une vive agitation parmi les habitants des airs ; leurs nids étaient remplis de petits qui semblaient en grand danger d'être précipités de leurs berceaux aériens. Les vieux oiseaux eux-mêmes avaient peine à tenir pied ; quelquefois ils planaient dans les airs en croassant, ou bien, s'ils se reposaient sur un arbre, ils étaient obligés de s'y cramponner de toutes leurs forces, et on les voyait les ailes et la queue étendues, balancés à la cime des plus petites branches.

[142] Chevreuil mâle.

Pendant la nuit cependant une horrible calamité avait jeté la consternation dans cette habile et sage république. Au milieu du bosquet qu'il dominait de toute la tête, s'élevait un bel arbre qui semblait le faubourg Saint-Germain de la métropole, et où résidaient les plus distingués, que Maître Simon appelle la noblesse et la haute bourgeoisie. Une branche desséchée, cédant à l'effort de la tempête, était tombée à terre, entraînant dans sa chute une multitude de palais aériens.

À voir l'intérêt général qu'inspirait ce désastre, l'on pourrait juger aisément du caractère du Squire et de tous les habitants du château. Il semblait qu'une calamité publique affligeait cet empire champêtre, et chacun laissait éclater pour les malheureux corbeaux les mêmes sentiments de commisération qu'auraient pu lui inspirer des concitoyens dans le malheur.

La terre était jonchée de petits qui n'avaient point encore de plumes, et que les servantes et les jeunes ladys du château réchauffaient dans leurs tabliers ou dans leurs mains ; et je l'avoue, cette preuve de sensibilité, cette sympathie féminine pour les souffrances des petit, et pour la douleur de leur mère me toucha vivement.

La consternation générale et l'agitation qui régnait parmi la gent emplumée n'était pas moins intéressante. Cet événement semblait affecter toute la communauté ; l'on entendait des lamentations continuelles ; on voyait les corbeaux voltiger ct s'agiter sans cesse. Les infortunes des petits excitent parmi la race empennée[143] un sentiment de commisération générale ; et clans le temps de la ponte les cris d'un oiseau blessé suffisent pour répandre l'inquiétude et l'effroi dans toute une forêt. Et pourquoi n'appliquerais-je cette observation qu'à la gent emplumée ?

La nature, à ce qu'il me semble, a donné à tous les êtres les mêmes sentiments de sympathie. Cette commisération qu'excitent les pleurs de l'enfance, cette sensibilité qu'inspire la douleur des mères est un attribut constant du sexe féminin. Aussi le triste événement dont j'ai parlé émut vivement toutes les dames du château, et je n'oublierai jamais le regard terrible que lady Lilly Craft lança au général qui avait eu le malheur

[143] En parlant d'un oiseau : Muni, recouvert de pennes, de plumes. Une penne, ou plume de contour, est une plume longue, rigide et asymétrique, paire, qui joue un rôle primordial dans le vol des oiseaux.

d'observer ; que les jeunes corbeaux seraient excellents mis en pâtés ou accommodés au cary[144].

[144] Assaisonnement à base d'épices pulvérisées originaires de l'Inde. Le clou de girofle, la coriandre, le gingembre, le piment entrent dans la composition du cari. Par extension. Plat ainsi assaisonné. Un cari d'agneau, de volaille. On écrit aussi, cary, carry et curry.

25 - LE MARIAGE

Oui, je souhaite, heureux époux,
Que chaque jour filé pour vous
Ressemble au jour du mariage.
Puis-je demander davantage ?

Braithwaite[145]

Enfin, malgré les prétextes et les remontrances de lady Lilly Craft et les graves objections qu'elle avait accumulées contre le mois de mai, le mariage a été célébré sans incident. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle du village, en présence d'une nombreuse réunion de parents et d'amis, et de tous les fermiers du canton. Le Squire ne pouvait manquer en cette occasion de faire revivre quelqu'une des anciennes coutumes. Ainsi, par exemple, une douzaine de jeunes filles du, village, vêtues de blanc, avaient été placées à l'entrée de l'enclos paroissial avec des corbeilles de fleurs qu'elles répandaient sous les pas de la fiancée, tandis que le sommelier portait devant elle la coupe de la mariée, grand gobelet d'argent ciselé, précieuse relique conservée dans la famille depuis le temps des grands buveurs. Elle était remplie, suivant l'antique usage, d'excellent vin vieux, et ornée d'une branche de romarin attachée avec des rubans de couleur tendre.

« Heureux l'époux que le soleil éclaire de ses rayons ! » dit un vieux proverbe, et ce jour un ciel pur, un soleil brillant, donnaient les plus heureux présages que l'on pût désirer. La fiancée semblait plus belle encore que de coutume. Quelle femme n'est pas digne d'intérêt le jour de son mariage ? Je ne connais rien de plus enchanteur et de plus touchant qu'une jeune et timide épouse qui, vêtue de sa robe d'une blancheur virginale, se laisse, en tremblant, conduire à l'autel. Lorsque je vois une jeune vierge dans la fleur de l'âge quitter le séjour de son enfance et le toit paternel, et avec cette confiance aveugle et

[145] Richard Brathwait (1588 - 1673), est un poète anglais.

ce tendre abandon qui sont le propre des femmes, renoncer au reste du monde pour s'attacher à l'homme de son choix ; lorsque je l'entends, dans le vieux langage du rituel, *se donner à lui pour partager ses joies et ses douleurs, la misère ou la richesse, les maladies et la santé*, lui permettre *de l'aimer, de l'honorer et de lui obéir jusqu'à la mort*, je me rappelle ces paroles si belles et si touchantes, de Ruth[146] : « Où tu iras j'irai, et où tu habiteras, la sera ma demeure ; ton peuple : sera mon peuple, et ton Dieu mon Dieu. »

Ce fut lady Lilly Craft qui, le cœur vivement ému, ainsi que cela arrive infailliblement lorsqu'il s'agit d'amour et de mariage, assista la belle Julia dans cet instant décisif. Au moment où la fiancée approchait de l'autel, son visage se couvrit d'un vif incarnat, puis succéda une pâleur mortelle ; elle semblait vouloir se dérober à tous les regards en se cachant derrière ses jeunes compagnes.

Je ne sais pourquoi une cérémonie que l'on considère en général comme une occasion de fêtes et de réjouissances rend presque toujours sérieux et recueilli. Pendant la célébration je vis les joues fraîches et vermeilles de plus d'une jeune villageoise pâlir tout à coup, et dans toute l'église je n'aperçus pas un sourire. Les jeunes ladys du château paraissaient aussi émues que si la cérémonie eût été célébrée pour elles, et de temps en temps elles jetaient à la dérobée des regards de sympathie vers leur tremblante compagne. Des pleurs brillaient dans les yeux de la sensible lady Lilly Craft ; quant à Phébé Wilkins, elle sanglotait et pleurait à chaudes larmes. Cependant l'on ne sait trop, la plupart du temps, ce qui fait couler les pleurs de ces tendres et folles créatures.

De son côté le capitaine, quoique naturellement insouciant et enjoué, semblait fort agité en ce moment, et en voulant mettre l'anneau au doigt de la mariée, il le laissa tomber à terre, ce qui est d'un fort bon augure, d'après ce que m'a dit lady Lilly Craft. Maître Simon lui-même avait remplacé sa vivacité ordinaire par cette étrange figure de circonstance qu'il ne manque jamais de prendre dans les grandes occasions. Il chuchota longuement avec le ministre et le clerc de la paroisse ; car c'est toujours un personnage fort affairé, et il répétait *amen* avec un ton de solennité et de dévotion qui édifia tous les assistants.

[146] Ruth est un personnage biblique dont l'histoire est relatée dans le Livre de Ruth.

Mais aussitôt que la cérémonie fut terminée, il s'opéra un changement magique. On fit circuler à la ronde, suivant l'ancienne coutume, la coupe de la mariée, et les assistants burent à son heureuse union ; chacun semblait bannir toute contrainte. Maître Simon débita mille plaisanteries de vieux garçon, et le galant général roucoulait et se pavanait auprès de lady Lilly Craft, comme un superbe ramier auprès d'une tendre colombe.

Les villageois assemblés dans la cour de l'église saluèrent l'heureux couple à sa sortie ; le chef de la fanfare avait convoqué sa troupe, et commença une symphonie discordante au moment où la mariée, la rougeur sur le front et le sourire sur les lèvres, traversait une double haie de bons paysans pour se rendre à la voiture. Les enfants jetaient leurs chapeaux en l'air en faisant retentir dans la cour de l'église leurs acclamations ; le joyeux carillon des cloches ébranlait le sommet de la vieille tour, qui semblait sur le point de s'écrouler, tandis que les corbeaux et les corneilles effrayés voltigeaient en croassant autour du clocher, et tous les vieux mousquetons rouillés du voisinage entretenaient une fusillade continuelle.

Le maître d'école se distingua en cette occasion : il avait hissé un beau drapeau sur le haut de l'école, et dès le soleil levant, il mit le village en rumeur par le son du tambour, du fifre[147] et du galoubet[148], instruments sur lesquels plusieurs de ses écoliers font des progrès étonnants. Mais l'excès de son zèle a été sur le point d'occasionner de grands accidents ; car au retour de l'église les chevaux des époux s'emportèrent, effrayés par une salve de vieux canons de fusil qu'il avait rangés en guise de parc d'artillerie en face de l'école, afin de saluer militairement le capitaine.

Toute la journée fut consacrée à des divertissements et des réjouissances champêtres. Des tables immenses avaient été dressées sous les arbres dans le parc, et tous les paysans du canton s'y régalèrent de rosbif et de plum pudding arrosés d'un océan de bière. Jeannot Argent-Comptant présidait une des tables, et il fit si bien honneur au festin qu'oubliant sa gravité accoutumée il se mit à chanter en fausset[149] une chanson joyeuse, et lâcha deux ou trois éclats de rire qui firent tressaillir ses voisins comme un éclat de tonnerre. Le maître d'école et l'apothicaire firent à l'envi l'éloge de la bière, et de temps en temps la bande villageoise exécutait de joyeux morceaux de musique capables de mettre en fuite les faunes[150] et les dryades[151] de la forêt. Le vieux Christy lui-même, qui ce jour était vêtu de neuf depuis les pieds jusqu'à la tête, et ajoutait à la splendeur d'une nouvelle culotte de peau l'éclat d'un énorme nœud de rubans attaché à son chapeau, adoucit sa rudesse ordinaire, et, électrisé par le vin et la bonne chère, dansa sur la table une hornpipe[152] avec la grâce et l'agilité d'une marionnette suspendue à des fils.

La même gaieté régnait à l'intérieur du château où de nombreux amis était reçus. Chacun riait de ses plaisanteries, sans prêter attention à celles de ses voisins. On distribua de pleines corbeilles de gâteaux de la mariée, et les jeunes ladys étaient toutes occupées à en faire passer des morceaux à travers l'anneau nuptial, pour qu'elles puissent rêver en les mettant sous leur oreiller ; et j'ai moi-même aidé quelques pensionnaires à en ramasser

[147] Petite flûte traversière à six trous au son aigu et au timbre perçant, utilisée autrefois dans les fanfares militaires.
[148] Le galoubet fait partie de la famille des flûtes à bec à une main et à trois trous.
[149] Le fausset, également appelé la voix de tête ou voix de fausset, est une technique vocale utilisant le registre le plus aigu.
[150] Génies des campagnes dans la mythologie romaine, dotés d'oreilles pointues, de petites cornes sur la tête et de pieds en sabot.
[151] Nymphe intrinsèquement liée à la forêt, notamment aux chênes. Elle ont l'apparence de très belles jeunes filles et incarnent la force végétative des forêts dans lesquelles elles peuvent errer en liberté nuit et jour.
[152] Désigne à la fois un instrument à vent et les danses qui sont censées être exécutées au son de cet instrument.

une grande quantité pour leurs compagnes, ce qui, j'en suis sûr, dû faire frémir toutes les petites têtes du pensionnat, pendant une semaine au moins. Après dîner toute la compagnie, grands et petits, bourgeois et gentilshommes se mirent à danser, non le grave et gracieux quadrille moderne, mais la vieille anglaise, si vive et si gaie, la véritable danse, suivant le Squire, la seule qui convienne à des noces, car on la danse toujours deux à deux en se tenant par la main, et les airs gais et légers animent tous les cœurs et font briller le plaisir dans tous les yeux. Les gentilshommes du château, avec la simplicité des mœurs antiques, se mêlèrent un moment à la danse des villageois, sous une grande tente qu'on avait dressée pour eux en guise de salle de bal, et jamais Maître Simon ne m'a semblé plus satisfait de son rôle qu'au moment où il faisait les honneurs de cette fête champêtre en qualité de maître des cérémonies et lorsqu'avec un air de protection et de galanterie il conduisait la danse en donnant la main à l'ex-reine du Mai, qui n'acceptait qu'en rougissant cet excès d'honneur.

Le soir, tout le village fut illuminé, excepté la maison de M. Faddy, qui ne prit point part à la fête, et le maître tira en face de l'école un feu d'artifice, qui faillit mettre le feu à la maison. Le Squire fut tellement satisfait des loyaux services de ce digne pédagogue qu'il parla de l'élever à l'une des premières dignités de son empire, et de lui confier sur ses terres quelque emploi important, la charge de fauconnier, par exemple, si toutefois on parvient à dresser convenablement les faucons.

Un vieux proverbe bien connu dit, ou à peu près, qu'un mariage en fait faire plusieurs ; je ne serais point étonné de le voir se vérifier cette fois. J'ai remarqué beaucoup d'enjouement et de gaieté parmi les jeunes gens que la cérémonie avait rassemblés, et de longues promenades deux à deux dans les allées solitaires, ou le long des buissons fleuris du vieux jardin ; et si réellement les bosquets étaient doués du don de la parole comme le prétendent les poètes, Dieu sait quelles révélations amoureuses nous feraient les arbres respectables qui entourent l'antique manoir.

Depuis quelques jours et à mesure que le départ de Milady approchait, le général, redoublait envers elle ses prévenances et ses attentions ; je le voyais pendant le repas de noces lui jeter de tendres regards dans l'intervalle du premier au second service ; et cependant ses hommages étaient sans cesse interrompus par l'apparition de quelque

nouvelle friandise, car le général est arrivé à cette époque de la vie où le cœur et l'estomac maintiennent une sorte d'équilibre, et où les affections se partagent entre une jolie femme et une dinde aux truffes. Pendant le premier service, Milady eut pour rivale une carpe à l'étuvée, et je vis le général lui lancer au cœur un regard amoureux qui, sans aucun doute, aurait rendu la brèche praticable ; mais malheureusement le trait fut détourné par une poitrine d'agneau fort appétissante, et dans laquelle il fit une épouvantable incision.

Le volage général continua ainsi de faire le coquet pendant tout le repas, commettant à chaque service de nouvelles infidélités jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par ses attentions assidues envers le poisson, les légumes et le gibier, la pâtisserie, les gelées, les crèmes, et les blancs mangers[153], il sembla absorbé en lui-même ; ses yeux languissants et à demi fermés avaient tellement perdu de leur vivacité, qu'il ne pouvait lancer un regard d'un côté à l'autre de la table. En un mot, je crains que l'appétit du général à ce mémorable dîner ne lui soit aussi fatal que l'a été son sommeil dans une autre occasion, et qu'il ne le perde dans l'esprit de Mylady.

D'un autre côté, le jeune Jeannot Tibbets a été si vivement ému par la cérémonie à laquelle il a assisté, et si charmé de la sensibilité de la pauvre Phébé Wilkins, qui, à dire vrai, était embellie par ses larmes, que ce même jour, après, le dîner, il s'est réconcilié avec elle dans un des bosquets du parc, et l'a conduite à la danse pendant toute la soirée, mettant ainsi en défaut toute l'habileté politique de dame Tibbets. Je les rencontrai se promenant ensemble dans le parc peu d'instants sans doute après leur réconciliation. Le jeune Jeannot marchait d'un air fier et joyeux, tandis que Phébé tenait la tête penchée et les yeux baissés. Elle rougit à mon approche, et au moment où, en passant près de moi, elle me faisait la révérence, je l'aperçus jeter timidement un regard à la dérobée, puis soudain elle fixa les yeux à terre. Mais ce seul coup d'œil et le léger sourire qui brilla sur ses lèvres de rose m'en dirent assez pour me convaincre que le cœur de la jeune enchanteresse n'avait plus rien à désirer.

Bien plus, lady Lilly Craft, toujours zélée et bienveillante lorsqu'il s'agit de tendres intrigues, prit un parti décisif en apprenant la réconciliation des amants, et résolut de tout

[153] Le blanc-manger est une sorte de gelée à base d'amandes, déjà confectionnée au Moyen Âge, devenu à l'époque moderne un entremets sucré.

découvrir à Jeannot Argent Comptant. L'occasion lui semblait favorable, et le soir même, dans le parc, elle attaqua le gros fermier, tandis qu'il était encore animé par le vin généreux qu'il avait bu chez le Squire. Jeannot fut un peu surpris de voir Milady le prendre à l'écart ; cependant il n'était pas homme à se laisser perturbé par un tel honneur, et ce qui l'étonna davantage ce fut la nature de la confidence, et par cette première nouvelle d'une affaire qui se passait sous ses yeux. Cependant, tandis que Milady lui détaillait les avantages de cette union, les bonnes qualités de la jeune fille et ses derniers chagrins, il l'écoutait avec sa gravité ordinaire. Enfin, son œil commença à s'allumer, et ses doigts s'agitaient sur la poignée du bâton qu'il tenait à la main. Lady Lilly Craft crut s'apercevoir que son récit avait offensé le yeoman, et s'empressa d'apaiser son courroux avant qu'il n'éclatât, et elle recommençait l'éloge de la sensible Phébé, de sa constance et de ses vertus, lorsque le vieil Argent-Comptant l'interrompit tout à coup en s'écriant que si son fils n'épousait pas la belle, il lui briserait les os. Le mariage semblait donc arrêté. Dame Tibbets et la femme de charge furent meilleures amies que jamais, et prirent le thé ensemble, Phébé avait recouvré sa fraîcheur et sa gaieté, et du matin au soir elle chantait comme une alouette.

Enfin, le dernier caprice de Cupidon a été si bizarre que je n'oserais en parler si je n'étais convaincu que mes lecteurs connaissent aussi bien que moi l'humeur fantasque de ce malin petit dieu. Le lendemain de la cérémonie, tandis, que lady Lilly Craft était occupée à faire les préparatifs de son départ, sont immaculée suivante miss Hannah lui demanda une audience, et après bien des grimaces et des contorsions, elle sollicita, en balbutiant timidement comme une jeune fille, la permission de rester, priant lady Lilly Craft de bien vouloir la remplacer par une autre femme de chambre. Milady demeura stupéfaite.

« Quoi ! Hannah allait la quitter, elle qui avait vécu si longtemps auprès elle ! Mais on ne peut pas l'empêcher ; il faut bien s'établir tôt ou tard. »

Ceci redoubla l'étonnement de la bonne dame ; enfin les lèvres desséchées de la gente demoiselle laissèrent échapper son secret, accompagné d'un profond soupir : elle songeait à changer de condition, et la veille au soir elle avait donné sa parole à M. Christy le piqueur.

Où, quand et comment a été conduite cette singulière intrigue ! C'est ce que je ne puis m'expliquer, pas plus que les moyens par lesquels miss Hannah, avec son humeur au vinaigre, était parvenue à amollir le cœur de rocher du vieux Nembrod[154] ; cependant le fait était certain, et tout le monde en fut confondu. Malgré le penchant de Milady à faire des mariages, elle n'a pu supporter le vif éclat de ce dernier flambeau allumé par l'Hymen[155]. Elle tenta de raisonner miss Hannah, mais en vain ; sa décision était prise, et elle s'irritait à la moindre contradiction. Enfin lady Lilly Craft s'est adressée au Squire pour le prier d'interposer son autorité.

« Elle ne sait, dit-elle, ce qu'elle deviendra sans miss Hannah ; depuis si longtemps elle était habituée à l'avoir près d'elle ! »

Le Squire, au contraire, se réjouit d'un mariage qui délivrait la bonne dame du tyran domestique sous lequel elle a gémi pendant de longues années. Aussi, au lieu de contrecarrer l'affaire, il lui donna toute sa considération, et déclara qu'il établirait le jeune couple dans l'une des meilleures loges de ses terres. Toute la maison soutint le Squire pour approuver cette union, et chacun avoua hautement que si mariage avait jamais été écrit dans le ciel, certes c'était bien celui-ci, car il était évident que le vieux Christy et miss Hannah étaient destinés l'un à l'autre, de même que le flacon au vinaigre et la boîte au poivre.

Cette affaire terminée, lady Lilly Craft prit congé des habitants du château, emmenant avec elle les jeunes époux, qui devient passer sur ses terres leur lune de miel. Maître Simon les accompagnait à cheval avec l'intention secrète de prendre les devants afin de tout préparer pour les recevoir. Le général, qui avait guetté vainement une invitation de la part de Milady, lui donna la main pour monter en voiture, en poussant un profond soupir ; ce mouvement n'échappa point à son ami Maître Simon, qui montait à cheval à leur côté : il m'adressa un signe d'intelligence, et, se penchant sur sa selle en faisant une horrible grimace, me dit à l'oreille, assez haut pour qu'on l'entendît : « c'est comme s'il chantait » ; puis, donnant de l'éperon à son cheval, il partit au galop. Tandis

[154] Nemrod est un personnage de la Bible. Il y est présenté comme le premier héros postérieur au Déluge, un chasseur réputé, et le fondateur du premier royaume, ainsi que plusieurs villes de Mésopotamie.
[155] Dans la mythologie romaine, le dieu Hymen ou Hyménée, fils de Bacchus (Dionysos) et de Vénus (Aphrodite), présidait au mariage.

que la voiture roulait le long de l'avenue, le général restait encore à sa place, saluant les voyageurs le chapeau à la main, jusqu'à ce qu'enfin, saisi d'un accès de toux pour être demeuré au grand air, la tête découverte, il rentra au logis tout pensif, les mains derrière le dos, et fredonnant à mi-voix d'un air distrait.

Après cela, presque tout le monde avait pris congé du Squire ; je me disposais à en faire autant dès le lendemain matin, et j'osais espérer que le lecteur ne m'accuserait point d'avoir déjà prolongé trop longtemps mon séjour au château. Si je m'y étais déterminé, c'est qu'il m'avait semblé que le hasard m'avait conduit dans un de ces cantons retirés où l'on trouvait encore quelques vestiges de l'ancien caractère anglais : pour quelques années encore, et selon toute apparence ils seraient ensuite effacés.

Jeannot Argent-Comptant reposera auprès de ses aïeux ; le bon Squire et son humeur bizarre seront ensevelis dans le caveau de l'église voisine. Le vieux manoir aura été métamorphosé en maison de campagne moderne, ou peut-être en manufacture, et le parc morcelé en petites fermes et en jardins potagers ; tous les jours une diligence traversera le village, qui, semblable à tous les villages de l'Angleterre, sera peuplé de conducteurs, de postillons, d'habitués de cafés et de politiques. Les fêtes de Noël, le jour de mai, toutes les solennités que l'on célébrait par les joyeux divertissements du bon vieux temps seront oubliés.

26 - ADIEUX DE L'AUTEUR.

« Allons, séparons-nous, à ces aimables lieux,
Ami, voici l'instant de faire nos adieux. »
Hamlet.

Il me semble qu'après avoir pris congé du château et de ses habitants, et terminé par une espèce de conclusion l'histoire de ma visite, il ne me reste plus qu'à tirer ma révérence avant de me retirer. Cependant, je l'avouerai, j'ai un penchant si prononcé à me lier d'affection avec mes lecteurs dans le cours d'un ouvrage, que j'ai réellement de la peine à m'en séparer, et, avant de terminer mon dernier volume, j'éprouve le besoin de les retenir encore quelques instants, afin de leur adresser en deux mots mes adieux.

Lorsque je porte mes regards en arrière sur l'ouvrage que j'achève en ce moment, je sens fort bien qu'il fourmille de fautes et d'erreurs ; comment, en effet, pourrais-je les éviter en décrivant des mœurs et des usages que je ne puis, en ma qualité d'étranger, connaître que très imparfaitement ? Bien des gens, sans doute, riront de mes bévues, tandis que d'autres s'offenseront peut-être de mes opinions, qui leur sembleront des préjugés. Les uns ne consultant que leur goût particulier diront que j'aurais dû m'étendre davantage sur tels ou tels sujets, tandis que suivant d'autres j'aurais fait plus sagement de les négliger tout-à-fait.

Enfin l'on dira sans doute que je vois l'Angleterre avec des yeux prévenus, et l'on dira vrai peut-être ; car puis-je oublier qu'elle est pour moi là mère-patrie[156] ? Et cependant, la position où je me trouvais en la parcourant était peu propre à m'inspirer des préventions favorables.

Inconnu, ignoré pour ainsi dire pendant mon séjour en Angleterre, j'ai vécu comme un simple passager sans demander ni recevoir aucune faveur, et exposé à cette froideur et à cet abandon qui sont le partage ordinaire des étrangers.

[156] Rappelons que Washington Irving est un écrivain américain.

Lorsque je me rappelle ces circonstances, lorsque je me souviens combien de fois en prenant la plume je me suis senti l'humeur sombre, l'esprit triste et abattu, je ne puis me persuader que je sois tombé dans l'erreur en présentant les objets sous un jour trop favorable. Le jugement que j'ai porté sur le caractère anglais est le résultat d'observations aussi variées que mûres et impartiales. Je sais qu'il demande à être étudié avec calme et sang-froid ; car il a toujours quelque chose de rude et de repoussant pour un étranger. Que ceux donc qui condamnent mes opinions comme trop favorables observent cette nation aussi attentivement et aussi longtemps que moi, et, j'en suis convaincu, ils changeront d'avis à ce sujet. Ce que je puis affirmer du moins, c'est que je me suis exprimé arec franchise, ne consultant que mon intime conviction et l'impulsion de mon cœur. Lorsque j'ai publié mes premiers écrits, je ne cherchais point à capter la bienveillance des Anglais ; je n'espérais pas alors que mes ouvrages se répandraient hors de mon pays natal, et si mon but avait été de rendre mon nom populaire parmi mes concitoyens, j'aurais choisi une route plus directe et plus facile en flattant, au lieu de les blâmer, les sentiments d'aigreur et de haine qui les animaient alors contre l'Angleterre.

Encore une fois je le répète, et c'est avec l'intime conviction que je ne puis me tromper, mes concitoyens, en général, sont favorablement disposés pour l'Angleterre. Je ne me lasse point de rappeler cette assertion, parce qu'il me semble que l'on ne saurait la répéter trop souvent, et parce que d'ailleurs elle a trouvé des contradicteurs.

Dans les sentiments que je viens d'exprimer il n'est rien dont la noble fierté de mes compatriotes puisse être offensée. Ce n'est point par intérêt que nous nous rapprochons de l'Angleterre ; nous ne demandons rien comme une faveur ; nous n'avons pas besoin de son amitié, et sa haine est pour nous peu redoutable. Nous ne demandons rien aux nations étrangères que nous ne puissions leur rendre à notre tour ; mais à l'égard de l'Angleterre, c'est un élan du cœur qui porte vers elle ; c'est la voix du sang qui parle toujours en nous. Écartons tout motif d'intérêt, oublions nos anciennes querelles ; ce sont de vieux païens qui vous offrent leur amitié ; mais nous vous en supplions, ne nous repoussez pas, ne brisez point les liens du sang, ne souffrez pas surtout que des calomniateurs et des libellistes éloignent de votre sein une nation votre ancienne alliée : nous demandons votre amitié ; ne nous forcez pas de devenir vos ennemis.

Animé de cet espoir, j'adresse maintenant mes adieux au sol paternel. Je contemple avec anxiété les sombres nuages qui obscurcissent son horizon politique, et je désire sincèrement qu'un heureux souffle les dissipe, et nous découvre un ciel pur et serein.

Sur le point de m'éloigner, mon cœur est rempli d'émotions tendres et à la fois mélancoliques. Semblable à un enfant qui abandonne la maison paternelle, je m'arrête à chaque pas, et je reporte encore mes regards vers elle en lui adressant ces vœux dictés par la piété filiale :

« Que la paix règne dans tes murs, Angleterre chérie ; que l'abondance remplisse tes palais ; et pour le bonheur de tes habitants chrétiens comme moi, que toujours la concorde réside au milieu d'eux. »

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est interdite et constitue une contre façon punie par la loi, au titre des articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.